

7V 2/6





LES MILLE ET UNE NUIT,

CONTES ARABES

Traduits en François

Par Mr. GALLAND.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME I.



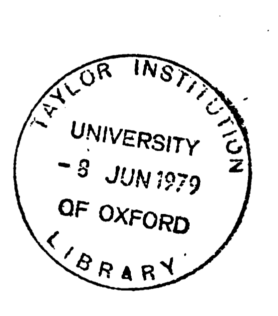
A PARIS,

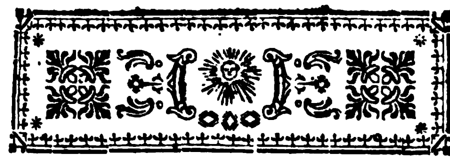
Par la COMPAGNIE DES LIBRAIRES.



M. DCC. LXXIII.

Avec Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 JUN 1979
OF OXFORD
LIBRARY



A MADAME,

MADAME

LA MARQUISE

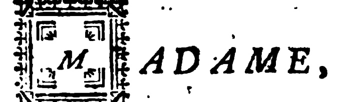
D'O,

DAME DU PALAIS

DE MADAME

LA DUCHESSE

DE BOURGOGNE,



MADAME,

Les bontés infinies que Monsieur DE GUILLERAGUES, *votre illustre Pere, eut pour moi*

dans le séjour que je fis il y a quelques années à Constantinople, sont trop présentes à mon esprit, pour négliger aucune occasion de publier la reconnoissance que je dois à sa mémoire. S'il vivoit encore pour le bien de la France & pour mon bonheur, je prendrois la liberté de lui dédier cet Ouvrage, non-seulement comme à mon Bienfaicteur; mais encore comme au génie le plus capable de goûter & de faire estimer aux autres les belles choses. Qui peut ne se pas souvenir de l'extrême justesse avec laquelle il jugeoit de tout; ses moindres pen-

sées toujours brillantes, ses moindres expressions toujours précises & délicates, faisoient l'admiration de tout le monde, & jamais personne n'a joint ensemble tant de graces & tant de solidité. Je l'ai vu dans un tems où tout occupé du soin des affaires de son Maître, il sembloit ne pouvoir montrer au dehors que les talens du ministere, & sa profonde capacité dans les négociations les plus épineuses ; cependant toute la gravité de son emploi ne pouvoit rien diminuer de ses agrémens inimitables, qui avoient fait le charme de ses amis,

& qui ſe faiſoient ſentir même aux Nations les plus barbares avec qui ce grand homme avoit à traiter. Après la perte irréparable que j'en ai faite, je ne puis m'adreſſer qu'à vous, MADAME, *puiſque vous ſeule pouvez me tenir lieu de lui; & c'eſt dans cette confiance, que j'oſe vous demander pour ce Livre, la même protection que vous avez bien voulu accorder à la traduction Françoiſe de ſept Contes Arabes, que j'eus l'honneur de vous préſenter. Vous vous étonnerez que depuis ce tems-là je n'aie pas eu l'honneur de vous les offrir imprimés.*

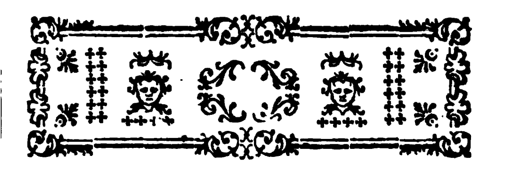
Le retardement, MADAME, *vient, de ce qu'avant de commencer l'impreſſion, j'appris que ces Contes étoient tirés d'un recueil prodigieux de Contes ſemblables, en pluſieurs volumes, intitulé* Les mille & une Nuit. *Cette découverte m'obligea de ſuſpendre cette impreſſion, & d'employer mes ſoins à recouvrer le Recueil. Il a fallu le faire venir de Syrie, & mettre en François le premier volume que voici, de quatre ſeulement qui m'ont été envoyés. Les Contes qu'il contient vous ſeront ſans doute beaucoup plus agréables que ceux que vous avez déja vus. Ils vous ſeront nouveaux, & vous les trou-*

verez en plus grand nombre ; vous y remarquerez même avec plaisir, le dessein ingénieux de l'Auteur Arabe, qui n'est pas connu, de faire un corps si ample de narrations de son pays, fabuleuses à la vérité, mais fort divertissantes.

Je vous supplie, MADAME, *de vouloir bien agréer ce petit présent, que j'ai l'honneur de vous faire ; ce sera un témoignage public de ma reconnoissance, & du profond respect avec lequel je suis & serai toute ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
GALLAND.



AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas beſoin de prévenir le Lecteur ſur le mérite & la beauté des Contes qui ſont renfermés dans cet Ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : Il ne faut que les lire, pour demeurer d'accord, qu'en ce genre on n'a rien vu de ſi beau juſqu'à préſent dans aucune langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux, que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuſe de Contes, dont la variété eſt ſurprenante, & l'enchaînement

ſi admirable, qu'ils ſemblent avoir été faits pour compoſer l'ample Recueil dont ceux-ci ont été tirés. Je dis l'ample Recueil; car l'Original Arabe, qui eſt intitulé *Les mille & une Nuit*, a trente-ſix parties; & ce n'eſt que la traduction de la premiere qu'on donne aujourd'hui au Public. On ignore le nom de l'Auteur d'un ſi grand Ouvrage; mais vraiſemblablement, il n'eſt pas tout d'une main: car comment pourra-t-on croire, qu'un ſeul homme ait eu l'imagination aſſez fertile pour ſuffire à tant de fictions?

Si les Contes de cette eſpece ſont agréables & divertiſſans par le merveilleux qui y regne d'ordinaire, ceux-ci doivent l'em-

porter en cela ſur tous ceux qui ont paru; puiſqu'ils ſont remplis d'événemens qui ſurprennent & attachent l'eſprit, & qui ſont voir de combien les Arabes ſurpaſſent les autres Nations en cette ſorte de compoſition.

Ils doivent plaire encore par les coutumes & les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur Religion tant Païenne que Mahométane; & ces choſes y ſont mieux marquées que dans les Auteurs qui en ont écrit, & que dans les rélations des Voyageurs. Tous les Orientaux, Perſans, Tartares & Indiens, s'y font diſtinguer, & paroiſſent tels qu'ils ſont, depuis les Souverains juſqu'aux perſonnes de la plus baſſe condition. Ainſi, ſans avoir

essuyé la fatigue d'aller cher-cher ces Peuples dans leurs Pays, le Lecteur aura ici le plaisir de les voir agir, & de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caracteres, de ne pas s'éloigner de leurs expressions & de leurs sentimens; & l'on ne s'est écarté du Texte, que quand la bienséance n'a pas permis de s'y attacher. Le Traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'Arabe, & qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux François, avec toute la circonspection que demandoit la délicatesse de notre Langue & de notre tems. Pour peu même que

ceux qui liront ces Contes, ſoient diſpoſés à profiter des exemples de vertus & de vices qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres Contes, qui ſont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

TABLE DES NUITS DU Ier. TOME.

Conte du Génie & de la Dame enfermée dans une caisse de verre, pag. 22
Fable de l'Ane, du Bœuf & du Laboureur, 33
Fable du Chien & du Coq, 44
Premiere Nuit. *Commencement du Conte du Génie & du Marchand*, 51
II. Nuit. *Suite du Conte du Génie & du Marchand*, 57
III. Nuit. *Continuation du Conte du Génie & du Marchand*, 62
IV. Nuit. *Histoire du premier Vieillard & de la Biche*, 65
V. Nuit. *Fin de l'histoire du premier*

Vieillard, & de la Biche, 72
VI. Nuit. *Histoire du second Vieillard & des deux Chiens noirs,* 78
VII. Nuit. *Fin de l'histoire du second Vieillard & des deux Chiens noirs,* 84
VIII. Nuit. *Fin du Conte du Génie & du Marchand; & commencement de l'histoire du Pêcheur,* 90
IX. Nuit. *Suite de l'histoire du Pêcheur & du Génie,* 94
X. Nuit. *Continuation de l'histoire du Pêcheur & du Génie,* 98
XI. Nuit. *Continuation de l'histoire du Pêcheur & du Génie; & commencement de l'histoire du Roi Grec & du Médecin Douban,* 105
XII. Nuit. *Suite de l'histoire du Roi Grec & du Médecin Douban,* 111
XIII. Nuit. *Continuation de l'histoire du Roi Grec & du Médecin Douban,* 115
XIV. Nuit. *Histoire du Mari & du Perroquet,* 119
XV. Nuit. *Histoire du Visir puni,* 123

XVI. Nuit. *Fin de l'histoire du Visir puni, & suite de celle du Roi Grec & du Médecin Douban,* 128
XVII. Nuit. *Fin de l'histoire du Roi Grec & du Médecin Douban,* 138
XVIII. Nuit. *Suite de l'histoire du Pêcheur & du Génie,* 139
XIX. Nuit. *Suite de l'histoire du Pêcheur & du Génie,* 145
XX. Nuit. *Continuation de l'histoire du Pêcheur,* 150
XXI. Nuit. *Suite de l'histoire du Pêcheur,* 159
XXII. Nuit. *Histoire du jeune Roi des Isles noires,* 164
XXIII. Nuit. *Suite de l'histoire du Roi des Isles noires,* 169
XXIV. Nuit. *Continuation de l'histoire du Roi des Isles noires,* 172
XXV. Nuit. *Suite de l'histoire du Roi des Isles noires,* 180
XXVI. Nuit. *Suite de l'histoire du Roi des Isles noires,* 186
XXVII. Nuit. *Fin de l'histoire du*

Roi des Isles noires & de celle du Pêcheur, 192
XXVIII. Nuit. *Commencement de l'histoire des trois Calenders fils de Rois, & de cinq Dames de Bagdad*, 198
XXIX. Nuit. *Continuation de l'histoire des trois Calenders & des cinq Dames*, 202
XXX. Nuit. *Suite de l'histoire des trois Calenders & des cinq Dames*, 206
XXXI. Nuit. *Suite de l'histoire des cinq Dames & des trois Calenders, fils de Rois*, 212
XXXII. Nuit. *Continuation de l'histoire des cinq Dames & des trois Calenders*, 218
XXXIII. Nuit. *Suite de l'histoire des cinq Dames & des trois Calenders*, 223
XXXIV. Nuit. *Suite de l'histoire des cinq Dames & des trois Calenders*, 228
XXXV. Nuit. *Suite de l'histoire des cinq Dames & des trois Calen-*

ders, 236
XXXVI. Nuit. *Suite de l'hiſtoire des Cinq Dames & des trois Calenders,* 239
XXXVII. Nuit. *Commencement de l'hiſtoire du premier Calender, fils de Roi.* 249
XXXVIII. Nuit. *Continuation de l'hiſtoire du premier Calender,* 255
XXXIX. Nuit. *Fin de l'hiſtoire du premier Calender,* 263
XL. Nuit. *Commencement de l'hiſtoire du ſecond Calender, fils de Roi,* 271
XLI. Nuit. *Continuation de l'hiſtoire du ſecond Calender,* 275
XLII. Nuit. *Suite de l'hiſtoire du ſecond Calender,* 277
XLIII. Nuit. *Suite de l'hiſtoire du ſecond Calender,* 284
XLIV. Nuit. *Suite de l'hiſtoire du ſecond Calender,* 290
XLV. Nuit. *Suite de l'hiſtoire du ſecond Calender,* 295
XLVI. Nuit. *Suite de l'hiſtoire du*

second Calender, 298
Histoire de l'Envieux & de l'Envié, 301
XLVII. Nuit. *Continuation de l'histoire de l'Envieux & de l'Envié,* 304
XLVIII. Nuit. *Fin de l'histoire de l'Envieux & de l'Envié; & suite de celle du second Calender,* 310
XLIX. Nuit. *Suite de l'histoire du second Calender,* 318
L. Nuit. *Suite de l'histoire du second Calender,* 326
LI. Nuit. *Suite de l'histoire du second Calender,* 330
LII. Nuit. *Fin de l'histoire du second Calender,* 334
LIII. Nuit. *Commencement de l'histoire du troisieme Calender, fils de Roi,* 340
LIV. Nuit. *Continuation de l'histoire du troisieme Calender,* 347
LV. Nuit. *Continuation de l'histoire du troisieme Calender,* 354
LVI. Nuit. *Suite de l'histoire du troi-*

sieme Calender, 362
LVII. Nuit. *Suite de l'histoire du troisieme Calender*, 366
LVIII. Nuit. *Continuation de l'histoire du troisieme Calender*, 376
LIX. Nuit. *Suite de l'histoire du troisieme Calender*, 382

Fin de la Table du premier Tome.



LES
MILLE ET UNE NUIT.
CONTES ARABES.

LEs Chroniques des Sassaniens, anciens Rois de Perse, qui avoient étendu leur Empire dans les Indes, dans les grandes & petites Isles qui en dépendent, & bien loin au de-là du Gange jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avoit autrefois un Roi de cette puissante Maison, qui étoit le plus excellent Prince de son tems. Il se faisoit autant aimer de ses sujets par sa sagesse & sa prudence, qu'il s'étoit rendu redoutable à ses voisins par le bruit de sa valeur, & par la réputation de ses troupes belliqueuses & bien disciplinées. Il avoit deux fils : l'aîné appellé Schahriar, digne héritier de son pere, en possédoit toutes les vertus ; & le cadet nom-

mé Schahzenan, n'avoit pas moins de mérite que ſon frere.

Après un regne auſſi long que glorieux, ce Roi mourut, & Schahriar monta ſur le Trône. Schahzenan exclus de tout partage par les loix de l'Empire, & obligé de vivre comme un particulier, au lieu de ſouffrir impatiemment le bonheur de ſon aîné, mit toute ſon attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réuſſir. Schahriar qui avoit naturellement de l'inclination pour ce Prince, fut charmé de ſa complaiſance, & par un excès d'amitié voulant partager avec lui ſes Etats, il lui donna le Royaume de la Grande Tartarie. Schahzenan en alla bientôt prendre poſſeſſion, & il établit ſon ſéjour à Samarcande, qui en étoit la Capitale.

Il y avoit déja dix ans que ces deux Rois étoient ſéparés, lorſque Schahriar ſouhaitant paſſionnément de revoir ſon frere, réſolut de lui envoyer un Ambaſſadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choiſit pour cette Ambaſſade ſon premier Viſir, qui partit avec une ſuite conforme à ſa dignité, &

fit toute la diligence possible. Quand il fut près de Samarcande, Schahzenan averti de son arrivée, alla au-devant de lui avec les principaux Seigneurs de sa Cour, qui pour faire plus d'honneur au Ministre du Sultan, s'étoient tous habillés magnifiquement. Le Roi de Tartarie le reçut avec de grandes démonstrations de joie, & lui demanda d'abord des nouvelles du Sultan son frere. Le Visir satisfit sa curiosité, après quoi il exposa le sujet de son Ambassade. Schahzenan en fut touché : Sage Visir, dit-il, le Sultan mon frere me fait trop d'honneur, & il ne pouvoit rien me proposer qui me fût plus agréable. S'il souhaite de me voir, je suis pressé de la même envie. Le tems qui n'a pas diminué son amitié, n'a point affoibli la mienne. Mon Royaume est tranquille, & je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la Ville pour si peu de tems. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit, & d'y faire dresser vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraî-

chiſſemens en abondance pour vous & pour toutes les perſonnes de votre ſuite. Cela fut exécuté ſur le champ : le Roi fut à peine rentré dans Samarcande, que le Viſir vit arriver une prodigieuſe quantité de toutes ſortes de proviſions accompagnées de regals & de préſens d'un très-grand prix.

Cependant Schahzenan ſe diſpoſant à partir, régla les affaires les plus preſſantes, établit un Conſeil pour gouverner ſon Royaume pendant ſon abſence, & mit à la tête de ce Conſeil un Miniſtre dont la ſageſſe lui étoit connue, & en qui il avoit une entiere confiance. Au bout de dix jours, ſes équipages étant prêts, il dit adieu à la Reine ſa femme, ſortit ſur le ſoir de Samarcande, & ſuivi des Officiers qui devoient être du voyage, il ſe rendit au Pavillon Royal qu'il avoit fait dreſſer auprès des tentes du Viſir. Il s'entretint avec cet Ambaſſadeur juſqu'à minuit. Alors voulant encore une fois embraſſer la Reine qu'il aimoit beaucoup, il retourna ſeul dans ſon Palais. Il alla droit à l'appartement de cette Princeſſe, qui ne s'attendant

pas à le revoir, avoit reçu dans son lit un des derniers Officiers de sa Maison. Il y avoit déja long-tems qu'ils étoient couchés, & ils dormoient tous deux d'un profond sommeil.

Le Roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre par son retour une Epouse dont il se croyoit tendrement aimé; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartemens des Princes & des Princesses, il apperçut un homme dans ses bras! Il demeura immobile durant quelques momens, ne sachant s'il devoit croire ce qu'il voyoit. Mais n'en pouvant douter: Quoi, dit-il en lui-même, je suis à peine hors de mon Palais, je suis encore sous les murs de Samarcande, & l'on m'ose outrager! Ah perfide, votre crime ne sera pas impuni! Comme Roi, je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes Etats; comme Epoux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. Enfin ce malheureux Prince cédant à son premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit, &

d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite les prenant l'un après l'autre, il les jetta par une fenêtre dans le fossé dont le Palais étoit environné.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la Ville, comme il y étoit venu, & se retira sous son Pavillon. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que sans parler à personne de ce qu'il venoit de faire, il ordonna de plier les tentes, & de partir. Tout fut bientôt prêt, & il n'étoit pas jour encore qu'on se mit en marche au son des tymbales & de plusieurs autres instrumens qui inspiroient de la joie à tout le monde, hormis au Roi qui, toujours occupé de l'infidélité de la Reine, étoit la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la Capitale des Indes, il vit venir au-devant de lui le Sultan Schahriar avec toute sa Cour. Quelle joie pour ces Princes de se revoir ! ils mirent tous deux pied à terre pour s'embrasser, & après s'être donné mille marques de tendresse, ils remonterent à cheval, & entrerent dans la

Ville aux acclamations d'une foule innombrable de peuple. Le Sultan conduisit le Roi son frere jusqu'au Palais qu'il lui avoit fait préparer. Ce Palais communiquoit au sien par un même jardin ; il étoit d'autant plus magnifique qu'il étoit consacré aux Fêtes & aux divertissemens de la Cour, & on en avoit encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Schahriar quitta d'abord le Roi de Tartarie pour lui donner le tems d'entrer au bain & de changer d'habit ; mais dès qu'il sut qu'il en étoit sorti, il vint le retrouver. Ils s'assirent sur un Sofa ; & comme les Courtisans se tenoient éloignés par respect, ces deux Princes commencerent à s'entretenir de tout ce que deux freres encore plus unis par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence. L'heure du souper étant venue, ils mangerent ensemble ; & après le repas, ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Schahriar s'appercevant que la nuit étoit fort avancée, se retira pour laisser reposer son frere.

L'infortuné Schahzenan se coucha ;

mais si la présence du Sultan son frere avoit été capable de suspendre pour quelque tems ses chagrins, ils se reveillerent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avoit besoin, il ne fit que rappeller dans sa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonstances de l'infidélité de la Reine se présentoient si vivement à son imagination, qu'il en étoit hors de lui-même. Enfin ne pouvant dormir il se leva; & se livrant tout entier à des pensées si affligeantes, il parut sur son visage une impression de tristesse que le Sultan ne manqua pas de remarquer. Qu'a donc le Roi de Tartarie, disoit-il? qui peut causer ce chagrin que je lui vois? auroit-il sujet de se plaindre de la réception que je lui ai faite? Non; je l'ai reçu comme un frere que j'aime, & je n'ai rien là-dessus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses Etats ou de la Reine sa femme. Ah, si c'est cela qui l'afflige, il faut que je fasse incessamment les présens que je lui destine, afin qu'il puisse partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samar-

cande. Effectivement dès le lendemain Il lui envoya une partie de ces présens, qui étoient composés de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche & de plus singulier. Il ne laissoit pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs ; mais les Fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisoient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Schahriar ayant ordonné une grande chasse à deux journées de sa Capitale, dans un pays où il y avoit particuliérement beaucoup de Cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettoit pas d'être de la partie. Le Sultan ne voulant pas le contraindre, le laissa en liberté, & partit avec toute sa Cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le Roi de la Grande Tartarie se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avoit vue sur le Jardin. Ce beau lieu & le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisoient leur retraite, lui auroient donné du plaisir,

s'il eût été capable d'en ressentir; mais toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infame de la Reine, il arrêtoit moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levoit au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Néanmoins quelque occupé qu'il fût de ses ennuis, il ne laissa pas d'appercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrete du Palais du Sultan s'ouvrit tout-à-coup, & il en sortit vingt femmes, au milieu desquelles marchoit la Sultane d'un air qui la faisoit aisément distinguer. Cette Princesse croyant que le Roi de la Grand Tartarie étoit aussi à la chasse, s'avança avec fermeté jusques sous les fenêtres de l'appartement de ce Prince, qui voulant par curiosité les observer, se plaça de maniere qu'il pouvoit tout voir sans être vû. Il remarqua que les personnes qui accompagnoient la Sultane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage qu'elles avoient eu couvert jusqu'alors, & quitterent de longs habits qu'elles portoient par-dessus d'autres plus courts. Mais il fut dans un

extrême étonnement de voir que dans cette compagnie qui lui avoit ſemblé toute composée de femmes, il y avoit dix Noirs qui prirent chacun leur Maîtreſſe. La Sultane de ſon côté ne demeura pas long-tems ſans amant : elle frappa des mains en criant, *Maſoud*, *Maſoud*, & auſſi-tôt un autre Noir deſcendit du haut d'un arbre, & courut à elle avec beaucoup d'empreſſement.

La pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui ſe paſſa entre ces femmes & ces Noirs, & c'eſt un détail qu'il n'eſt pas beſoin de faire. Il ſuffit de dire que Schahzenan en vit aſſez pour juger que ſon frere n'étoit pas moins à plaindre que lui. Les plaiſirs de cette troupe amoureuſe durerent juſqu'à minuit. Ils ſe baignerent tous enſemble dans une grande piece d'eau, qui faiſoit un des plus beaux ornemens du jardin ; après quoi ayant repris leurs habits, ils rentrerent par la porte ſecrete dans le Palais du Sultan, & Maſoud qui étoit venu de dehors par-deſſus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choſes s'étoient paſſées ſous les yeux du Roi de la Grande Tartarie, elles lui donnerent lieu de faire une infinité de réflexions. Que j'avois peu de raiſon, diſoit-il, de croire que mon malheur étoit ſi ſingulier ! C'eſt ſans doute l'inévitable deſtinée de tous les maris, puiſque le Sultan mon frere, le Souverain de tant d'Etats, le plus grand Prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle foibleſſe de me laiſſer conſumer de chagrin ! C'en eſt fait, le ſouvenir d'un malheur ſi commun ne troublera plus déſormais le repos de ma vie. En effet dès ce moment il ceſſa de s'affliger; & comme il n'avoit pas voulu ſouper qu'il n'eût vu toute la ſcene qui venoit d'être jouée ſous ſes fenêtres, il fit ſervir alors, mangea de meilleur appétit qu'il n'avoit fait depuis ſon départ de Samarcande, & entendit même avec quelque plaiſir un concert agréable de voix & d'inſtrumens dont on accompagna le repas.

Les jours ſuivans il fut de très-bonne humeur; & lorſqu'il ſut que le Sultan étoit de retour, il alla au-



devant de lui, & lui fit son compliment d'un air enjoué. Schahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement : Il ne songea qu'à se plaindre obligeamment de ce que ce Prince avoit refusé de l'accompagner à la chasse ; & sans lui donner le tems de répondre à ses reproches, il lui parla du grand nombre de Cerfs & d'autres animaux qu'il avoit pris, & enfin du plaisir qu'il avoit eu. Schahzenan après l'avoir écouté avec attention, prit la parole à son tour. Comme il n'avoit plus de chagrin qui l'empêchât de faire paroître combien il avoit d'esprit, il dit mille choses agréables & plaisantes.

Le Sultan qui s'étoit attendu à le retrouver dans le même état où il l'avoit laissé, fut ravi de le voir si gai : Mon frere, lui dit-il, je rends graces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence. J'en ai une véritable joie ; mais j'ai une priere à vous faire, & je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. Que pourrois-je vous refuser, répondit le Roi de Tartarie ? Vous pouvez tout sur Schahze-

nan. Parlez, je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi. Depuis que vous êtes dans ma Cour, reprit Schahriar, je vous ai vu plongé dans une noire mélancolie que j'ai vainement tenté de dissiper par toute sorte de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venoit de ce que vous étiez éloigné de vos Etats. J'ai cru même que l'amour y avoit beaucoup de part, & que la Reine de Samarcande, que vous avez dû choisir d'une beauté achevée, en étoit peut-être la cause. Je ne sais si je me suis trompé dans ma conjecture; mais je vous avoue que c'est particuliérement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant, sans que j'y aie contribué en aucune maniere, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde, & l'esprit entiérement dégagé de cette noire vapeur qui en troubloit tout l'enjouement. Dites-moi, de grace, pourquoi vous étiez si triste, & pourquoi vous ne l'êtes plus.

A ce discours, le Roi de la Grande

Tartarie demeura quelque tems rêveur, comme s'il eût cherché ce qu'il avoit à y répondre. Enfin il repartit dans ces termes : Vous êtes mon Sultan & mon Maître, mais dispensez-moi, je vous supplie, de vous donner la satisfaction que vous me demandez. Non, mon frere, répliqua le Sultan, il faut que vous me l'accordiez; je la souhaite, ne me la refusez pas. Schahzenan ne put résister aux instances de Schahriar : Hé bien, mon frere, lui dit-il, je vais vous satisfaire, puisque vous me le commandez. Alors il lui raconta l'infidélité de la Reine de Samarcande; & lorsqu'il en eut achevé le récit : voilà, poursuivit-il, le sujet de ma tristesse; jugez si j'avois tort de m'y abandonner. O mon frere, s'écria le Sultan, d'un ton qui marquoit combien il entroit dans le ressentiment du Roi de Tartarie, quelle horrible histoire venez-vous de me raconter : avec quelle impatience je l'ai écoutée jusqu'au bout ! Je vous loue d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage si sensible. On ne sauroit vous reprocher cette action, elle est juste; &

pour moi, j'avouerai qu'à votre place j'aurois eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me ferois pas contenté d'ôter la vie à une seule femme, je crois que j'en aurois sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis pas étonné de vos chagrins. La cause en étoit trop vive & trop mortifiante pour n'y pas succomber. O ciel, quelle aventure ! Non, je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la consolation ; & comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance de m'en instruire, & faites-moi la confidence entiere.

Schahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent, à cause de l'intérêt que son frere y avoit ; mais il fallut céder à ses nouvelles instances. Je vais donc vous obéir, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument, je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrin que je n'en ai eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque c'est vous qui me forcez à vous révé-

ler une chose que je voudrois enséve-lir dans un éternel oubli. Ce que vous me dites, interrompit Schahriar, ne fait qu'irriter ma curiosité : Hâtez-vous de me découvrir ce secret, de quelque nature qu'il puisse être. Le Roi de Tartarie ne pouvant plus s'en défendre, fit alors un détail de tout ce qu'il avoit vû du déguisement des Noirs, de l'emportement de la Sultane & de ses femmes, & il n'oublia pas Masoud. Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étoient naturellement portées, & qu'elles ne pouvoient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'étoit une grande foiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en fit faire beaucoup d'autres, & enfin je jugeai que je ne pouvois prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts, mais j'en suis venu à bout ; & si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple.

Quoique ce conseil fût judicieux, le Sultan ne put le goûter. Il entra

même en fureur. Quoi, dit-il, la Sultane des Indes eſt capable de ſe proſtituer d'une maniere ſi indigne! Non, mon frere, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, ſi je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé; & la choſe eſt aſſez importante pour mériter que j'en ſois aſſuré par moi-même. Mon frere, répondit Schahzenan, ſi vous voulez en être témoin, cela n'eſt pas fort difficile; vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chaſſe; & quand nous ſerons hors de la Ville avec votre Cour & la mienne, nous nous arrêterons ſous nos pavillons, & la nuit nous reviendrons tous deux ſeuls dans mon appartement. Je ſuis aſſuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vû. Le Sultan approuva le ſtratagême, & ordonna auſſi-tôt une nouvelle chaſſe. De ſorte que dès le même jour, les pavillons furent dreſſés au lieu déſigné.

Le jour ſuivant les deux Princes partirent avec toute leur ſuite. Ils arriverent où ils devoient camper, & ils y demeurerent juſqu'à la nuit.

Alors Schahriar appella ſon Grand Viſir ; & ſans lui découvrir ſon deſſein, lui commanda de tenir ſa place pendant ſon abſence, & de ne pas permettre que perſonne ſortît du camp pour quelque ſujet que ce pût être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le Roi de la Grande Tartarie & lui monterent à cheval, paſſerent *incognito* au-travers du camp, rentrerent dans la Ville, & ſe rendirent au Palais qu'occupoit Schahzenan. Ils ſe coucherent, & le lendemain de bon matin ils s'allerent placer à la même fenêtre d'où le Roi de Tartarie avoit vû la ſcene des Noirs. Ils jouirent quelque tems de la fraîcheur, car le ſoleil n'étoit pas encore levé ; & en s'entretenant ils jettoient ſouvent les yeux du côté de la porte ſecrette. Elle s'ouvrit enfin, & pour dire le reſte en peu de mots, la Sultane parut avec ſes femmes & les dix Noirs déguiſés : Elle appella Maſoud, & le Sultan en vit plus qu'il n'en falloit pour être pleinement convaincu de ſa honte & de ſon malheur. O Dieu, s'écria-t-il, quelle indignité ! Quelle horreur ! L'é-

pouse d'un Souverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie ? Après cela, quel Prince osera se vanter d'être parfaitement heureux ? Ah mon frere, poursuivit-il en embrassant le Roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde, la bonne foi en est bannie ; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos Etats, & tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des Royaumes étrangers traîner une vie obscure, & cacher notre infortune. Schahzenan n'approuvoit pas cette résolution, mais il n'osa la combattre dans l'emportement où il voyoit Schahriar. Mon frere, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre, je suis prêt à vous suivre par-tout où il vous plaira : mais promettez-moi que nous reviendrons, si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. Je vous le promets, répondit le Sultan, mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. Je ne suis pas de votre sentiment la-dessus, répliqua le Roi de Tartarie ; peut-être même ne voyagerons-nous pas

long-tems. En disant cela, ils sortirent secrétement du Palais, & prirent un autre chemin que celui par où ils étoient venus. Ils marcherent tant qu'ils eurent du jour assez pour se conduire, passerent la premiere nuit sous des arbres; s'étant levés dès le point du jour, ils continuerent leur marche jusqu'à ce qu'ils arriverent à une belle prairie sur le bord de la mer, où il y avoit d'espace en espace de grands arbres fort touffus. Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser, & y prendre le frais, & l'infidélité des Princesses leurs femmes fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avoit pas long-tems qu'ils s'entretenoient, lorsqu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible du côté de la mer, & un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, & il s'en éleva comme une grosse colomne noire qui sembloit s'aller perdre dans les nues. Cet objet redoubla leur frayeur : ils se leverent promptement, & monterent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent

à peine montés, que regardant vers l'endroit d'où le bruit partoit, & où la mer s'étoit entr'ouverte, ils remarquerent que la colomne noire se tiroit par replis, & s'avançoit vers le rivage en fendant l'eau : ils ne pûrent dans le moment démêler ce que ce pouvoit être; mais ils en furent bientôt éclaircis.

C'étoit un de ces Génies qui sont malins, mal-faisans & ennemis mortels des hommes. Il étoit noir & hideux, avoit la forme d'un Géant d'une hauteur prodigieuse, & portoit sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étoient les deux Princes, qui connoissant l'extrême péril où ils se trouvoient, se crurent perdus.

Cependant le Génie s'assit auprès de la caisse, & l'ayant ouverte avec quatre clefs qui étoient attachées à sa ceinture, il en sortit aussi-tôt une Dame très-richement habillée, d'une taille majestueuse, & d'une beauté

parfaite. Le Monſtre la fit aſſeoir à ſes côtés, & la regardant amoureuſement: Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les Dames qui ſont admirées pour leur beauté, charmante perſonne, vous que j'ai enlevée le jour de vos nôces, & que j'ai toujours aimée depuis ſi conſtamment, vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous; le ſommeil dont je me ſens accablé, m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. En diſant cela, il laiſſa tomber ſa groſſe tête ſur les genoux de la Dame; enſuite ayant allongé ſes pieds qui s'étendoient juſqu'à la mer, il ne tarda pas à s'endormir, & il ronfla bientôt de maniere qu'il fit retentir le rivage.

La Dame alors leva la vûe par hazard, & appercevant les Princes au haut de l'arbre, elle leur fit ſigne de la main de deſcendre ſans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils ſe virent découverts. Ils ſupplierent la Dame par d'autres ſignes de les diſpenſer de lui obeir; mais elle, après avoir ôté doucement de-deſſus,

ſes genoux la tête du Génie, & l'avoir poſée légérement à terre, ſe leva & leur dit d'un ton de voix bas, mais animé : deſcendez, il faut abſolument que vous veniez à moi. Ils vouſurent vainement lui faire comprendre encore par leurs geſtes qu'ils craignoient le Génie : deſcendez donc, leur repliqua-t-elle ſur le même ton ; ſi vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, & je lui demanderai moi-même votre mort.

Ces paroles intimiderent tellement les Princes, qu'ils commencerent à deſcendre avec toutes les précautions poſſibles pour ne pas éveiller le Génie. Lorſqu'ils furent en bas, la Dame les prit par la main, & s'étant un peu éloignée avec eux ſous les arbres, elle leur fit librement une propoſition très-vive ; ils la rejeterent d'abord, mais elle les obligea par de nouvelles menaces à l'accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle ſouhaitoit, ayant remarqué qu'ils avoient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Si-tôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une boëte

boëte du paquet où étoit sa toilette : elle en tira un fil d'autres bagues de toute sorte de façons, & le leur montrant : savez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces joyaux ? Non, répondirent-ils, mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, & afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc, continua-t-elle, cent Amans que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance & les précautions de ce vilain Génie qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, & me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par-là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feroient mieux de ne pas contraindre les femmes, ce seroit le moyen de les rendre sages. La Dame

leur ayant parlé de la ſorte, paſſa leurs bagues dans le même fil où étoient enfilées les autres. Elle s'aſſit enſuite comme auparavant, ſouleva la tête du Génie, qui ne ſe réveilla point, la remit ſur ſes genoux, & fit ſigne aux Princes de ſe retirer.

Ils reprirent le chemin par où ils étoient venus; & lorſqu'ils eurent perdu de vue la Dame & le Génie, Schahriar dit à Schahzenan: Hé bien, mon frere, que penſez-vous de l'aventure qui vient de nous arriver? Le Génie n'a-t-il pas une maîtreſſe bien fidele? Et ne convenez-vous pas que rien n'eſt égal à la malice des femmes? Oui mon frere, répondit le Roi de la Grande Tartarie. Et vous devez auſſi demeurer d'accord que le Génie eſt plus à plaindre & plus malheureux que nous. C'eſt pourquoi, puiſque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos Etats, & que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi, je ſais par quel moyen je prétends que la foi qui m'eſt due me ſoit inviolablement conſervée. Je ne

veux pas m'expliquer présentement là-dessus ; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles, & je suis sûr que vous suivrez mon exemple. Le Sultan fut de l'avis de son frere ; & continuant tous deux de marcher, ils arriverent au camp sur la fin de la nuit du troisieme jour qu'ils en étoient partis.

La nouvelle du retour du Sultan s'y étant répandue, les Courtisans se rendirent de grand matin devant son pavillon. Il les fit entrer, les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, & leur fit à tous des gratifications. Après quoi leur ayant déclaré qu'il ne vouloit pas aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, & il retourna bientôt à son Palais.

A peine y fut-il arrivé qu'il courut à l'appartement de la Sultane. Il la fit lier devant lui, & la livra à son Grand Visir avec ordre de la faire étrangler : ce que ce Ministre exécuta sans s'informer quel crime elle avoit commis. Ce Prince irrité n'en demeura pas là : il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes

de la Sultane. Après ce rigoureux châtiment, persuadé qu'il n'y avoit pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendroit à l'avenir, il résolut d'en épouser une chaque nuit, & de la faire étrangler le lendemain. S'étant imposé cette loi cruelle, il jura qu'il l'observeroit immédiatement après le départ du Roi de Tartarie, qui prit bientôt congé de lui, & se mit en chemin, chargé de présens magnifiques.

Schahzenan étant parti, Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son grand Visir de lui amener la fille d'un de ses Généraux d'armée. Le Visir obéit. Le Sultan coucha avec elle, & le lendemain en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le Visir à exécuter de semblables ordres, comme il devoit au Sultan son maître une obéissance aveugle, il étoit obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un Officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-

là, ce fut la fille d'un Bourgeois de sa Capitale, & enfin chaque jour c'étoit une fille mariée, & une femme morte.

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la Ville. On n'y entendoit que des cris & des lamentations. Ici c'étoit un pere en pleurs qui se désespéroit de la perte de sa fille; & là c'étoient de tendres meres qui craignant pour les leurs la même destinée, faisoient par avance retentir l'air de leurs gémissemens. Ainsi au lieu des louanges & des bénédictions que le Sultan s'étoit attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisoient plus que des imprécations contre lui.

Le Grand Visir, qui comme on l'a déja dit, étoit malgré lui le ministre d'une si horrible injustice, avoit deux filles, dont l'aînée s'appelloit Scheherazade, & la cadete Dinarzade. Cette derniere ne manquoit pas de mérite; mais l'autre avoit un courage au-dessus de son sexe, de l'esprit infiniment, avec une pénétration admirable. Elle avoit beaucoup de lecture, & une mé-

moire si prodigieuse, que rien ne lui étoit échappé de tout ce qu'elle avoit lu. Elle s'étoit heureusement appliquée à la Philosophie, à la Médecine, à l'Histoire & aux Arts; & elle faisoit des vers mieux que les Poëtes les plus célebres de son tems. Outre cela elle étoit pourvue d'une beauté excellente, & une vertu très-solide couronnoit toutes ses belles qualités.

Le Visir aimoit passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux ensemble, elle lui dit : Mon pere, j'ai une grace à vous demander; je vous supplie très-humblement de me l'accorder. Je ne vous la refuserai pas, répondit-il, pourvu qu'elle soit juste & raisonnable. Pour juste, repliqua Scheherazade, elle ne peut l'être davantage, & vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le Sultan exerce sur les familles de cette Ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de meres ont de perdre leurs filles d'une maniere si funeste. Votre intention est

fort louable, ma fille, dit le Visir, mais le mal auquel vous voulez remédier me paroît sans remede : comment prétendez-vous en venir à bout ? Mon pere, repartit Scheherazade, puisque par votre entremise le Sultan célebre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure, par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa couche. Le Visir ne put entendre ce discours sans horreur. O Dieu, interrompit-il avec transport ! Avez-vous perdu l'esprit, ma fille ? Pouvez-vous me faire une priere si dangereuse ? Vous savez que le Sultan a fait serment sur son ame de ne coucher qu'une seule nuit avec la même femme, & de lui faire ôter la vie le lendemain, & vous voulez que je lui propose de vous épouser ? Songez-vous bien à quoi vous expose votre zele indiscret? Oui, mon pere, répondit cette vertueuse fille, je connois tout le danger que je cours, & il ne sauroit m'épouvanter : si je péris, ma mort sera glorieuse ; & si je réussis dans mon entreprise, je rendrai à ma patrie un service important. Non, non,

… que vous puissiez me … our m'intéresser à vous … e vous jeter dans cet af… … , ne vous imaginez pas que … ente. Quand le Sultan m'ordo… era de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas, il faudra bien que je lui obéisse! Quel triste emploi pour un pere! Ah si vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me causer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre sang. Encore une fois, mon pere, dit Scheherazade, accordez-moi la grace que je vous demande. Votre opiniâtreté, repartit le Visir, excite ma colere. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en sauroit sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'Ane qui étoit bien, & qui ne put s'y tenir. Quel malheur arriva-t-il à cet Ane, reprit Scheherazade? Je vais vous le dire, répondit le Visir, écoutez-moi.

FABLE.

L'Ane, le Bœuf, & le Laboureur.

UN Marchand très-riche avoit plusieurs maisons à la campagne, où il faisoit nourrir une grande quantité de toute sorte de bétail. Il se retira avec sa femme & ses enfans à une de ses terres pour la faire valoir par lui-même. Il avoit le don d'entendre le langage des bêtes, mais avec cette condition, qu'il ne pouvoit l'interpréter à personne, sans s'exposer à perdre la vie. Ce qui l'empêchoit de communiquer les choses qu'il avoit apprises par le moyen de ce don.

Il avoit à une même auge un Bœuf & un Ane. Un jour qu'il étoit assis près d'eux, & qu'il se divertissoit à voir jouer devant lui ses enfans, il entendit que le Bœuf disoit à l'Ane : l'Eveillé, que je te trouve heureux, quand je considere le repos dont tu jouis, & le peu de travail qu'on exige de toi. Un homme te panse avec soin,

te lave, te donne de l'orge bien criblée & de l'eau fraîche & nette. Ta plus grande peine est de porter le Marchand notre maître, lorsqu'il a quelque petit voyage à faire. Sans cela, toute ta vie se passeroit dans l'oisiveté : La maniere dont on me traite est bien différente, & ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable. Il est à peine minuit qu'on m'attache à une charrue, que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre, ce qui me fatigue à un point que les forces me manquent quelquefois; d'ailleurs le Laboureur qui est toujours derriere moi, ne cesse de me frapper. A force de tirer la charrue, j'ai le cou tout écorché. Enfin après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir; quand je suis de retour, on me donne à manger de méchantes féves séches dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre, ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misere, lorsque je me suis repû d'un mets si peu appétissant, je suis obligé de passer la nuit couché

dans mon ordure. Tu vois donc que j'ai raison d'envier ton sort.

L'Ane n'interrompit pas le Bœuf, il lui laissa dire tout ce qu'il voulut; mais quand il eut achevé de parler: Vous ne démentez pas, lui dit-il, le nom d'Idiot qu'on vous a donné, vous êtes trop simple, vous vous laissez mener comme l'on veut, & vous ne pouvez prendre une bonne résolution. Cependant quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous souffrez? Vous vous tuez vous-même pour le repos, le plaisir & le profit de ceux qui ne vous en savent point de gré. On ne vous traiteroit pas de la sorte, si vous aviez autant de courage que de force.

Lorsqu'on vient vous attacher à l'auge, que ne faites-vous résistance? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes? Que ne marquez-vous votre colere en frappant du pied contre terre? Pourquoi enfin n'inspirez-vous pas la terreur par des beuglemens effroyables? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter, & vous ne vous en servez pas. On vous

apporte de mauvaises féves, & de mauvaise paille, n'en mangez point; flairez-les seulement, & les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne, vous verrez bientôt un changement dont vous me remercierez. Le Bœuf prit en fort bonne part les avis de l'Ane; il lui témoigna combien il lui étoit obligé. Cher l'Eveillé, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, & tu verras de quelle maniere je m'en acquitterai. Ils se tûrent après cet entretien, dont le Marchand ne perdit pas une parole.

Le lendemain de bon matin le Laboureur vint prendre le Bœuf, il l'attacha à la charrue, & le mena au travail ordinaire: Le Bœuf qui n'avoit pas oublié le conseil de l'Ane, fit fort le méchant ce jour-là, & le soir, lorsque le Laboureur l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, & à reculer en beuglant; il baissa même ses cornes, comme pour en frapper le La-

boureur. Il fit enfin tout le manege que l'Ane lui avoit enſeigné. Le jour ſuivant, le Laboureur vint le reprendre pour le ramener au labourage; mais trouvant l'auge encore remplie de féves & de la paille qu'il y avoit miſe le ſoir, & le Bœuf couché par terre, les pieds étendus, & haletant d'une étrange façon, il le crut malade; il en eut pitié, & jugeant qu'il ſeroit inutile de le mener au travail, il alla auſſi-tôt en avertir le Marchand.

Le Marchand vit bien que les mauvais conſeils de l'Eveillé avoient été ſuivis, & pour le punir comme il le méritoit : Va, dit-il au Laboureur, prend l'Ane à la place du Bœuf, & ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. Le Laboureur obéit, l'Ane fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là, ce qui le fatigua d'autant plus qu'il étoit moins accoutumé à ce travail. Outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir quand il fut de retour.

Cependant le Bœuf étoit très-content. Il avoit mangé tout ce qu'il y

avoit dans ſon auge, & s'étoit repoſé toute la journée ; il ſe réjouiſſoit en lui-même d'avoir ſuivi les conſeils de l'Eveillé, il lui donnoit mille bénédictions pour le bien qu'il lui avoit procuré, & il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorſqu'il le vit arriver. L'Ane ne répondit rien au Bœuf, tant il avoit de dépit d'avoir été ſi maltraité ; c'eſt par mon imprudence, ſe diſoit-il à lui-même, que je me ſuis attiré ce malheur, je vivois heureux, tout me rioit, j'avois tout ce que je pouvois ſouhaiter, c'eſt ma faute, ſi je ſuis dans ce déplorable état ; & ſi je ne trouve quelque ruſe en mon eſprit pour m'en tirer, ma perte eſt certaine. En diſant cela, ſes forces ſe trouverent tellement épuiſées, qu'il ſe laiſſa tomber à demi-mort au pied de ſon auge.

En cet endroit le Grand Viſir s'adreſſant à Scheherazade, lui dit : Ma fille, vous faites comme cet Ane ; vous vous expoſez à vous perdre par votre fauſſe prudence. Croyez-moi, demeurez en repos, & ne cherchez

point à prévenir votre mort. Mon pere, répondit Scheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter, n'eſt pas capable de me faire changer de réſolution, & je ne ceſſerai point de vous importuner, que je n'aie obtenu de vous, que vous me préſenterez au Sultan pour être ſon épouſe. Le Viſir voyant qu'elle perſiſtoit toujours dans ſa demande, lui répliqua : Hé bien, puiſque vous ne voulez pas quitter votre obſtination, je ſerai obligé de vous traiter de la même maniere que le Marchand dont je viens de parler, traita ſa femme peu de tems après : & voici comment.

Ce Marchand ayant appris que l'Ane étoit dans un état pitoyable, fut curieux de ſavoir ce qui ſe paſſeroit entre lui & le Bœuf. C'eſt pourquoi après le ſouper il ſortit au clair de la Lune, & alla s'aſſeoir auprès d'eux, accompagné de ſa femme ; en arrivant il entendit l'Ane qui diſoit au Bœuf : compere, dites moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le Laboureur vous apportera demain à manger ? Ce que je

ferai, répondit le Bœuf ? Je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord, je présenterai mes cornes, comme hier, je ferai le malade, & feindrai d'être aux abois. Gardez-vous-en bien, interrompit l'Ane, ce seroit le moyen de vous perdre; car en arrivant, ce soir j'ai oui dire au Marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. Hé qu'avez-vous entendu, dit le Bœuf, ne me cachez rien de grace, mon cher l'Eveillé. Notre Maître, reprit l'Ane, a dit au Laboureur ces tristes paroles : Puisque le Bœuf ne mange pas, & qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué dès demain. Nous ferons pour l'amour de Dieu une aumône de sa chair aux pauvres; & quant à sa peau qui pourra nous être utile, tu la donneras au Corroyeur. ne manque donc pas de faire venir le Boucher : voilà ce que j'avois à vous apprendre, ajouta l'Ane; l'intérêt que je prends à votre conservation, & l'amitié que j'ai pour vous, m'obligent à vous en avertir, & à vous donner un nou-

veau conſeil : d'abord qu'on vous apportera vos féves & votre paille, levez-vous, & vous jetez deſſus avec avidité ; le Maître jugera par-là que vous êtes guéri, & révoquera ſans doute l'arrêt de votre mort ; au lieu que ſi vous en uſez autrement, c'eſt fait de vous.

Ce diſcours produiſit l'effet qu'en avoit attendu l'Ane. Le Bœuf en fut étrangement troublé, & en beugla d'effroi. Le Marchand qui les avoit écouté tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un ſi grand éclat de rire, que ſa femme en fut très-ſurpriſe. Apprenez-moi, lui dit-elle, pourquoi vous riez ſi fort, afin que j'en rie avec vous. Ma femme, lui répondit le Marchand, contentez-vous de m'entendre rire. Non, reprit-elle, j'en veux ſavoir le ſujet. Je ne puis vous donner cette ſatisfaction, repartit le mari ; ſachez ſeulement que je ris de ce que notre Ane vient de dire à notre Bœuf, le reſte eſt un ſecret qu'il ne m'eſt pas permis de vous révéler. Et qui vous empêche de me découvrir ce ſecret, repliqua-

t-elle ? Si je vous le disois, répondit-il, apprenez qu'il m'en coûteroit la vie. Vous vous moquez de moi, s'écria la femme, ce que vous me dites ne peut pas être vrai ; si vous ne m'avouez tout à l'heure pourquoi vous avez ri, si vous refusez de m'instruire de ce que l'Ane & le Bœuf ont dit, je jure par le Grand Dieu qui est au ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble.

En achevant ces mots elle rentra dans la maison, & se mit dans un coin où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul, & le lendemain voyant qu'elle ne discontinuoit pas de lamenter : Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte. La chose n'en vaut pas la peine ; & il vous est aussi peu important de la savoir, qu'il m'importe beaucoup, à moi, de la tenir secrete. N'y pensez donc plus, je vous en conjure : j'y pense si bien encore, répondit la femme, que je ne cesserai pas de pleurer, que vous n'ayiez satisfait ma curiosité. Mais je vous dis fort sérieusement, repliqua-t-il,

qu'il m'en coûtera la vie, si je céde à vos indiscrettes instances. Qu'il arrive tout ce qu'il plaira à Dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas. Je vois bien, reprit le Marchand, qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, & comme je prévois que vous vous ferez mourir vous-même par votre opiniâtreté, je vais appeller vos enfans, afin qu'ils aient la consolation de vous voir avant que vous mourriez. Il fit venir ses enfans, & envoya chercher aussi le pere, la mere, & les parens de sa femme. Lorsqu'ils furent assemblés, & qu'il leur eut expliqué de quoi il étoit question, ils employerent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle avoit tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement : mais elle les rebuta tous, & dit qu'elle mourroit plutôt que de céder en cela à son mari. Le pere & la mere eurent beau lui parler en particulier, & lui représenter que la chose qu'elle souhaitoit d'apprendre, ne lui étoit d'aucune importance; ils ne gagnerent rien sur son esprit ni par leur autorité, ni par leurs discours.

Quand ſes enfans virent qu'elle s'obſtinoit à rejeter toutes les bonnes raiſons dont on combattoit ſon opiniâtreté, ils ſe mirent à pleurer amérement. Le Marchand lui-même ne ſavoit plus où il en étoit. Aſſis ſeul auprès de la porte de ſa maiſon, il déliberoit déja s'il ſacrifieroit ſa vie pour ſauver celle de ſa femme qu'il aimoit beaucoup.

Or, ma fille, continua le Viſir, en parlant toujours à Scheherazade, ce Marchand avoit cinquante poules & un coq, avec un chien qui faiſoit bonne garde. Pendant qu'il étoit aſſis, comme je l'ai dit, & qu'il rêvoit profondément au parti qu'il devoit prendre, il vit le chien courir vers le coq, qui s'étoit jeté ſur une poule, & il entendit qu'il lui parla dans ces termes : O coq! Dieu ne permettra pas que tu vives encore long-tems; N'as-tu pas honte de faire aujourd'hui ce que tu fais ? Le coq monta ſur ſes ergots, & ſe tournant du côté du chien : Pourquoi, répondit-il fiérement, cela me ſeroit-il défendu aujourd'hui plutôt que les autres jours?

Puiſque tu l'ignores, repliqua le chien, apprends que notre maître eſt aujourd'hui dans un grand deuil. Sa femme veut qu'il lui révele un ſecret qui eſt de telle nature, qu'il perdra la vie s'il le lui découvre. Les choſes ſont en cet état ; & il eſt à craindre qu'il n'ait pas aſſez de fermeté pour réſiſter à l'obſtination de ſa femme : car il l'aime, & il eſt touché des larmes qu'elle répand ſans ceſſe. Il va peut-être périr : nous en ſommes tous allarmés dans ce logis. Toi ſeul inſultant à notre triſteſſe, tu as l'imprudence de te divertir avec tes poules.

Le coq repartit de cette ſorte à la réprimande du chien : que notre maître eſt inſenſé ! Il n'a qu'une femme, & il n'en peut venir à bout, pendant que j'en ai cinquante qui ne ſont que ce que je veux. Qu'il rappelle ſa raiſon ; il trouvera bientôt moyen de ſortir de l'embarras où il eſt. Hé que veux-tu qu'il faſſe, dit le chien ? Qu'il entre dans la chambre où eſt ſa femme, répondit le coq ; & qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne un bon

bâton, & lui en donne mille coups; je mets en fait qu'elle ſera ſage après cela, & qu'elle ne le preſſera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui révéler. Le Marchand n'eut pas ſi-tôt entendu ce que le coq venoit de dire, qu'il ſe leva de ſa place, prit un gros bâton, alla trouver ſa femme qui pleuroit encore, s'enferma avec elle, & la battit ſi bien qu'elle ne put s'empêcher de crier : *C'eſt aſſez, mon mari, c'eſt aſſez, laiſſez-moi. Je ne vous demanderai plus rien.* A ces paroles, & voyant qu'elle ſe repentoit d'avoir été curieuſe ſi mal-à-propos, il ceſſa de la maltraiter ; il ouvrit la porte, toute la parenté entra, ſe réjouit de trouver la femme revenue de ſon entêtement, & fit compliment au mari ſur l'heureux expédient dont il s'étoit ſervi pour la mettre à la raiſon. Ma fille, ajouta le Grand Viſir, vous mériteriez d'être traitée de la même maniere que la femme de ce Marchand.

Mon pere, dit alors Scheherazade, de grace, ne trouvez point mauvais que je perſiſte dans mes ſentimens. L'hiſtoire de cette femme ne ſauroit

m'ébranler. Je pourrois vous en raconter beaucoup d'autres qui vous perſuaderoient que vous ne devez pas vous oppoſer à mon deſſein. D'ailleurs pardonnez-moi, ſi j'oſe vous le déclarer, vous vous y oppoſeriez vainement: quand la tendreſſe paternelle refuſeroit de ſouſcrire à la priere que je vous fais, j'irois me préſenter moi-même au Sultan. Enfin le pere pouſſé à bout par la fermeté de ſa fille, ſe rendit à ſes importunités; & quoique fort affligé de n'avoir pu la détourner d'une ſi funeſte réſolution, il alla dès ce moment trouver Schahriar, pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui meneroit Scheherazade.

Le Sultan fut fort étonné du ſacrifice que ſon Grand Viſir lui faiſoit: Comment avez-vous pu, lui dit-il, vous réſoudre à me livrer votre propre fille? Sire, lui répondit le Viſir, elle s'eſt offerte d'elle-même. La triſte deſtinée qui l'attend, n'a pu l'épouvanter, & elle préfere à ſa vie l'honneur d'être une ſeule nuit l'épouſe de Votre Majeſté. Mais, ne vous trompez pas, Viſir, reprit le Sultan, demain, en

remettant Scheherazade entre vos mains, je prétends que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. Sire, repartit le Visir, mon cœur gémira sans doute en vous obéissant ; mais la nature aura beau murmurer, quoique pere, je vous réponds d'un bras fidele. Schahriar accepta l'offre de son Ministre, & lui dit qu'il n'avoit qu'à lui amener sa fille quand il lui plairoit.

Le Grand Visir alla porter cette nouvelle à Scheherazade, qui la reçut avec autant de joie que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son pere de l'avoir si sensiblement obligée, & voyant qu'il étoit accablé de douleur, elle lui dit pour le consoler, qu'elle espéroit qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir mariée avec le Sultan, & qu'au contraire il auroit sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paroître devant le Sultan, mais avant que de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier, & lui dit: Ma chere sœur, j'ai besoin de votre secours

cours dans une affaire très-importante, je vous prie de ne me la pas refuser. Mon pere va me conduire chez le Sultan pour être son épouse : que cette nouvelle ne vous épouvante pas. Ecoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le Sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grace, comme je l'espere, souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour, & de m'adresser à peu près ces paroles : *Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter un de ces beaux contes que vous savez.* Aussi-tôt je vous en conterai un, & je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa soeur, qu'elle feroit avec plaisir ce qu'elle exigeoit d'elle.

L'heure de se coucher étant enfin venue, le Grand Visir conduisit Scheherazade au Palais, & se retira après l'avoir introduite dans l'appartement

du Sultan. Ce Prince ne se vit pas plûtôt seul avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle qu'il en fut charmé ; mais s'appercevant qu'elle étoit en pleurs, il lui en demanda le sujet. Sire, répondit Scheherazade, j'ai une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée. Je souhaiterois qu'elle passât la nuit dans cette chambre, pour la voir & lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aie la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié. Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le Sultan se coucha avec Scheherazade sur une estrade fort élevée à la maniere des Monarques de l'Orient, & Dinarzade dans un lit qu'on lui avoit préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avoit recommandé. Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour, qui paroîtra bientôt, de me raconter un

de ces contes agréables que vous ſaves. Hélas ! ce ſera peut-être la derniere fois que j'aurai ce plaiſir.

Scheherazade, au lieu de répondre à ſa ſœur, s'adreſſa au Sultan. Sire, dit-elle, Votre Majeſté veut-elle bien me permettre de donner cette ſatisfaction à ma ſœur ? Très-volontiers, répondit le Sultan. Alors Scheherazade dit à ſa ſœur d'écouter, puis adreſſant la parole à Schahriar, elle commença de cette ſorte.



PREMIERE NUIT.

Le Marchand & le Génie.

SIRE, il y avoit autrefois un Marchand qui poſſédoit de grands biens, tant en fonds de terre, qu'en marchandiſes & en argent comptant. Il avoit beaucoup de Commis, de Facteurs & d'Eſclaves. Comme il étoit obligé de tems en tems de faire des voyages pour s'aboucher avec ſes Correſpondants ; un jour qu'une affaire d'importance l'appelloit aſſez loin du

lieu qu'il habitoit, il monta à cheval, & partit avec une valiſe derriere lui, dans laquelle il avoit mis une petite proviſion de biſcuit & de dattes, parce qu'il avoit un pays déſert à paſſer, où il n'auroit pas trouvé de quoi vivre. Il arriva ſans accident à l'endroit où il avoit affaire; & quand il eut terminé la choſe qui l'y avoit appellé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrieme jour de ſa marche, il ſe ſentit tellement incommodé de l'ardeur du ſoleil, & de la terre échauffée par ſes rayons, qu'il ſe détourna de ſon chemin pour aller ſe rafraîchir ſous des arbres qu'il apperçut dans la campagne. Il y trouva au pied d'un grand noyer une fontaine d'une eau très-claire & coulante. Il mit pied à terre, attacha ſon cheval à une branche d'arbre, & s'aſſit près de la fontaine après avoir tiré de ſa valiſe quelques dattes & du biſcuit. En mangeant les dattes, il en jettoit les noyaux à droite & à gauche. Lorſqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il étoit bon Muſulman, il ſe lava les

mains, le visage & les pieds, & fit sa priere.

Il ne l'avoit pas finie, & il étoit encore à genoux, quand il vit paroître un Génie tout blanc de vieillesse, & d'une grandeur énorme, qui s'avançant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : Leve-toi, que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils. Il accompagna ces mots d'un cri effroyable ; Le Marchand autant effrayé de l'hideuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avoit adressées, lui répondit en tremblant : Hélas ! Mon bon Seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? Je veux, reprit le Génie, te tuer de même que tu as tué mon fils. Hé ! Bon Dieu, répartit le Marchand, comment pourrois-je avoir tué votre fils ? Je ne le connois point, & je ne l'ai jamais vu. Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le Génie ? N'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, & en les mangeant n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite & à gauche ? J'ai fait ce que vous di-

tes, répondit le Marchand, je ne puis le nier. Cela étant, reprit le Génie, je te dis que tu as tué mon fils, & voici comment. Dans le tems que tu jettois tes noyaux, mon fils passoit; il en a reçu un dans l'œil, & il en est mort; c'est pourquoi il faut que je te tue. Ah! Monseigneur, pardon, s'écria le Marchand. Point de pardon, répondit le Génie; point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué? J'en demeure d'accord, dit le Marchand; mais je n'ai assurément pas tué votre fils; & quand cela seroit, je ne l'aurois fait que fort innocemment; par conséquent je vous supplie de me pardonner & de me laisser la vie. Non, non, dit le Génie en persistant dans sa résolution; il faut que je te tue, de même que tu as tué mon fils. A ces mots il prit le Marchand par le bras, le jeta la face contre terre, & leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le Marchand tout en pleurs, & protestant de son innocence, regrettoit sa femme & ses enfans, & disoit les choses du monde les plus

touchantes. Le Génie toujours le sabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations, mais il n'en fut nullement attendri. Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il, quand tes larmes seroient de sang, cela ne m'empêcheroit pas de te tuer, comme tu as tué mon fils. Quoi! repliqua le Marchand, rien ne peut vous toucher? Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent? Oui, répartit le Génie, j'y suis résolu. En achevant ces paroles.....

Scheherazade en cet endroit, s'appercevant qu'il étoit jour, & sachant que le Sultan se levoit de grand matin pour faire sa priere, & tenir son Conseil, cessa de parler. Bon Dieu, ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux! La suite en est encore plus surprenante, répondit Scheherazade, & vous en tomberiez d'accord, si le Sultan vouloit me laisser vivre encore aujourd'hui, & me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. Schahriar qui avoit écouté Scheherazade avec plaisir, dit

en lui-même ; j'attendrai jusqu'à demain. Je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa priere & aller au Conseil.

Pendant ce tems-là le Grand Visir étoit dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avoit passé la nuit à soupirer & à plaindre le sort de sa fille, dont il devoit être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignoit la vue du Sultan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce Prince entroit au Conseil, sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendoit.

Le Sultan, selon sa coutume, passa la journée à régler les affaires de son Empire, & quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'addresser à sa sœur, & de lui dire : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de continuer

le conte d'hier. Le Sultan n'attendit pas que Scheherazade lui en demandât la permiſſion. Achevez, lui dit-il, le conte du Génie & du Marchand, je ſuis curieux d'en entendre la fin. Scheherazade prit alors la parole, & continua ſon conte dans ces termes.

SECONDE NUIT.

SIre, quand le Marchand vit que le Génie lui alloit trancher la tête, il fit un grand cri, & lui dit: Arrêtez, encore un mot, de grace. Ayez la bonté de m'accorder un délai; donnez-moi le tems d'aller dire adieu à ma femme & à mes enfans, & de leur partager mes biens par un teſtament que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'aient point de procès après ma mort. Cela étant fini, je reviendrai auſſi-tôt dans ce même lieu me ſoumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. Mais, dit le Génie, ſi je t'accorde le délai que tu me demandes, j'ai peur que tu ne reviennes pas. Si vous voulez m'en

croire à mon ferment, répondit le Marchand, je jure par le Dieu du ciel & de la terre, que je viendrai vous retrouver ici fans y manquer. De combien de tems fouhaites-tu que foit ce délai, repliqua le Génie ? Je vous demande une année, repartit le Marchand, il ne me faut pas moins de tems pour donner ordre à mes affaires, & pour me difpofer à renoncer fans regret au plaifir qu'il y a de vivre. Ainfi je vous promets que demain en un an, fans faute, je me rendrai fous ces arbres, pour me remettre entre vos mains. Prends-tu Dieu à témoin de la promeffe que tu me fais, reprit le Génie ? Oui, répondit le Marchand, je le prends encore une fois à témoin, & vous pouvez vous repofer fur mon ferment. A ces paroles le Génie le laiffa près de la fontaine, & difparut.

Le Marchand s'étant remis de fa frayeur, remonta à cheval & reprit fon chemin : mais fi d'un côté il avoit de la joie de s'être tiré d'un fi grand péril, de l'autre il étoit dans une triftefle mortelle, lorfqu'il fongeoit au ferment fatal qu'il avoit fait. Quand

il arriva chez lui, sa femme & ses enfants le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite; mais au lieu de les embrasser de la même maniere, il se mit à pleurer si amérement, qu'ils jugerent bien qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes & de la vive douleur qu'il faisoit éclater : nous nous réjouissons, disoit-elle, de votre retour, & cependant vous nous allarmez tous par l'état où nous vous voyons : expliquez-nous, je vous prie, le sujet de votre tristesse. Hélas! répondit le mari, le moyen que je sois dans une autre situation? je n'ai plus qu'un an à vivre. Alors il leur raconta ce qui s'étoit passé entre lui & le Génie, & leur apprit qu'il lui avoit donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu'ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencerent tous à se désoler. La femme poussoit des cris pitoyables en se frappant le visage, & en s'arrachant les cheveux : les enfants fondant en pleurs, faisoient re-

tentir la maiſon de leurs gémiſſemens ; & le pere cédant à la force du ſang, mêloit ſes larmes à leurs plaintes. En un mot, c'étoit le ſpectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain le Marchand ſongea à mettre ordre à ſes affaires, & s'appliqua ſur toutes choſes à payer ſes dettes. Il fit des préſents à ſes amis, & de grandes aumônes aux pauvres, donna la liberté à ſes eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, partagea ſes biens entre ſes enfans, nomma des tuteurs pour ceux qui n'étoient pas encore en âge ; & en rendant à ſa femme tout ce qui lui appartenoit ſelon ſon contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner ſuivant les loix.

Enfin l'année s'écoula, & il fallut partir. Il fit ſa valiſe où il mit le drap dans lequel il devoit être enſeveli ; mais lorſqu'il voulut dire adieu à ſa femme & à ſes enfants, on n'a jamais vu une douleur plus vive. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à le perdre ; ils vouloient tous l'accompagner & aller mourir avec lui. Néanmoins comme il falloit ſe faire violence, & quitter des

objets ſi chers : Mes enfans, leur dit-il, j'obéis à l'ordre de Dieu, en me ſéparant de vous. Imitez-moi, ſoumettez-vous courageuſement à cette néceſſité, & ſongez que la deſtinée de l'homme eſt de mourir. Aprés avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris & aux regrets de ſa famille; il partit, & arriva au même endroit où il avoit vu le Génie, le propre jour qu'il avoit promis de s'y rendre. Il mit auſſi-tôt pied à terre, & s'aſſit au bord de la fontaine, où il attendit le Génie avec toute la triſteſſe qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il languiſſoit dans une ſi cruelle attente, un bon vieillard qui menoit une biche à l'attache, parut & s'approcha de lui. Ils ſe saluerent l'un l'autre; après quoi le vieillard lui dit : Mon frere, peut-on ſavoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu déſert, où il n'y a que des eſprits malins, & où l'on n'eſt pas en ſûreté ? A voir ces beaux arbres, on le croiroit habité; mais c'eſt une véritable ſolitude, où il eſt dangereux de s'arrêter trop long-tems.

Le Marchand ſatisfit la curioſité du

vieillard, & lui conta l'aventure qui l'obligeoit à ſe trouver là. Le vieillard l'écouta avec étonnement, & prenant la parole : Voilà s'écria-t-il la choſe du monde la plus ſurprenante ; & vous vous êtes lié par le ſerment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevue avec le Génie. En diſant cela il s'aſſit près du Marchand, & tandis qu'ils s'entretenoient tous deux..... Mais je vois le jour, dit Scheherazade, en ſe reprenant, ce qui reſte eſt le plus beau du conte. Le Sultan réſolu d'en entendre la fin, laiſſa vivre encore ce jour-là Scheherazade.

III. NUIT.

LA nuit ſuivante Dinarzade fit à ſa ſœur la même priere que les deux précédentes. Ma chere ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de me raconter un de ces contes agréables que vous ſavez. Mais le Sultan dit qu'il vouloit en-

tendre la ſuite de celui du Marchand & du Génie ; c'eſt pourquoi Scheherazade le reprit ainſi :

Sire, dans le tems que le Marchand & le vieillard qui conduiſoit la biche s'entretenoient, il arriva un autre vieillard ſuivi de deux chiens noirs. Il s'avança juſqu'à eux, & les ſalua, en leur demandant ce qu'ils faiſoient en cet endroit. Le vieillard qui conduiſoit la biche, lui apprit l'aventure du Marchand & du Génie, ce qui s'étoit paſſé entr'eux, & le ſerment du Marchand. Il ajouta que ce jour étoit celui de la parole donnée, & qu'il étoit réſolu de demeurer là, pour voir ce qui en arriveroit.

Le ſecond vieillard trouvant auſſi la choſe digne de ſa curioſité, prit la même réſolution. Il s'aſſit auprès des autres ; & à peine ſe fut-il mêlé à leur converſation, qu'il ſurvint un troiſieme vieillard, qui s'adreſſant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le Marchand qui étoit avec eux, paroiſſoit ſi triſte. On lui en dit le ſujet, qui lui parut ſi extraordinaire, qu'il ſouhaita auſſi d'être témoin de ce qui ſe paſ-

feroit entre le Génie & le Marchand. Pour cet effet il se plaça parmi les autres.

Ils apperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse comme un tourbillon de poussiere enlevée par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, & se dissipant tout-à-coup, leur laissa voir le Génie qui, sans les saluer, s'approcha du Marchand, le sabre à la main, & le prenant par le bras : Leve-toi, dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. Le Marchand & les trois vieillards effrayés se mirent à pleurer, & à remplir l'air de cris..... Scheherazade en cet endroit appercevant le jour, cessa de poursuivre son conte, qui avoit si bien piqué la curiosité du Sultan, que ce Prince voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la Sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du Grand Visir, lorsqu'il vit que le Sultan ne lui ordonnoit pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille, la Cour, tout le monde en fut généralement étonné.

IV. NUIT.

VErs la fin de la nuit ſuivante, Dinarzade ne manqua pas de réveiller la Sultane. Ma chere ſœur, lui dit-elle ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de me raconter un de ces beaux contes que vous ſavez. Alors Scheherazade, avec la permiſſion du Sultan, parla dans ces termes.

Sire, quand le vieillard qui conduiſoit la biche, vit que le Génie s'étoit ſaiſi du Marchand, & l'alloit tuer impitoyablement, il ſe jeta aux pieds de ce Monſtre, & les lui baiſant : Prince des Génies, lui dit-il, je vous ſupplie très-humblement de ſuſpendre votre colere, & de me faire la grace de m'écouter. Je vais vous raconter mon hiſtoire & celle de cette biche que vous voyez ; mais ſi vous la trouvez plus merveilleuſe & plus ſurprenante que l'aventure de ce Marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je eſpérer que vous voudrez bien remet-

re à ce pauvre malheureux le tiers de ſon crime? Le Génie fut quelque tems à ſe conſulter là-deſſus; mais enfin il répondit: Hé bien, voyons, j'y conſens.



HISTOIRE

Du premier vieillard & de la biche.

JE vais donc, reprit le vieillard, commencer le récit: écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette biche que vous voyez, eſt ma couſine, & de plus ma femme. Elle n'avoit que douze ans quand je l'épouſai; ainſi je puis dire, qu'elle ne devoit pas moins me regarder comme ſon pere, que comme ſon parent & ſon mari.

Nous avons vécu enſemble trente années ſans avoir eu d'enfans; mais ſa ſtérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de complaiſance & d'amitié. Le ſeul deſir d'avoir des enfans me fit acheter une Eſclave dont j'eus un fils qui promettoit infiniment. Ma femme en conçut de la

jalousie, & prit en aversion la mere & l'enfant, & cacha si bien ses sentimens que je ne les connus que trop tard.

Cependant mon fils croissoit, & il avoit déja dix ans lorsque je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ, je recommandai à ma femme, dont je ne me défiois point, l'Esclave & son fils, & je la priai d'en avoir soin pendant mon absence, qui dura une année entiere. Elle profita de ce tems-là pour contenter sa haine. Elle s'attacha à la magie; & quand elle fut assez de cet art diabolique pour exécuter l'horrible dessein qu'elle méditoit, la scélérate mena mon fils dans un lieu écarté : là par ses enchantemens, elle le changea en veau, & le donna à mon Fermier avec ordre de le nourrir comme un veau, disoit-elle, qu'elle avoit acheté. Elle ne borna point sa fureur à cette action abominable; elle changea l'Esclave en vache, & la donna aussi à mon Fermier.

A mon retour, je lui demandai des nouvelles de la mere & de l'enfant. Votre Esclave est morte, me dit-elle, & pour votre fils, il y a deux mois

que je ne l'ai vu, & que je ne ſais ce qu'il eſt devenu. Je fus touché de la mort de l'Eſclave; mais comme mon fils n'avoit fait que diſparoître, je me flattai que je pourrois le revoir bientôt. Néanmoins huit mois ſe paſſerent ſans qu'il revint; & je n'en avois eu aucune nouvelle, lorſque la fête du grand Baïram arriva. Pour la célébrer, je mandai à mon Fermier de m'amener une vache des plus graſſes pour en faire un Sacrifice. Il n'y manqua pas: la vache qu'il m'amena, étoit l'Eſclave elle-même, la malheureuſe mere de mon fils. Je la liai; mais dans le moment que je me préparois à la ſacrifier, elle ſe mit à faire des beuglemens pitoyables, & je m'apperçus qu'il couloit de ſes yeux des ruiſſeaux de larmes; cela me parut aſſez extraordinaire, & me ſentant malgré moi ſaiſi d'un mouvement de pitié, je ne pus me réſoudre à la frapper. J'ordonnai à mon Fermier de m'en aller prendre une autre.

Ma femme qui étoit préſente, frémit de ma compaſſion; & s'oppoſant à un ordre qui rendoit ſa malice inutile:

Que faites-vous, mon mari, s'écria-t-elle ? Immolez cette vache. Votre Fermier n'en a pas de plus belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous en voulons faire. Par complaisance pour ma femme, je m'approchai de la vache : & combattant la pitié qui en suspendoit le sacrifice : j'allois porter le coup mortel, quand la victime redoublant ses pleurs & ses beuglemens, me désarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du Fermier, en lui disant : Prenez & sacrifiez-la vous-même, ses beuglemens & ses larmes me fendent le cœur.

Le Fermier moins pitoyable que moi la sacrifia, mais en l'écorchant il se trouva qu'elle n'avoit que les os, quoiqu'elle nous eût paru très-grasse. J'en eus un véritable chagrin. Prenez-la pour vous, dis-je au Fermier, je vous l'abandonne ; faites-en des régals, & des aumônes à qui vous voudrez ; & si vous avez un veau bien gras, amenez-le moi à sa place. Je ne m'informai pas de ce qu'il fit de la vache ; mais peu de temps après

qu'il l'eut fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignoraſſe que ce veau fût mon fils, je ne laiſſai pas de ſentir émouvoir mes entrailles à ſa vue. De ſon côté, dès qu'il m'apperçût, il fit un ſi grand effort pour venir à moi, qu'il en rompit ſa corde. Il ſe jetta à mes pieds, la tête contre terre, comme s'il eût voulu exciter ma compaſſion, & me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie, en m'avertiſſant, autant qu'il lui étoit poſſible, qu'il étoit mon fils.

Je fus encore plus ſurpris & plus touché de cette action, que je ne l'avois été des pleurs de la vache. Je ſentis une tendre pitié qui m'intéreſſa pour lui; ou pour mieux dire, le ſang fit en moi ſon devoir. Allez, dis-je au Fermier, remenez ce veau chez vous. Ayez-en un grand ſoin, & à ſa place amenez-en un autre inceſſamment.

Dès que ma femme m'entendit parler ainſi, elle ne manqua pas de s'écrier encore: Que faites-vous, mon mari? Croyez-moi, ne ſacrifiez pas

un autre veau que celui-là. Ma femme, lui répondis-je, je n'immolerai pas celui-ci. Je veux lui faire grace, je vous prie de ne point vous y opposer. Elle n'eut garde, la méchante femme, de se rendre à ma priere, elle haïssoit trop mon fils, pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau, & prenant le couteau funeste.... Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle apperçut le jour.

Ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce conte, qui soutient si agréablement mon attention. Si le Sultan me laisse vivre encore aujourd'hui, repartit Scheherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain vous divertira beaucoup davantage. Schahriar curieux de savoir ce que deviendroit le fils du vieillard qui conduisoit la biche, dit à la Sultane, qu'il seroit bien-aise d'entendre la nuit prochaine la fin de ce conte.

V. NUIT.

SUr la fin de la cinquieme nuit, Dinarzade appella la Sultane, & lui dit : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de reprendre la ſuite de ce beau conte que vous commençâtes hier. Scheherazade, après en avoir obtenu la permiſſion de Schahriar, pourſuivit de cette maniere le conte du jour précédent.

Sire, le premier vieillard qui conduiſoit la biche, continuant de raconter ſon hiſtoire au Génie, aux deux autres vieillards & au Marchand : Je pris donc, leur dit-il, le couteau, & j'allois l'enfoncer dans la gorge de mon fils, lorſque tournant vers moi languiſſamment ſes yeux baignés de pleurs, il m'attendrit à un point que je n'eus pas la force de l'immoler. Je laiſſai tomber le couteau, & je dis à ma femme que je voulois abſolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épargna

gna rien pour me faire changer de résolution ; mais quoi qu'elle pût me représenter, je demeurai ferme, & lui promis, seulement pour l'appaiser, que je le sacrifierois au Baïram de l'année prochaine.

Le lendemain matin, mon Fermier demanda à me parler en particulier. Je viens, me dit-il, vous apprendre une nouvelle, dont j'espere que vous me saurez bon gré. J'ai une fille qui a quelque connoissance de la magie. Hier, comme je ramenois au logis le veau dont vous n'aviez pas voulu faire le sacrifice; je remarquai qu'elle rit en le voyant, & qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faisoit en même tems deux choses si contraires : Mon pere me répondit-elle, ce veau que vous ramenez est le fils de notre maître. J'ai ri de joie de le voir encore vivant; & j'ai pleuré en me souvenant du sacrifice qu'on fit hier de sa mere, qui étoit changée en vache. Ces deux Métamorphoses ont été faites par les enchantemens de la femme de notre maître, laquelle haïssoit la mere &

l'enfant. Voilà ce que m'a dit ma fille ; pourſuivit le Fermier, & je viens vous apporter cette nouvelle.

A ces paroles, ô Génie, continua le vieillard je vous laiſſe à juger quelle fut ma ſurpriſe. Je partis ſur le champ avec mon Fermier pour parler moi-même à ſa fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'étable où étoit mon fils. Il ne put répondre à mes embraſſemens, mais il les reçut d'une maniere qui acheva de me perſuader qu'il étoit mon fils.

La fille du Fermier arriva. Ma bonne fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils ſa premiere forme ? Oui je le puis, me répondit-elle. Ah ! ſi vous en venez à bout, repris-je, je vous fais maîtreſſe de tous mes biens. Alors elle me repartit en ſouriant. Vous êtes notre maître, & je ſais trop bien ce que je vous dois ; mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils dans ſon premier état, qu'à deux conditions. La premiere, que vous me le donnerez pour époux ; & la ſeconde, qu'il me ſera permis de punir la perſonne qui l'a changé en veau. Pour

la premiere condition, lui dis-je, je l'accepte de bon cœur ; je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin vous verrez comment je connoîtrai le grand service que j'attends de vous. Pour la condition qui regarde ma femme, je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire une action si criminelle, mérite bien d'en être punie ; je vous l'abandonne ; faites-en ce qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de ne lui pas ôter la vie. Je vais donc, repliqua-t-elle, la traiter de la même maniere qu'elle a traité votre fils. J'y consens, lui repartis-je, mais rendez-moi mon fils auparavant.

Alors cette fille prit un vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas, & s'adressant au veau : O veau, dit-elle, si tu as été créé par le Tout-Puissant & souverain Maître du monde tel que tu parois en ce moment, demeure sous cette forme ; mais si tu es homme, & que tu sois changé en veau par enchante-

ment, reprends ta figure naturelle par la permiſſion du ſouverain Créateur. En achevant ces mots elle jetta l'eau ſur lui, & à l'inſtant il reprit ſa premiere forme.

Mon fils, mon cher fils, m'écriai-je auſſi-tôt en l'embraſſant avec un tranſport dont je ne fus pas maître! C'eſt Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, & vous venger du mal qui vous a été fait, à vous & à votre mere: Je ne doute pas que par reconnoiſſance, vous ne vouliez bien la prendre pour votre femme, comme je m'y ſuis engagé. Il y conſentit avec joie; mais avant qu'ils ſe mariaſſent, la jeune fille changea ma femme en biche, & c'eſt elle que vous voyez ici. Je ſouhaitai qu'elle eût cette forme plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la viſſions ſans répugnance dans la famille.

Depuis ce tems-là, mon fils eſt devenu veuf, & eſt allé voyager. Comme il y a pluſieurs années que je n'ai eu de ſes nouvelles, je me ſuis mis en

chemin pour tâcher d'en apprendre : Et n'ayant pas voulu confier à perſonne le ſoin de ma femme, pendant que je ferois enquête de lui, j'ai jugé à propos de la mener par-tout avec moi. Voilà donc mon hiſtoire, & celle de cette biche : N'eſt-elle pas des plus ſurprenantes & des plus merveilleuſes ? J'en demeure d'accord, dit le Génie ; & en ſa faveur, je t'accorde le tiers de la grace de ce Marchand.

Quand le premier vieillard, Sire, continua la Sultane, eut achevé ſon hiſtoire ; le ſecond qui conduiſoit les deux chiens noirs, s'addreſſa au Génie, & lui dit : Je vais vous raconter ce qui m'eſt arrivé à moi & à ces deux chiens noirs que voici, & je ſuis ſûr que vous trouverez mon hiſtoire encore plus étonnante, que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le ſecond tiers de la grace de ce Marchand ? Oui, répondit le Génie, pourvû que ton hiſtoire ſurpaſſe celle de la biche. Après ce conſentement, le ſecond vieillard commença de cette maniere ..... Mais Scheherazade en

prononçant ces dernieres paroles, ayant vu le jour, cessa de parler.

Bondieu! ma sœur, dit Dinarzade, que ces aventures sont singulieres. Ma sœur, répondit la Sultane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurois à vous raconter la nuit prochaine, si le Sultan, mon Seigneur & mon Maître, avoit la bonté de me laisser vivre. Schahriar ne répondit rien à cela; mais il se leva, fit sa priere & alla au Conseil, sans donner aucun ordre contre la vie de la charmante Scheherazade.

VI. NUIT.

LA sixieme nuit étant venue, le Sultan & son épouse se coucherent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire, & appella la Sultane: Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez. Schahriar

prit alors la parole : Je ſouhaiterois, dit-il, d'entendre l'hiſtoire du ſecond Vieillard & des deux Chiens noirs. Je vais contenter votre curioſité, Sire, répondit Scheherazade. Le ſecond vieillard pourſuivit-elle, s'addreſſant au Génie, commença ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE

du ſecond Vieillard & des deux Chiens noirs.

GRand Prince des Génies, vous ſaurez que nous ſommes trois freres ; ces deux chiens noirs que vous voyez & moi qui ſuis le troiſieme. Notre pere nous avoit laiſſé en mourant à chacun mille ſequins. Avec cette ſomme, nous embraſſâmes tous trois la même profeſſion : nous nous fîmes Marchands. Peu de tems après que nous eûmes ouvert boutique, mon frere aîné, l'un de ces deux chiens, réſolut de voyager & d'aller négocier dans les Pays étrangers. Dans ce deſſein, il vendit tout ſon

fonds, & en acheta des marchandiſes propres au négoce qu'il vouloit faire.

Il partit, & fut abſent une année entiere. Au bout de ce tems-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, ſe préſente à ma boutique. Je lui dis : Dieu vous aſſiſte. Dieu vous aſſiſte auſſi, me répondit-il : Eſt-il poſſible que vous ne me reconnoiſſiez pas ? Alors l'enviſageant avec attention, je le reconnus. Ah mon frere ! m'écriai-je en l'embraſſant, comment vous aurois-je pu reconnoître en cet état? Je le fis entrer dans ma maiſon, je lui demandai des nouvelles de ſa ſanté & du ſuccès de ſon voyage. Ne me faites pas cette queſtion, me dit-il; en me voyant, vous voyez tout. Ce ſeroit renouveller mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me ſont arrivés depuis un an, & qui m'ont réduit à l'état où je ſuis.

Je fis fermer auſſi-tôt ma boutique; & abandonnant tout autre ſoin, je le menai au bain, & lui donnai les plus beaux habits de ma garderobe. J'examinai mes regiſtres de vente & d'a-

chat; & trouvant que j'avois doublé mon fonds, c'eſt-à-dire, que j'étois riche de deux mille ſequins, je lui en donnai le moitié. Avec cela, mon frere, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. Il accepta les mille ſequins avec joie, rétablit ſes affaires, & nous vécûmes enſemble comme nous avions vécu auparavant.

Quelque tems après, mon ſecond frere, qui eſt l'autre de ces deux chiens, voulut auſſi vendre ſon fonds. Nous fîmes ſon aîné & moi tout ce que nous pûmes pour l'en détourner; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit, & de l'argent qu'il en fit, il acheta des marchandiſes propres au négoce étranger qu'il vouloit entreprendre. Il ſe joignoit à une caravanne, & partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que ſon frere aîné. Je le fis habiller; & comme j'avois encore mille ſequins par-deſſus mon fonds, je les lui donnai. Il releva boutique, & continua d'exercer ſa profeſſion.

Un jour mes deux freres vinrent me trouver pour me propoſer de faire un

voyage, & d'aller trafiquer avec eux. Je rejettai d'abord leur propoſition : Vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez-vous gagné ? qui m'aſſurera que je ſerai plus heureux que vous ? En vain ils me repréſenterent là-deſſus tout ce qui leur ſembla devoir m'éblouir, & m'encourager à tenter la fortune ; je refuſai d'entrer dans leur deſſein. Mais ils revinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir pendant cinq ans réſiſté conſtamment à leurs ſollicitations ; je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du voyage, & qu'il fut queſtion d'acheter les marchandiſes dont nous avions beſoin ; il ſe trouva qu'ils avoient tout mangé, & qu'il ne leur reſtoit rien des mille ſequins que je leur avois donnés à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche. Au contraire, comme mon fonds étoit de ſix mille ſequins, j'en partageai la moitié avec eux, en leur diſant : Mes freres il faut riſquer ces trois mille ſequins, & cacher les autres en quelque endroit ſûr, afin que ſi notre voyage n'eſt pas plus heureux que ceux que

vous avez déja faits, nous ayions de quoi nous en consoler, & reprendre notre ancienne profession. Je donnai donc mille sequins à chacun, j'en gardai autant pour moi, & j'enterrai les trois mille autres dans un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises; & après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous fretâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation..... Mais je vois le jour, poursuivit Scheherazade; il faut que j'en demeure-là.

Ma Sœur, dit Dinarzade, voilà un conte qui promet beaucoup, je m'imagine que la suite en est fort extraordinaire. Vous ne vous trompez pas, répondit la Sultane; & si le Sultan me permet de vous la conter, je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. Schahriar se leva comme le jour précédent sans s'expliquer là-dessus & ne donna point ordre au Grand Visir de faire mourir sa fille.

VII. NUIT.

SUr la fin de la ſeptieme nuit, Dinarzade ne manqua pas de réveiller la Sultane : Ma chere ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me conter la ſuite de ce beau conte que vous ne pûtes achever hier.

Je le veux bien, répondit Scheherazade, & pour en reprendre le fil, je vous dirai que le vieillard qui menoit les deux chiens noirs continuant de raconter ſon hiſtoire au Génie, aux deux autres vieillards & au Marchand : Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureuſement à un port de mer, où nous débarquâmes, & fîmes un très-grand débit de nos marchandiſes. Moi ſur-tout je vendis ſi bien les miennes, que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des marchandiſes du pays, pour les tranſporter & les négocier au nôtre.

Dans le tems que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je racontrai ſur le bord de la mer une dame aſſez bien faite, mais fort pauvrement habillée. Elle m'aborda, me baiſa la main, & me pria avec les dernieres inſtances de la prendre pour femme, & de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandoit, mais elle me dit tant de choſes pour me perſuader que je ne devois pas prendre garde à ſa pauvreté, & que j'aurois lieu d'être content de ſa conduite, que je me laiſſai vaincre. Je lui fis faire des habits propres; & après l'avoir épouſée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, & nous mîmes à la voile.

Pendant notre navigation, je trouvai de ſi belles qualités dans la femme que je venois de prendre, que je l'aimois tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux freres, qui n'avoient pas ſi bien fait leurs affaires que moi, & qui étoient jaloux de ma proſpérité, me portoient envie. Leur fureur alla même juſqu'à conſpirer

contre ma vie : une nuit dans le tems que ma femme & moi nous dormions, ils nous jetterent à la mer.

Ma femme étoit Fée, & par conséquent Génie, vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il est certain que je serois mort sans son secours : mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva, & me transporta dans une Isle. Quand il fut jour, la Fée me dit : Vous voyez mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ai pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis Fée, & que me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur : Je me présentai devant vous déguisée comme vous m'avez vue. Vous en avez usé avec moi généreusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance. Mais je suis irrité contre vos freres, & je ne serai pas satisfaite que je ne leur aie ôté la vie.

J'écoutai avec admiration le dis-

cours de la Fée ; je la remerciai le mieux qu'il me fut poſſible de la grande obligation que je lui avois ; mais Madame, lui dis-je, pour ce qui eſt de mes freres, je vous ſupplie de leur pardonner : quelque ſujet que j'aie de me plaindre d'eux, je ne ſuis pas aſſez cruel pour vouloir leur perte. Je lui racontai ce que j'avois fait pour l'un & l'autre ; & mon recit augmentant ſon indignation contre eux : Il faut, s'écria-t-elle, que je vole tout à l'heure après ces traîtres & ces ingrats, & que j'en tire une prompte vengeance. Je vais ſubmerger leur vaiſſeau, & les précipiter dans le fond de la mer. Non, ma belle Dame, repris-je, au Nom de Dieu, n'en faites rien, modérez votre courroux ; ſongez que ce ſont mes freres, & qu'il faut faire le bien pour le mal.

J'appaiſai la Fée par ces paroles ; & lorſque je les eus prononcées, elle me transporta en un inſtant de l'Iſle où nous étions, ſur le toit de mon logis qui étoit en terraſſe ; & elle diſparut un moment après. Je deſcendis, j'ouvris les portes, & je déterrai les trois

mille ſequins que j'avois cachés. J'allai enſuite à la place où étoit ma boutique, je l'ouvris, & je reçus des Marchands mes voiſins des complimens ſur mon retour. Quand je rentrai chez moi j'apperçus ces deux chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air ſoumis. Je ne ſavois ce que cela ſignifioit, & j'en étois fort étonné. Mais la Fée qui parut bientôt m'en éclaircit. Mon mari, me dit-elle, ne ſoyez pas ſurpris de voir ces deux chiens chez vous; ce ſont vos deux freres. Je frémis à ces mots, & je lui demandai par quelle puiſſance ils ſe trouvoient en cet état. C'eſt moi qui les y ai mis, me répondit-elle; au moins, c'eſt une de mes ſœurs à qui j'en ai donné la commiſſion, & qui en même tems a coulé à fond leur vaiſſeau. Vous y perdez les marchandiſes que vous y aviez, mais je vous récompenſerai d'ailleurs. A l'égard de vos freres, je les ai condamnés à demeurer dix ans ſous cette forme: leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. Enfin, après m'avoir enſeigné où je pourrois avoir de ſes nouvelles, elle diſparut.

Préſentement que les dix années ſont accomplies, je ſuis en chemin pour l'aller chercher; & comme en paſſant par ici j'ai rencontré ce Marchand & le bon vieillard qui mene ſa biche, je me ſuis arrêté avec eux. Voilà quelle eſt mon hiſtoire, ô Prince des Génies ! Ne vous paroît-elle pas des plus extraordinaires? J'en conviens, répondit le Génie, & je remets auſſi en ſa faveur, le ſecond tiers du crime dont ce Marchand eſt coupable envers moi.

Auſſi-tôt que le ſecond vieillard eut achevé ſon hiſtoire, le troiſieme prit la parole, & fit au Génie la même demande que les deux premiers, c'eſt-à dire, de remettre au Marchand le troiſieme tiers de ſon crime, ſuppoſé que l'hiſtoire qu'il avoit à lui raconter, ſurpaſſât en événemens ſinguliers les deux qu'il venoit d'entendre. Le Génie lui fit la même promeſſe qu'aux autres. Ecoutez donc, lui dit alors ce vieillard..... Mais le jour paroît, dit Scheherazade en ſe reprenant, il faut que je m'arrête en cet endroit.

Je ne puis aſſez admirer, ma ſœur, dit alors Dinarzade, les aventures que vous venez de raconter ; j'en ſais une infinité d'autres, répondit la Sultane, qui ſont encore plus belles. Schahriar voulant ſavoir ſi le conte du troiſieme vieillard, ſeroit auſſi agréable que celui du ſecond, différa juſqu'au lendemain la mort de Scheherazade.

VIII. NUIT.

DEs que Dinarzade s'apperçut qu'il étoit tems d'appeller la Sultane, elle lui dit : Ma ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me conter un de ces beaux contes que vous ſavez. Racontez-nous celui du troiſieme vieillard, dit le Sultan à Scheherazade ; j'ai bien de la peine à croire qu'il ſoit plus merveilleux que celui du vieillard & des deux chiens noirs.

Sire, répondit la Sultane, le troi-

ſieme vieillard raconta ſon hiſtoire au Génie ; je ne vous la dirai point, car elle n'eſt point venue à ma connoiſſance ; mais je ſais qu'elle ſe trouva ſi fort au-deſſus des deux précédentes par la diverſité des aventures merveilleuſes qu'elle contenoit, que le Génie en fut étonné. Il n'en eut pas plutôt oui la fin, qu'il dit au troiſieme vieillard : Je t'accorde le dernier tiers de la grace du Marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos hiſtoires ; ſans vous il ne ſeroit plus au monde. En achevant ces mots, il diſparut, au grand contentement de la compagnie.

Le Marchand ne manqua pas de rendre à ſes trois libérateurs toutes les graces qu'il leur devoit. Ils ſe réjouirent avec lui de le voir hors de péril, après quoi ils ſe dirent adieu, & chacun reprit ſon chemin. Le Marchand s'en retourna auprès de ſa femme & de ſes enfans, & paſſa tranquillement avec eux le reſte de ſes jours. Mais, Sire, ajouta Scheherazade, quelque beaux que ſoient les contes que j'ai racontés juſqu'ici à Votre

Majesté, ils n'approchent pas de celui du Pêcheur. Dinarzade voyant que la Sultane s'arrêtoit, lui dit : Ma sœur, puisqu'il nous reste encore du tems, de grace racontez-nous l'histoire de ce Pêcheur le Sultan le voudra bien. Schahriar y consentit ; & Scheherazade reprenant son discours, poursuivit de cette maniere.

HISTOIRE

Du Pêcheur.

SIre, il y avoit autrefois un Pêcheur fort âgé, & si pauvre, qu'à peine pouvoit-il gagner de quoi faire subsister sa femme, & trois enfans dont sa famille étoit composée. Il alloit tous les jours à la pêche de grand matin ; & chaque jour, il s'étoit fait une loi de ne jetter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la lune, & se rendit au bord de la mer. Il se deshabilla, & jetta ses filets ;

comme il les tiroit vers le rivage, il ſentit d'abord de lá réſiſtance. Il crut avoir fait une bonne pêche, & il s'en réjouiſſoit déja en lui-même; mais un moment après, s'appercevant qu'au lieu de poiſſon il n'y avoit dans ſes filets que la carcaſſe d'un âne, il en eut beaucoup de chagrin...... Scheherazade en cet endroit ceſſa de parler, parce qu'elle vit paroître le jour.

Ma Sœur, lui dit Dinarzade, je vous avoue que ce commencement me charme, & je prévois que la ſuite ſera fort agréable. Rien n'eſt plus ſurprenant que l'hiſtoire de ce Pêcheur, répondit la Sultane; & vous en conviendrez la nuit prochaine ſi le Sultan me fait la grace de me laiſſer vivre. Schahriar, curieux d'apprendre le ſuccès de la pêche du Pêcheur, ne voulut pas faire mourir ce jour-là Scheherazade. C'eſt pourquoi il ſe leva, & ne donna point encore ce cruel ordre.

IX. NUIT.

MA chere Sœur, s'écria Dinarzade le lendemain à l'heure ordinaire, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter la suite du conte du Pêcheur : je meurs d'envie de l'entendre. Je vais vous donner cette satisfaction, répondit la Sultane. En même tems elle en demanda la permission au Sultan ; & lorsqu'elle l'eut obtenue, elle reprit en ces termes le conte du Pêcheur.

Sire, quand le Pêcheur affligé d'avoir fait une si mauvaise pêche, eut racommodé ses filets, que la carcasse de l'âne avoit rompus en plusieurs endroits, il les jetta une seconde fois. En les tirant il sentit encore beaucoup de résistance, ce qui lui fit croire qu'ils étoient remplis de poissons ; mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier & de fange. Il en fut dans une extrême affliction. O fortune, s'écria-t-il, d'une voix pitoyable,

ceſſe d'être en colere contre moi, & ne perſécute point un malheureux qui te prie de l'épargner. Je ſuis parti de ma maiſon pour venir ici chercher ma vie, & tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour ſubſiſter; & malgré tous les ſoins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus preſſans beſoins de ma famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi, tu prens plaiſir à maltraiter les honnêtes gens, & à laiſſer de grands hommes dans l'obſcurité, tandis que tu favoriſes les méchans, & que tu éleves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables.

En achevant ces plaintes, il jetta bruſquement le panier, & après avoir bien lavé ſes filets que la fange avoit gâtés, il les jetta pour la troiſieme fois. Mais il n'amena que des pierres, des coquilles & de l'ordure. On ne ſauroit exprimer quel fut ſon déſeſpoir : peu s'en fallut qu'il ne perdît l'eſprit. Cependant comme le jour commençoit à paroître, il n'oublia pas de faire ſa priere en bon Muſulman, enſuite il y ajoûta celle-ci : *Seigneur*,

vous savez que je ne jette mes filets que quatre fois chaque jour. Je les ai déja jettés trois sans avoir tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reste plus qu'une ; je vous supplie de me rendre la mer favorable, comme vous l'avez rendue à Moïse.

Le Pêcheur ayant fini cette priere, jetta ses filets pour la quatrieme fois. Quand il jugea qu'il devoit y avoir du poisson, il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avoit pas pourtant ; mais il y trouva un vase de cuivre jaune, qui, à sa pesanteur, lui parut plein de quelque chose ; & il remarqua qu'il étoit fermé & scellé de plomb avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjouit : Je le vendrai au Fondeur, disoit-il : & de l'argent que j'en ferai, j'en acheterai une mesure de bled.

Il examina le vase de tous côtés, il le secoua pour voir si ce qui étoit dedans ne feroit pas de bruit. Il n'entendit rien, & cette circonstance avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser qu'il devoit être rempli de quelque chose de précieux.

précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, & avec un peu de peine il l'ouvrit. Il en pencha aussi-tôt l'ouverture contre terre, mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui; & pendant qu'il le considéroit attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arriere.

Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues, & s'étendant sur la mer & sur le rivage, forma un gros brouillard. Spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au Pêcheur. Lorsque la fumée fut toute hors du vase, elle se réunit, & devint un corps solide, dont il se forma un Génie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les Géants. A l'aspect d'un monstre d'une grandeur si déméssurée, le Pêcheur voulut prendre la fuite; mais il se trouva si troublé & si effrayé qu'il ne put marcher.

Salomon, s'écria d'abord le Génie, Salomon, grand Prophête de Dieu, pardon, pardon. Jamais je ne m'op-

poſerai à vos volontés. J'obéirai à tous vos commandemens . . . . . Scheherazade appercevant le jour, interrompit-là ſon Conte.

Dinarzade prit alors la parole : Ma ſœur, dit-elle, on ne peut mieux tenir ſa promeſſe que vous tenez la vôtre. Ce Conte eſt aſſurément plus ſurprenant que les autres. Ma ſœur, répondit la Sultane, vous entendrez des choſes qui vous cauſeront encore plus d'admiration, ſi le Sultan, mon Seigneur, me permet de vous les raconter. Schahriar avoit trop d'envie d'entendre le reſte de l'hiſtoire du Pêcheur, pour vouloir ſe priver de ce plaiſir. Il remit donc encore au lendemain la mort de la Sultane.

X. NUIT.

Dinarzade la nuit ſuivante, appella ſa ſœur, quand il en fut tems : Si vous ne dormez pas, ma ſœur, lui dit-elle, je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bientôt,

de continuer le conte du Pêcheur. Le Sultan de ſon côté, témoigna de l'impatience d'apprendre quel démêlé le Génie avoit eu avec Salomon. C'eſt pourquoi Scheherazade pourſuivit ainſi le conte du Pêcheur.

Sire, le Pêcheur n'eut pas ſi-tôt entendu les paroles que le Génie avoit prononcées, qu'il ſe raſſura, & lui dit: Eſprit ſuperbe que dites-vous? Il y a plus de dix-huit cens ans que Salomon le Prophête de Dieu eſt mort, & nous ſommes préſentement à la fin des ſiecles. Apprenez-moi votre hiſtoire, & pour quel ſujet vous étiez renfermé dans ce vaſe.

A ce diſcours le Génie regardant le Pêcheur d'un air fier, lui répondit: Parle-moi plus civilement. Tu es bien hardi de m'appeller Eſprit ſuperbe. Hé bien, repartit le Pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité, en vous appellant Hiboux du bonheur? Je te dis, repartit le Génie, de me parler civilement avant que je te tue. Hé pourquoi me tueriez-vous, repliqua le Pêcheur? je viens de vous mettre en liberté: l'avez-vous déja oublié?

Non, je m'en ſouviens, repartit le Génie ; mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir ; & je n'ai qu'une ſeule grace à t'accorder. Et quelle eſt cette grace, dit le Pêcheur ? C'eſt, répondit le Génie, de te laiſſer choiſir de quelle maniere tu veux que je te tue. Mais en quoi vous ai-je offenſé, reprit le Pêcheur ? eſt-ce ainſi que vous voulez me récompenſer du bien que je vous ai fait ? Je ne puis te traiter autrement, dit le Génie ; & afin que tu en ſois perſuadé, écoute mon hiſtoire.

Je ſuis un de ces eſprits rébelles qui ſe ſont oppoſés à la volonté de Dieu. Tous les autres Génies reconnurent le grand Salomon Prophête de Dieu, & ſe ſoumirent à lui. Nous fûmes les ſeuls Sacar & moi, qui ne voulûmes pas faire cette baſſeſſe. Pour s'en venger, ce puiſſant Monarque chargea Aſſaf fils de Barakhia ſon premier Miniſtre, de me venir prendre. Cela fut exécuté. Aſſaf vint ſe ſaiſir de ma perſonne, & me mena malgré moi devant le trône du Roi ſon maître.

Salomon, fils de David, me com-

manda de quitter mon genre de vie, de reconnoître ſon pouvoir, & de me ſoumettre à ſes commandemens. Je refuſai hautement de lui obéir, & j'aimai mieux m'expoſer à tout ſon reſſentiment, que de lui prêter le ſerment de fidélité & de ſoumiſſion qu'il exigeoit de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vaſe de cuivre; & afin de s'aſſurer de moi, & que je ne puſſe pas forcer ma priſon, il imprima lui-même ſur le couvercle de plomb ſon ſceau, où le grand Nom de Dieu étoit gravé. Cela fait, il mit le vaſe entre les mains d'un des Génies qui lui obéiſſoient, avec ordre de me jetter à la mer, ce qui fut exécuté à mon grand regret.

Durant le premier ſiecle de ma priſon, je jurai que ſi quelqu'un m'en délivroit avant les cent ans achevés, je le rendrois riche, même après ſa mort. Mais le ſiecle s'écoula, & perſonne ne me rendit ce bon office. Pendant le ſecond ſiecle, je fis ſerment d'ouvrir tous les tréſors de la terre à quiconque me mettroit en liberté: mais je n'en fus pas plus heureux. Dans le troiſieme, je promis de faire

puissant Monarque mon libérateur, d'être toujours près de lui en esprit, & de lui accorder chaque jour trois demandes de quelque nature qu'elles pussent être : mais ce siecle se passa comme les deux autres, & je demeurai toujours dans le même état. Enfin, chagrin ou plutôt enragé de me voir prisonnier si long-tems, je jurai que si quelqu'un me délivroit dans la suite, je le tuerois impitoyablement, & ne lui accorderois point d'autre grace que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudroit que je le fisse mourir. C'est pourquoi puisque tu es venu ici aujourd'hui & que tu m'as délivré, choisis comment tu veux que je te tue.

Ce discours affligea fort le Pêcheur : Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez de grace votre injustice, & révoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi, Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tous les attentats qui se

formeront contre vos jours. Non, ta mort est certaine, dit le Génie; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. Le Pêcheur le voyant dans la résolution de le tuer, en eut une douleur extrême; non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cause de ses trois enfans dont il plaignoit la misere où ils alloient être réduits par sa mort. Il tâcha encore d'appaiser le Génie; hélas, reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous. Je te l'ai déja dit, repartit le Génie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. Cela est étrange, repliqua le Pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le Proverbe dit, que qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyois, je l'avoue, que cela étoit faux; car en effet, rien ne choque davantage la raison & les droits de la société: néanmoins j'éprouve cruellement que cela n'est que trop véritable. Ne perdons pas tems, interrompit le Génie, tous tes raisonnemens ne sauroient me

détourner de mon deſſein. Hâte-toi de dire comment tu ſouhaites que je te tue.

La néceſſité donne de l'eſprit. Le Pêcheur s'aviſa d'un ſtratagême. Puiſque je ne ſaurois éviter la mort, dit-il au Génie, je me ſoumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choiſiſſe un genre de mort, je vous conjure par le grand Nom de Dieu qui étoit gravé ſur le ſceau du Prophête Salomon, fils de David, de me dire la vérité ſur une queſtion que j'ai à vous faire.

Quand le Génie vit qu'on lui faiſoit une adjuration qui le contraignoit de répondre poſitivement, il trembla en lui-même, & dit au Pêcheur : Demande-moi ce que tu voudras, & hâte-toi ..... Le jour venant à paroître, Scheherazade ſe tut en cet endroit de ſon diſcours.

Ma ſœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, & plus vous faites de plaiſir. J'eſpere que le Sultan notre Seigneur ne vous fera pas mourir qu'il n'ait entendu le reſte du beau conte du Pêcheur. Le Sultan

eſt le maître, reprit Scheherazade; il faut vouloir tout ce qui lui plaira. Le Sultan qui n'avoit pas moins d'envie que Dinarzade d'entendre la fin de ce conte, différa encore la mort de la Sultane.

XI. NUIT.

SChahriar & la Princeſſe ſon épouſe paſſerent cette nuit de la même maniere que les précédentes; & avant que le jour parût, Dinarzade les reveilla par ces paroles qu'elle adreſſa à la Sultane: Si vous ne dormez pas, ma ſœur, je vous prie de reprendre le conte du Pêcheur. Très-volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous ſatisfaire avec la permiſſion du Sultan.

Le Génie, pourſuivit-elle, ayant promis de dire la vérité, le Pêcheur lui dit: Je voudrois ſavoir ſi effectivement vous étiez dans ce vaſe; oſeriez-vous en jurer par le grand Nom de Dieu? Oui, répondit le Génie, je jure par ce grand Nom que j'y étois; & cela eſt très-véritable. En bonne

foi, repliqua le Pêcheur, je ne puis vous croire. Ce vase ne pourroit pas seulement contenir un de vos pieds; comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier ? Je te jure pourtant, repartit le Génie, que j'y étois tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas après le grand serment que j'ai fait ? Non vraiement, dit le Pêcheur, & je ne vous croirai point, à moins que vous ne me fassiez voir la chose.

Alors il se fit une dissolution du corps du Génie, qui se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la mer & sur le rivage; & qui se rassemblant ensuite, commença de rentrer dans le vase, & continua de même par une succession lente & égale, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien au-dehors. Aussi tôt il en sortit une voix qui dit au Pêcheur : Hé bien, incrédule Pêcheur, me voici dans le vase; me crois-tu présentement?

Le Pêcheur au lieu de répondre au Génie, prit le couvercle de plomb, & ayant fermé promptement la vase : Génie, lui cria-t-il, demande-moi

grace à ton tour, & choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir. Mais non, il vaut mieux que je te rejette à la mer dans le même endroit d'où je t'ai tiré : puis, je ferai bâtir une maison sur ce rivage, où je demeurerai, pour avertir tous les Pêcheurs qui viendront y jetter leurs filets, de bien prendre garde de repêcher un méchant Génie, comme toi, qui as fait serment de tuer celui qui te mettra en liberté.

A ces paroles offensantes, le Génie irrité fit tous ses efforts pour sortir du vase ; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible : car l'empreinte du sceau du Prophete Salomon, fils de David, l'en empêchoit. Ainsi voyant que le Pêcheur avoit alors l'avantage sur lui, il prit de parti de dissimuler sa colere : Pêcheur, lui dit-il, d'un ton radouci, garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ai fait, n'a été que par plaisanterie ; & tu ne dois pas prendre la chose sérieusement. O Génie, répondit le Pêcheur ; toi, qui étois, il n'y a qu'un moment, le plus grand, es à l'heure qu'il est le plus

petit de tous les Génies, apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le tems que tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement. Je t'ai prié au Nom de Dieu de ne me pas ôter la vie ; tu as rejetté mes prieres ; je dois te rendre la pareille.

Le Génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le Pêcheur : Ouvre le vase, lui dit-il : Donne-moi la liberté, je t'en supplie, je te promets que tu seras content de moi. Tu n'es qu'un traître, repartit le Pêcheur. Je mériterois de perdre la vie, si j'avois l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerois pas de me traiter de la même façon, qu'un certain Roi Grec traita le Médecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter, écoute.



HISTOIRE

Du Roi Grec & du Médecin Douban.

IL y avoit au pays de Zouman dans la Perſe, un Roi dont les ſujets étoient Grecs originairement. Ce Roi étoit couvert de lepre; & ſes Médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remedes pour le guérir, ne ſavoient plus que lui ordonner, lorſqu'un très-habile Médecin, nommé Douban, arriva dans ſa Cour.

Ce Médecin avoit puiſé ſa ſcience dans les Livres Grecs, Perſiens, Turcs, Arabes, Latins, Syriaques, & Hébreux; & outre qu'il étoit conſommé dans la Philoſophie, il connoiſſoit parfaitement les bonnes & mauvaiſes qualités de toute ſorte de plantes & de drogues. Dès qu'il fut informé de la maladie du Roi, & qu'il eut appris que ſes Médecins l'avoient abandonné, il s'habilla le plus proprement qu'il lui fut poſſible, & trouva moyen de ſe faire préſenter au Roi. Sire, lui dit-il, je ſais que tous les Médecins

dont Votre Majesté s'est servie, n'ont pû la guérir de sa lepre ; mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer mes services, je m'engage à vous guérir sans breuvage, & sans topiques.

Le Roi écouta cette proposition : Si vous êtes assez habile homme, répondit-il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous & votre postérité : & sans compter les présens que je vous ferai, vous serez mon plus cher favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôterez ma lepre sans me faire prendre aucune potion, & sans m'appliquer aucun remede extérieur ? Oui, Sire, repartit le Médecin, je me flatte d'y réussir avec l'aide de Dieu ; & dès demain, j'en ferai l'épreuve.

En effet, le Médecin Douban se retira chez lui, & fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendoit se servir. Cela étant fait, il prépara aussi une boule de la maniere qu'il la vouloit, avec quoi il alla le lendemain se présenter devant le Roi ; & se proster-

nant à ſes pieds, il baiſa la terre... En cet endroit Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, en avertit Schahriar, & ſe tut.

En vérité, ma ſœur, dit alors Dinarzade, je ne ſais où vous allez prendre tant de belles choſes. Vous en entendrez bien d'autres demain, répondit Scheherazade, ſi le Sultan mon Maître a la bonté de me prolonger encore la vie. Schahriar qui ne deſiroit pas moins ardemment que Dinarzade d'entendre la ſuite de l'hiſtoire du Médecin Douban, n'eut garde de faire mourir la Sultane ce jour-là.

XII. NUIT.

LA douzieme nuit étoit déja fort avancée, lorſque Dinarzade s'étant réveillée, s'écria : Ma ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de continuer l'agréable hiſtoire du Roi Grec, & du Médecin Douban. Je le veux bien, répondit Scheherazade. En même-tems elle en reprit le fil de cette ſorte.

Sire, le Pêcheur parlant toujours au Génie qu'il tenoit enfermé dans le vase, poursuivit ainsi : Le Médecin Douban se leva, & après avoir fait une profonde révérence, dit au Roi qu'il jugeoit à propos que Sa Majesté montât à cheval, & se rendît à la place pour jouer au mail. Le Roi fit ce qu'on lui disoit; & lorsqu'il fut dans le lieu destiné à jouer au mail à cheval, le Médecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avoit préparé, & le lui présentant : Tenez, Sire, lui dit-il. exercez-vous avec ce mail en poussant cette boule par la place jusqu'à ce que vous sentiez votre main & votre corps en sueur. Quand le remede que j'ai enfermé dans le manche de ce mail sera échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout le corps : & si-tôt que vous suerez, vous n'aurez qu'à quitter cet exercice; car le remede aura fait son effet. Dès que vous serez de retour en votre Palais, vous entrerez au bain, & vous vous ferez bien laver & frotter : vous vous coucherez ensuite, & en vous levant demain matin vous serez guéri.

Le Roi prit le mail, & poussa son cheval après la boule qu'il avoit jettée. Il la frappa; elle lui fut renvoyée par les Officiers qui jouoient avec lui; il la refrappa; & enfin le jeu dura si long-tems, que sa main en sua aussi-bien que tout son corps. Ainsi le remede enfermé dans le manche du mail opéra comme le Médecin l'avoit dit. Alors le Roi cessa de jouer, s'en retourna dans son Palais, entra au bain, & observa très-exactement ce qui lui avoit été prescrit.

Il s'en trouva fort bien; car le lendemain en se levant, il s'apperçut avec autant d'étonnement que de joie, que sa lepre étoit guérie, & qu'il avoit le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la Salle d'audience publique, où il monta sur son Trône, & se fit voir à tous ses Courtisans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remede y avoit fait aller de bonne heure. Quand ils virent le Roi parfaitement guéri, ils en firent tous paroître une extrême joie.

Le Médecin Douban entra dans la Salle, & s'alla prosterner au pied du Trône, la face contre terre. Le Roi l'ayant apperçu, l'appella, le fit asseoir à son côté, & le montra à l'assemblée en lui donnant publiquement toutes les louanges qu'il méritoit. Ce Prince n'en demeura pas là : comme il regaloit ce jour-là toute sa Cour, il le fit manger à sa table seul avec lui... A ces mots Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre son conte.

Ma sœur, dit Dinarzade, je ne sais quelle sera la fin de cette histoire; mais j'en trouve le commencement admirable. Ce qui reste à raconter en est le meilleur, répondit la Sultane; & je suis assurée que vous n'en disconviendrez pas, si le Sultan veut bien me permettre de l'achever la nuit prochaine. Schahriar y consentit, & se leva fort satisfait de ce qu'il en avoit entendu.

XIII. NUIT.

SUr la fin de la nuit ſuivante, Dinarzade dit encore à la Sultane : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de continuer l'hiſtoire du Roi Grec, & du Médecin Douban. Je vais contenter votre curioſité, ma ſœur, répondit Scheherazade, avec la permiſſion du Sultan mon Seigneur. Alors elle reprit ainſi ſon conte.

Le Roi Grec, pourſuivit le Pêcheur, ne ſe contenta pas de recevoir à ſa table le Médecin Douban : vers la fin du jour, lorſqu'il voulut congédier l'aſſemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, & ſemblable à celle que portoient ordinairement ſes Courtiſans en ſa préſence ; outre cela, il lui fit donner deux mille ſequins. Le lendemain & les jours ſuivans il ne ceſſa de le careſſer : Enfin ce Prince croyant ne pouvoir jamais aſſez reconnoître les obligations qu'il avoit à un Médecin ſi habile,

répandoit ſur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

Or ce Roi avoit un Grand Viſir qui étoit avare, envieux, & naturellement capable de toute ſorte de crimes. Il n'avoit pû voir ſans peine les préſens qui avoient été faits au Médecin, dont le mérite d'ailleurs commençant à lui faire ombrage, il réſolut de le perdre dans l'eſprit du Roi. Pour y réuſſir, il alla trouver ce Prince, & lui dit en particulier, qu'il avoit un avis de la derniere importance à lui donner. Le Roi lui ayant demandé ce que c'étoit : Sire, lui dit-il, il eſt bien dangereux à un Monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le Médecin Douban, en lui faiſant toutes les careſſes que votre Majeſté lui fait, vous ne ſavez pas que c'eſt un traître, qui ne s'eſt introduit dans cette Cour que pour vous aſſaſſiner. De qui tenez-vous ce que vous m'oſez dire, répondit le Roi ? Songez-vous que c'eſt à moi que vous parlez, & que vous avancez une choſe que je ne croirai

pas légérement ? Sire, repliqua le Visir, je ſuis parfaitement inſtuit de ce que j'ai l'honneur de vous repréſenter : ne vous repoſez donc plus ſur une confiance dangereuſe ; ſi Votre Majeſté dort, qu'elle ſe réveille : car enfin je le répéte encore, le Médecin Douban n'eſt parti du fond de la Grece, ſon pays, il n'eſt venu s'établir dans votre Cour, que pour exécuter l'horrible deſſein dont j'ai parlé.

Non, non, Viſir, interrompit le Roi, je ſuis sûr que cet homme que vous traitez de perfide & de traître, eſt le plus vertueux & le meilleur de tous les hommes ; il n'y a perſonne au monde que j'aime autant que lui. Vous ſavez par quel remede, ou plutôt par quel miracle il m'a guéri de ma lepre ; s'il en veut à ma vie, pourquoi me l'a-t-il ſauvée ? Il n'avoit qu'à m'abandonner à mon mal, je n'en pouvois échapper. Ma vie étoit déja à moitié conſumée. Ceſſez donc de vouloir m'inſpirer d'injuſtes ſoupçons : au lieu de les écouter, je vous avertis que dès ce jour, je fais à ce grand homme pour toute ſa vie une penſion de mille

sequins par mois. Quand je partagerois avec lui toutes mes richesses, & mes Etats mêmes, je ne le payerois pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est : sa vertu excite votre envie : mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui ; je me souviens trop bien de ce qu'un Visir dit au Roi Sindbad son Maître pour l'empêcher de faire mourir le Prince son fils ..... Mais, Sire, ajouta Scheherazade, le jour qui paroît, me défend de poursuivre.

Je sais bon gré au Roi Grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son Visir. Si vous louez aujourd'hui la fermeté de ce Prince, interrompit Scheherazade, vous condamnerez demain sa foiblesse, si le Sultan veut bien que j'acheve de raconter cette histoire. Le Sultan curieux d'apprendre en quoi le Roi Grec avoit eu de la foiblesse, différa encore la mort de la Sultane.



XIV. NUIT.

MA sœur, s'écria Dinarzade, sur la fin de la quatorzieme nuit, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de reprendre l'histoire du Pêcheur; vous en êtes demeurée à l'endroit où le Roi Grec soutient l'innocence du Médecin Douban, & prend si fortement son parti. Je m'en souviens, répondit Scheherazade, vous en allez entendre la suite.

Sire, continua-t-elle, en adressant toujours la parole à Schahriar, ce que le Roi Grec venoit de dire touchant le Roi Sindbad, piqua la curiosité du Visir, qui lui dit: Sire, je supplie Votre Majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le Visir du Roi Sindbad dit à son Maître pour le détourner de faire mourir le Prince son fils. Le Roi Grec eut la complaisance de le satisfaire. Ce Visir, lui répondit-il, après avoir représenté

au Roi Sindbad, que sur l'accusation d'une belle-mere, il devoit craindre de faire une action dont il pût se repentir, lui conta cette histoire.

HISTOIRE
Du Mari & du Perroquet.

UN bon homme avoit une belle femme qu'il aimoit avec tant de passion qu'il ne la perdoit de vue que le moins qu'il pouvoit. Un jour que des affaires pressantes l'obligeoient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendoit toute sorte d'oiseaux; il y acheta un Perroquet, qui non-seulement parloit fort bien, mais qui avoit même le don de rendre compte de tout ce qui avoit été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre & d'en prendre soin pendant le voyage qu'il alloit faire; après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interroger le Perroquet sur ce qui s'étoit passé durant son absence, & là-dessus

dessus l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnerent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses esclaves l'avoit trahie ; mais elles lui jurerent toutes qu'elles lui avoient été fideles, & elles convinrent qu'il falloit que ce fût le Perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari, & de se venger en même tems du Perroquet. Elle le trouva : son mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une esclave de tourner pendant la nuit sous la cage de l'oiseau un moulin à bras ; à une autre, de jetter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; & à une troisieme, de prendre un miroir & de le tourner devant les yeux du Perroquet, à droite & à gauche à la clarté d'une chandelle. Les Esclaves employerent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avoit ordonné leur maîtresse, & elles s'en acquitterent fort adroitement.

Le lendemain, le mari étant de retour fit encore des queſtions au Perroquet ſur ce qui s'étoit paſſé chez lui ; & l'oiſeau lui répondit : Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre & la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire ce que j'en ai ſouffert. Le mari qui ſavoit bien qu'il n'avoit ni plû ni tonné cette nuit-là, demeura perſuadé que le Perroquet ne diſant pas la vérité en cela, ne la lui avoit pas dite auſſi au ſujet de ſa femme. C'eſt pourquoi de dépit l'ayant tiré de ſa cage, il le jeta ſi rudement contre terre qu'il le tua. Néanmoins dans la ſuite il apprit de ſes voiſins que le pauvre Perroquet ne lui avoit pas menti en lui parlant de la conduite de ſa femme. Ce qui fut cauſe qu'il ſe repentit de l'avoir tué . . . . Là s'arrêta Scheherazade, parce qu'elle s'apperçut qu'il étoit jour.

Tout ce que vous nous racontez, ma ſoeur, dit Dinarzade, eſt ſi varié, que rien ne me paroît plus agréable. Je voudrois continuer de vous divertir, répondit Scheherazade, mais

je ne sais si le Sultan, mon maître, m'en donnera le tems. Schahriar qui ne prenoit pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la Sultane, se leva, & passa la journée sans ordonner au Visir de la faire mourir.

XV. NUIT.

DInarzade ne fut pas moins exacte cette nuit que les précédentes à réveiller Scheherazade. Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me conter un de ces beaux contes que vous savez. Ma sœur, répondit la Sultane, je vais vous donner cette satisfaction. Attendez, interrompit le Sultan, achevez l'entretien du Roi Grec avec son Visir, au sujet du Médecin Douban, & puis vous continuerez l'histoire du Pêcheur & du Génie. Sire, répartit Scheherazade, vous allez être obéi. En même tems elle poursuivit de cette maniere.

Quand le Roi Grec, dit le Pêcheur au Génie, eut achevé l'hiſtoire du Perroquet : Et vous Viſir, ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçue contre le Médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le faſſe mourir ; mais je m'en garderai bien de peur de m'en repentir, comme ce mari d'avoir tué ſon Perroquet.

Le pernicieux Viſir étoit trop intéreſſé à la perte du Médecin Douban pour en demeurer-là : Sire, répliqua-t-il, la mort du Perroquet étoit peu importante, & je ne crois pas que ſon Maître l'ait regretté long-tems. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce Médecin ? ne ſuffit-il pas qu'on l'accuſe de vouloir attenter à votre vie, pour vous autoriſer à lui faire perdre la ſienne ? Quand il s'agit d'aſſurer les jours d'un Roi, un ſimple ſoupçon doit paſſer pour une certitude ; & il vaut mieux ſacrifier l'innocent, que ſauver le coupable. Mais, Sire, ce n'eſt point ici une choſe incertaine. Le Médecin Douban

veut vous aſſaſſiner. Ce n'eſt point l'envie qui m'arme contre lui ; c'eſt l'intérêt ſeul que je prends à la conſervation de votre Majeſté ; c'eſt mon zele qui me porte à vous donner un avis d'une ſi grande importance. S'il eſt faux, je mérite qu'on me puniſſe de la même maniere qu'on punit autrefois un Viſir. Qu'avoit fait ce Viſir, dit le Roi Grec, pour être digne de ce châtiment ? Je vais l'apprendre à votre Majeſté : Sire, répondit le Viſir, qu'elle ait, s'il lui plait, la bonté de m'écouter.



HISTOIRE

Du Viſir puni.

IL étoit autrefois un Roi, pourſuivit-il, qui avoit un fils qui aimoit paſſionnément la chaſſe. Il lui permettoit de prendre ſouvent ce divertiſſement ; mais il avoit donné ordre à ſon Grand Viſir de l'accompagner toujours, & de ne le perdre jamais de vue.

Un jour de chaſſe, les Piqueurs

ayant lancé un cerf, le Prince qui crut que le Visir le suivoit, se mit après la bête. Il courut si long-tems, & son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva seul. Il s'arrêta, & remarquant qu'il avoit perdu la voie, il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le Visir, qui n'avoit pas été assez diligent pour le suivre de près; mais il s'égara.

Pendant qu'il couroit de tous côtés sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une Dame assez bien faite, qui pleuroit amérement. Il retint la bride de son cheval, demanda à cette femme qui elle étoit, ce qu'elle faisoit seule en cet endroit, & si elle avoit besoin de secours. Je suis, lui répondit-elle, la fille d'un Roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, & je suis tombée. Mon cheval s'est échappé, & je ne sais ce qu'il est devenu. Le jeune Prince eut pitié d'elle, & lui proposa de la prendre en croupe; ce qu'elle accepta.

Comme ils passoient près d'une masure, la Dame ayant témoigné qu'elle

feroit bien aise de mettre pied à terre pour quelque nécessité, le Prince s'arrêta, & la laissa descendre. Il descendit aussi, & s'approcha de la masure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit la Dame en dedans prononcer ces paroles : *Réjouissez-vous, mes enfans, je vous amene un garçon bien fait & fort gras* : & d'autres voix qui lui répondirent aussi-tôt : *Maman, où est-il, que nous le mangions tout-à-l'heure; car nous avons bon appetit.*

Le Prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il se trouvoit. Il vit bien que la Dame qui se disoit fille d'un Roi des Indes, étoit une Hogresse, femme de ces démons sauvages, appellés Hogres, qui se retirent dans des lieux abandonnés, & se servent de mille ruses pour surprendre & dévorer les passans. Il fut saisi de frayeur, & se jetta au plus vîte sur son cheval.

La prétendue Princesse parut dans le moment, & voyant qu'elle avoit manqué son coup : Ne craignez rien, cria-t-elle au Prince ; qui êtes-vous?

que cherchez-vous ? Je ſuis égaré, répondit-il, & je cherche mon chemin. Si vous êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. Alors le Prince leva les yeux au ciel... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je ſuis obligée d'interrompre mon diſcours; le jour qui paroît m'impoſe ſilence.

Je ſuis fort en peine, ma ſœur, dit Dinarzade, de ſavoir ce que deviendra ce jeune Prince ; je tremble pour lui. Je vous tirerai demain d'inquiétude, répondit la Sultane, ſi le Sultan veut bien que je vive juſqu'à ce temslà. Schahriar curieux d'apprendre le dénouement de cette hiſtoire, prolongea encore la vie de Scheherazade.

XVI. NUIT.

DInarzade avoit tant d'envie d'entendre la fin de l'hiſtoire du jeune Prince, qu'elle ſe réveilla cette nuit plutôt qu'à l'ordinaire : Ma ſœur, dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous

prie d'achever l'hiſtoire que vous commençâtes hier : je m'intéreſſe au ſort du jeune Prince, & je meurs de peur qu'il ne ſoit mangé de l'Hogreſſe & de ſes enfans. Schahriar ayant marqué qu'il étoit dans la même crainte : Hé bien, Sire, dit la Sultane, je vais vous tirer de peine.

Après que la fauſſe Princeſſe des Indes eut dit au jeune Prince de ſe recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parloit pas ſincérement, & qu'elle contoit ſur lui comme s'il eût déja été ſa proie, il leva les mains au Ciel, & dit : Seigneur qui êtes tout-puiſſant, jettez les yeux ſur moi, & me délivrez de cette ennemie. A cette priere, la femme de l'Hogre rentra dans la maſure, & le Prince s'en éloigna avec précipitation. Heureuſement il retrouva ſon chemin, & arriva ſain & ſauf auprès du Roi ſon pere, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venoit de courir par la faute du grand Viſir. Le Roi irrité contre ce miniſtre, le fit étrangler à l'heure même.

Sire, pourſuivit le Viſir du Roi

Grec, pour revenir au Médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous avez en lui vous sera funeste : je sais de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de Votre Majesté : il vous a guéri, dites-vous; hé qui peut vous en assurer ? il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence, & non radicalement : que sait-on si ce remede avec le tems ne produira pas un effet pernicieux.

Le Roi Grec, qui avoit naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'appercevoir de la méchante intention de son Visir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. Visir, dit-il, tu as raison; il peut être venu exprès pour m'ôter la vie; ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ses drogues : il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture.

Quand le Visir vit le Roi dans la disposition où il le vouloit : Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr & le plus

prompt pour aſſurer votre repos & mettre votre vie en ſûreté, c'eſt d'envoyer chercher tout-à-l'heure le Médecin Douban, & de lui faire couper la tête d'abord qu'il ſera arrivé. Véritablement, reprit le Roi, je crois que c'eſt par-là que je dois prévenir ſon deſſein. En achevant ces paroles, il appella un de ſes Officiers, & lui ordonna d'aller chercher le Médecin, qui ſans ſavoir ce que le Roi lui vouloit, courut au Palais en diligence.

Sais-tu bien, dit le Roi en le voyant, pourquoi je te mande ici? Non, Sire, répondit-il, & j'attends que Votre Majeſté daigne m'en inſtruire. Je t'ai fait venir, reprit le Roi, pour me délivrer de toi en te faiſant ôter la vie.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel fut l'étonnement du Médecin lorſqu'il entendit prononcer l'arrêt de ſa mort. Sire, dit-il, quel ſujet peut avoir Votre Majeſté de me faire mourir: quel crime ai-je commis? J'ai appris de bonne part, repliqua le Roi, que tu es un eſpion, & que tu n'es venu dans

ma Cour que pour attenter à ma vie; mais pour te prévenir, je veux te ravir la tienne. Frappe, ajouta-t-il au Bourreau qui étoit présent, & me délivre d'un perfide qui ne s'est introduit ici que pour m'assassiner.

A cet ordre cruel, le Médecin jugea bien que les honneurs & les bienfaits qu'il avoit reçus lui avoient suscité des ennemis, & que le foible Roi s'étoit laissé surprendre à leurs impostures. Il se repentoit de l'avoir guéri de sa lépre, mais c'étoit un repentir hors de saison. Est-ce ainsi, lui disoit-il, que vous me récompensez du bien que je vous ai fait? Le Roi ne l'écouta pas, & ordonna une seconde fois au bourreau de porter le coup mortel. Le Médecin eut recours aux prieres: Hélas, Sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre: ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même maniere.

Le Pêcheur interrompit son discours en cet endroit pour adresser la parole au Génie: Hé bien, Génie, lui

dit-il, tu vois que ce qui se passa alors entre le Roi Grec & le Médecin Douban, vient tout-à-l'heure de se passer entre nous deux.

Le Roi Grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la priere que le Médecin venoit de lui faire, en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté : Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr : aussi-bien pourrois-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as guéri. Cependant le Médecin fondant en pleurs, & se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avoit rendu au Roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, & se mit en devoir de tirer son sabre.

Alors les Courtisans qui étoient présens, émus de compassion, supplierent le Roi de lui faire grace, assurant qu'il n'étoit pas coupable, & répondant de son innocence. Mais le Roi fut inflexible, & leur parla de sorte qu'ils n'oserent lui repliquer.

Le Médecin étant à genoux, les

yeux bandés, & prêt à recevoir le coup qui devoit terminer son sort, s'adressa encore une fois au Roi : Sire, lui dit-il, puisque Votre Majesté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusques chez moi donner ordre à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, & léguer mes Livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un entr'autres dont je veux faire présent à Votre Majesté : c'est un Livre fort précieux, & très-digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. Hé pourquoi ce Livre est-il aussi précieux que tu le dis, repliqua le Roi ? Sire, repartit le Médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses, dont la principale est, que quand on m'aura coupé la tête, si Votre Majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le Livre, au sixieme feuillet, & lire la troisieme ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. Le Roi curieux de voir une chose si merveil-

leuse, remit sa mort au lendemain, & l'envoya chez lui sous bonne garde.

Le Médecin pendant ce tems-là mit ordre à ses affaires ; & comme le bruit s'étoit répandu qu'il devoit arriver un prodige inoui après son trépas, les Visirs, les Emirs, les Officiers de la Garde, enfin toute la Cour se rendit le jour suivant dans la Salle d'audience pour en être témoins.

On vit bientôt paroître le Médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du Trône royal avec un gros Livre à la main. Là il se fit apporter un bassin sur lequel il étendit la couverture dont le Livre étoit enveloppé ; & présentant le Livre au Roi : Sire, lui dit-il, prenez s'il vous plaît ce Livre ; & d'abord que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin sur la couverture du Livre ; dès qu'elle y sera, le sang cessera d'en couler : alors vous ouvrirez le Livre, & ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais Sire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de Votre Majesté : au nom de Dieu, laissez-vous fléchir : je vous

proteſte que je ſuis innocent. Tes prieres, répondit le Roi, ſont inutiles : & quand ce ne feroit que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. En diſant cela, il prit le Livre des mains du Médecin, & ordonna au bourreau de faire ſon devoir.

La tête fut coupée ſi adroitement, qu'elle tomba dans le baſſin ; & elle fut à peine poſée ſur la couverture, que le ſang s'arrêta. Alors au grand étonnement du Roi & de tous les ſpectateurs, elle ouvrit les yeux ; & prenant la parole : Sire, dit-elle, que Votre Majeſté ouvre le Livre. Le Roi l'ouvrit, & trouvant que le premier feuillet étoit comme colé contre le ſecond, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à ſa bouche, & le mouilla de ſa ſalive. Il fit la même choſe juſqu'au ſixieme feuillet ; & ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. Tournez encore quelques feuillets, repartit la tête. Le Roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à ſa bouche, juſqu'à ce

que le poiſon, dont chaque feuillet étoit imbu, venant à faire ſon effet, ce Prince ſe ſentit tout-à-coup agité d'un tranſport extraordinaire, ſa vue ſe troubla, & il ſe laiſſa tomber au pied de ſon Trône avec de grandes convulſions .... A ces mots, Scheherazade appercevant le jour, en avertit le Sultan, & ceſſa de parler.

Ah, ma chere ſœur, dit alors Dinarzade, que je ſuis fâchée que vous n'ayiez pas le tems d'achever cette hiſtoire ! je ſerois inconſolable ſi vous perdiez la vie aujourd'hui. Ma ſœur, répondit la Sultane, il en ſera ce qu'il plaira au Sultan : mais il faut eſpérer qu'il aura la bonté de ſuſpendre ma mort juſqu'à demain. Effectivement Schahriar, loin d'ordonner ſon trépas ce jour-là, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avoit d'envie d'apprendre la fin de l'hiſtoire du Roi Grec, & la ſuite de celle du Pêcheur & du Génie.

XVII. NUIT.

Quelque curiosité qu'eût Dinarzade d'entendre le reste de l'histoire du Roi Grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordinaire ; il étoit même presque jour, lorsqu'elle dit à la Sultane : Ma chere sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse histoire du Roi Grec ; mais hâtez-vous de grace, car le jour paroîtra bientôt.

Scheherazade reprit aussi-tôt cette histoire à l'endroit où elle l'avoit laissée le jour précédent. Sire, dit-elle, quand le Médecin Douban, ou pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisoit son effet, & que le Roi n'avoit plus que quelques momens à vivre : Tyran, s'écria-t-elle voilà de quelle maniere sont traités les Princes qui abusant de leur autorité, font périr les innocens ; Dieu punit tôt ou tard leurs injustices & leurs cruautés. La tête eut à peine achevé ces paroles,

que le Roi tomba mort, & qu'elle perdit elle-même auſſi le peu de vie qui lui reſtoit.

Sire, pourſuivit Scheherazade, telle fut la fin du Roi Grec & du Médecin Douban : il faut préſentement venir à l'hiſtoire du Pêcheur & du Génie ; mais ce n'eſt pas la peine de commencer, car il eſt jour. Le Sultan de qui toutes les heures étoient réglées, ne pouvant l'écouter plus long-tems, ſe leva ; & comme il vouloit abſolument entendre la ſuite de l'hiſtoire du Génie & du Pêcheur, il avertit la Sultane de ſe préparer à la lui raconter la nuit ſuivante.

XVIII. NUIT.

DInarzade ſe dédommagea cette nuit de la précédente ; elle ſe réveilla long-tems devant le jour, & appellant Scheherazade : Ma ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de nous raconter la ſuite de l'hiſtoire du Pêcheur & du Génie ;

vous ſavez que le Sultan ſouhaite autant que moi de l'entendre.

Je vais, répondit la Sultane, contenter ſa curioſité & la vôtre. Alors s'adreſſant à Schahriar : Sire, pourſuivit-elle, ſitôt que le Pêcheur eut fini l'hiſtoire du Roi Grec & du Médecin Douban, il en fit l'application au Génie qu'il tenoit toujours enfermé dans le vaſe. Si le Roi Grec, lui dit-il, eût voulu laiſſer vivre le Médecin, Dieu l'auroit auſſi laiſſé vivre lui-même : mais il rejeta ſes plus humbles prieres, & Dieu l'en punit. Il en eſt de même de toi, ô Génie : ſi j'avois pu te fléchir, & obtenir de toi la grace que je te demandois, j'aurois préſentement pitié de l'état où tu es ; mais puiſque malgré l'extrême obligation que tu m'avois de t'avoir mis en liberté, tu as perſiſté dans la volonté de me tuer, je dois à mon tour être impitoyable. Je vais, en te laiſſant dans ce vaſe & en te rejettant à la mer, t'ôter l'uſage de la vie juſqu'à la fin des tems ; c'eſt la vengeance que je prétends tirer de toi.

Pêcheur mon ami, répondit le Génie, je te conjure encore une fois

de ne pas faire une si cruelle action : songe qu'il n'est pas honnête de se venger, & qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal : ne me traite pas comme Imma traita autrefois Ateca. Et que fit Imma à Ateca, repliqua le Pêcheur ? Oh si tu souhaite de le savoir, repartit le Génie, ouvre-moi ce vase : crois-tu que je sois en humeur de faire des contes dans une prison si étroite ? je t'en ferai tant que tu voudras quand tu m'auras tiré d'ici. Non, dit le Pêcheur, je ne te délivrerai pas ; c'est trop raisonner ; je vais te précipiter au fond de la mer. Encore un mot, Pêcheur, s'écria le Génie : je te promets de ne te faire aucun mal ; bien éloigné de cela, je t'enseignerai un moyen de devenir puissamment riche.

L'espérance de se tirer de la pauvreté désarma le Pêcheur. Je pourrois t'écouter, dit-il, s'il y avoit quelque fonds à faire sur ta parole : jure-moi par le grand nom de Dieu, que tu feras de bonne foi ce que tu dis, & je vais t'ouvrir le vase ; je ne crois pas

que tu sois assez hardi pour violer un pareil serment.

Le Génie le fit, & le Pêcheur ôta aussi-tôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée, & le Génie ayant repris sa forme de la même maniere qu'auparavant, la premiere chose qu'il fit, fut de jetter d'un coup de pied le vase dans la mer. Cette action effraya le Pêcheur : Génie, dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? ne voulez-vous pas garder le serment que vous venez de faire ? & dois-je vous dire ce que le Médecin Douban disoit au Roi Grec ; laissez-moi vivre, & Dieu prolongera vos jours ?

La crainte du Pêcheur fit rire le Génie, qui lui répondit : Non, Pêcheur, rassure-toi ; je n'ai jetté le vase que pour me divertir, & voir si tu en serois allarmé ; & pour te persuader que je te veux tenir parole, prends tes filets, & me suis. En prononçant ces mots, il se mit à marcher devant le Pêcheur, qui chargé de ses filets le suivit avec quelque sorte de défiance. Ils passerent devant la Ville, & monterent au haut d'une montagne, d'où

ils deſcendirent dans une vaſte plaine qui les conduiſit à un grand étang ſitué entre quatre collines.

Lorſqu'ils furent arrivés au bord de l'étang, le Génie dit au Pêcheur : Jette tes filets, & prends du poiſſon. Le Pêcheur ne douta point qu'il n'en prît : car il en vit une grande quantité dans l'étang ; mais ce qui le ſurprit extrêmement, c'eſt qu'il remarqua qu'il y en avoit de quatre couleurs différentes, c'eſt-à-dire, de blancs, de rouges, de bleus, & de jaunes. Il jeta ſes filets, & en amena quatre, dont chacun étoit d'une de ces couleurs. Comme il n'en avoit jamais vu de pareils, il ne pouvoit ſe laſſer de les admirer ; & jugeant qu'il en pourroit tirer une ſomme aſſez conſidérable, il en avoit beaucoup de joie. Emporte ces poiſſons, lui dit le Génie, & vas les préſenter à ton Sultan, il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet étang : mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour ; autrement il t'en arrivera du mal, prends y garde ; c'eſt

l'avis que je te donne ; si tu le suis exactement, tu t'en trouveras bien. En disant cela, il frappa du pied la terre, qui s'ouvrit, & se referma après l'avoir englouti.

Le Pêcheur résolu de suivre de point en point les conseils du Génie, se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la Ville, fort content de sa pêche, & faisant mille réflexions sur son aventure. Il alla droit au Palais du Sultan pour lui présenter ses poissons..... Mais, Sire, dit Scheherazade, j'apperçois le jour; il faut que je m'arrête en cet endroit.

Ma sœur, dit alors Dinarzade, que les derniers événemens que vous venez de raconter sont surprenans ! j'ai de la peine à croire que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. Ma chere sœur, répondit la Sultane, si le Sultan mon maître me laisse vivre jusqu'à demain, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du Pêcheur encore plus merveilleuse que le commencement, & incomparablement plus agréable. Schahriar curieux de voir si

le

le reste de l'histoire du Pêcheur étoit tel que la Sultane le promettoit, différa encore l'exécution de la loi cruelle qu'ils s'étoit faite.

XIX. NUIT.

VErs la fin de la dix-neuvieme nuit, Dinarzade appella la Sultane, & lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter la suite de l'histoire du Pêcheur ; je suis dans une extrême impatience de l'entendre. Scheherazade, avec la permission du Sultan, la reprit aussi-tôt de cette sorte :

Sire ; je laisse à penser à votre Majesté, quelle fut la surprise du Sultan, lorsqu'il vit les quatre poissons que le Pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention ; & après les avoir admirés assez long-tems : Prenez ces poissons, dit-il à son premier Visir, & les portez à l'habile cuisiniere que l'Empereur

des Grecs m'a envoyée ; je m'imagine qu'il ne ſeront pas moins bons qu'ils ſont beaux.

Le Viſir les porta lui-même à la cuiſiniere, & les lui remettant entre les mains : Voilà, lui dit-il, quatre poiſſons qu'on vient d'apporter au Sultan ; il vous ordonne de les lui apprêter. Après s'être acquitté de cette commiſſion, il retourna vers le Sultan ſon Maître, qui le chargea de donner au Pêcheur quatre cens pieces d'or de ſa monnoie ; ce qu'il exécuta très-fidélement.

Le Pêcheur qui n'avoit jamais poſſédé une ſi grande ſomme à la fois, concevoit à peine ſon bonheur, & le regardoit comme un ſonge. Mais il connut dans la ſuite qu'il étoit réel par le bon uſage qu'il en fit, en l'employant aux beſoins de ſa famille.

Mais, Sire, pourſuivit Scheherazade, après vous avoir parlé du Pêcheur, il faut vous parler auſſi de la cuiſiniere du Sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eut nettoyé les poiſſons que les Viſir lui avoit donnés, elle les

mit ſur le feu dans une caſſerolle avec de l'huile pour les frire : lorſqu'elle les crut aſſez cuits d'un côté, elles les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inoüi ! à peine furent-ils tournés, que le mur de la cuiſine s'entr'ouvrit ; il en ſortit une jeune Dame d'une beauté admirable, & d'une taille avantageuſe : elle étoit habillée d'une étoffe de ſatin à fleurs, façon d'Egypte, avec des pendans d'oreille, un collier de groſſes perles, & des bracelets d'or garnis de rubis ; & elle tenoit une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la caſſerolle, au grand étonnement de la cuiſiniere, qui demeura immobile à cette vûe ; & frappant un des poiſſons du bout de ſa baguette : *Poiſſon, poiſſon*, dit-elle, *es-tu dans ton devoir* ? Le poiſſon n'ayant rien répondu, elle les répéta ; & alors les quatre poiſſons leverent la tête tous enſemble, & lui dirent très-diſtinctement : *Oui, oui ; ſi vous comptez, nous comptons ; ſi vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; ſi vous fuyez, nous vainquons, & nous ſommes contens.* Dès qu'ils eurent achevé

ces mots, la jeune Dame renversa la casserolle, & rentra dans l'ouverture du mur, qui se renferma aussi-tôt, & se remit au même état qu'il étoit auparavant.

La cuisiniere que toutes ces merveilles avoient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons qui étoient tombés sur la braize, mais elle les trouva plus noirs que du charbon & hors d'état d'être servis au Sultan. Elle en eut une vive douleur; & se mettant à pleurer de toute sa force : Hélas, disoit-elle, que vais-je devenir ? quand je conterai au Sultan ce que j'ai vu, je suis assurée qu'il ne me croira point; dans quelle colere ne sera-t-il pas contre moi ?

Pendant qu'elle s'affligeoit ainsi, le grand Visir entra, & lui demanda si les poissons étoient prêts : Elle lui raconta tout ce qui étoit arrivé; & ce récit, comme on le peut penser, l'étonna fort : mais sans en parler au Sultan, il inventa une excuse qui le contenta. Cependant il envoya chercher le Pêcheur à l'heure même; & quand il fut

arrivé : Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autre poiſſons qui ſoient ſemblables à ceux que tu as déja apportés ; car il eſt ſurvenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait ſervis au Sultan. Le Pêcheur ne lui dit pas ce que le Génie lui avoit récommandé ; mais pour ſe diſpenſer de fournir ce jour-là les poiſſons qu'on lui demandoit, il s'excuſa ſur la longueur du chemin, & promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement, le Pêcheur partit durant la nuit, & ſe rendit à l'étang : Il y jetta ſes filets, & les ayant retirés, il y trouva quatre poiſſons qui étoient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna auſſitôt, & les porta au grand Viſir dans le tems qu'il les lui avoit promis. Ce Miniſtre les prit & les emporta lui-même encore dans la cuiſine, où il s'enferma ſeul avec la cuiſiniere, qui commença de les habiller devant lui, & qui les mit ſur le feu, comme elle avoit fait les quatre autres le jour précédent. Lorſqu'ils furent cuits d'un côté, & qu'elle les eut tournés

de l'autre, le mur de la cuisine s'entr'ouvrit encore, & la même Dame parut avec sa baguette à la main : Elle s'approcha de la casserolle, frappa un des poissons, lui adressa les mêmes paroles ; & ils lui firent tous la même réponse en levant la tête ..... Mais, Sire, ajouta Scheherazade, en se reprenant, voilà le jour qui paroît, & qui m'empêche de continuer cette histoire : les choses que je viens de vous dire, sont à la vérité, très-singulieres ; mais si je suis en vie demain, je vous en dirai d'autres qui sont encore plus dignes de votre attention. Schahriar jugeant bien que la suite devoit être fort curieuse, résolut de l'entendre la nuit suivante.

XX. NUIT.

MA chere sœur, s'écria Dinarzade, suivant sa coutume, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre & d'achever le beau conte du Pêcheur. La Sultane prit aussi-tôt

la parole, & parla dans ces termes.

Sire, après que les quatre poiſſons eurent répondu à la jeune Dame, elle renverſa encore la caſſerolle d'un coup de baguette, & ſe retira dans le même endroit de la muraille d'où elle étoit ſortie. Le grand Viſir ayant été témoin de ce qui s'étoit paſſé: Cela eſt trop ſurprenant, dit-il, & trop extraordinaire, pour en faire un myſtere au Sultan; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. En effet, il l'alla trouver, & lui en fit un rapport fidele.

Le Sultan fort ſurpris, marqua beaucoup d'empreſſement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le Pêcheur: Mon ami, lui dit-il, ne pourrois-tu pas m'apporter encore quatre poiſſons de diverſes couleurs? Le Pêcheur répondit au Sultan, que ſi Sa Majeſté vouloit lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle deſiroit, il ſe promettoit de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troiſieme fois, & il ne fut pas moins heureux que les deux autres; car du premier coup de filet il prit quatre poiſſons de couleur dif-

férente. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au Sultan, qui en eut d'autant plus de joie qu'il ne s'attendoit pas à les avoir ſitôt ; & qui lui fit donner encore quatre cens pieces d'or de ſa monnoie.

D'abord que le Sultan eut les poiſſons, il les fit porter dans ſon cabinet avec tout ce qui étoit néceſſaire pour les faire cuire. Là s'étant enfermé avec ſon grand Viſir, ce Miniſtre les habilla, les mit enſuite ſur le feu dans une caſſerolle ; & quand ils furent cuits d'un côté, il les retourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit ; mais au lieu de la jeune Dame, ce fut un Noir qui en ſortit. Ce Noir avoit un habillement d'Eſclave ; il étoit d'une groſſeur & d'une grandeur giganteſque, & tenoit un gros bâton verd à la main. Il s'avança juſqu'à la caſſerolle, & touchant de ſon bâton un des poiſſons ; il lui dit d'une voix terrible : *Poiſſon, poiſſon, es-tu dans ton devoir* ? A ces mots les poiſſons leverent la tête, & répondirent : *Oui, oui, nous y ſommes ; ſi vous comptez, nous comptons ; ſi vous payez*

vos dettes, nous payons les nôtres; si vous fuyez, nous vainquons & nous sommes contens.

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles, que le Noir renversa la casserolle au milieu du cabinet, & reduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fiérement, & rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma, & qui parut dans le même état qu'auparavant.

Après ce que je viens de voir, dit le Sultan à son grand Visir, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons, sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire, dont je veux être éclairci. Il envoya chercher le Pêcheur; on le lui amena. Pêcheur, lui dit-il, les poissons que tu nous as apportés, me causent bien de l'inquiétude; en quel endroit les as-tu pêchés? Sire, répondit-il, je les ai pêchés dans un étang qui est situé entre quatre collines, au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. Connoissez-vous cet étang, dit le Sultan au Visir? non, Sire, répondit le Visir, je n'en ai même jamais ouï

parler : il y a pourtant ſoixante ans que je chaſſe aux environs & au-delà de cette montagne. Le Sultan demanda au Pêcheur à quelle diſtance de ſon Palais étoit l'étang ; le Pêcheur aſſura qu'il n'y avoit pas plus de trois heures de chemin. Sur cette aſſurance, & comme il reſtoit encore aſſez de jour pour y arriver avant la nuit, le Sultan commanda à toute ſa Cour de monter à cheval, & le Pêcheur leur ſervit de guide.

Ils monterent tous la montagne, & à la deſcente, ils virent, avec beaucoup de ſurpriſe, une vaſte plaine que perſonne n'avoit remarquée juſqu'alors. Enfin ils arriverent à l'étang, qu'ils trouverent effectivement ſitué entre quatre collines, comme le Pêcheur l'avoit rapporté. L'eau en étoit ſi tranſparente, qu'ils remarquerent que tous les poiſſons étoient ſemblables à ceux que le Pêcheur avoit apportés au Palais.

Le Sultan s'arrêta ſur le bord de l'étang, & après avoir quelque temps regardé les poiſſons avec admiration, il demanda à ſes Emirs, & à tous ſes

Courtisans ; s'il étoit possible qu'ils n'eussent pas encore vu cet étang, qui étoit si peu éloigné de la Ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler. Puisque vous convenez tous, lui dit-il, que vous n'en avez jamais oui parler, & que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je suis résolu de ne pas rentrer dans mon Palais, que je n'aie su pour quelle raison cet étang se trouve ici, & pourquoi il n'y a dedans que des poissons de quatre couleurs. Après avoit dit ces paroles, il ordonna de camper, & aussi-tôt son pavillon & les tentes de sa maison furent dressées sur les bords de l'étang.

A l'entrée de la nuit, le Sultan, retiré sous son pavillon, parla en particulier à son grand Visir, & lui dit : Visir, j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude : Cet étang transporté dans ces lieux, ce Noir qui nous est apparu dans mon cabinet, ces poissons que nous avons entendu parler, tout cela irrite tellement ma curiosité, que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet, je médite un

dessein que je veux absolument exécuter. je vais seul m'éloigner de ce camp ; je vous ordonne de tenir mon absence secrette, demeurez sous mon pavillon ; & demain matin quand mes Emirs & mes Courtisans se présenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur disant que j'ai une légere indisposition, & que je veux être seul. Les jours suivans vous continuerez de leur dire la même chose, jusqu'à ce que je sois de retour.

Le grand Visir dit plusieurs choses au Sultan pour tâcher de le détourner de son dessein. Il lui représenta le danger auquel il s'exposoit, & la peine qu'il alloit prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuiser son éloquence, le Sultan ne quitta point sa résolution, & se prépara à l'exécuter. Il prit un habillement commode pour marcher à pied, il se munit d'un sabre ; & dès qu'il vit que tout étoit tranquille dans son camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des collines, qu'il monta sans beaucoup de peine. Il en trouva la descente encore plus aisée, & lorsqu'il fut dans la plai-

ne, il marcha jusqu'au lever du Soleil. Alors appercevant de loin devant lui un grand édifice, il s'en réjouit dans l'espérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il vouloit savoir : quand il en fut près, il remarqua que c'étoit un Palais magnifique, ou plutôt un Château très-fort, d'un beau marbre noir poli, & couvert d'un acier fin & uni comme une glace de miroir : ravi de n'avoir pas été long-temps sans rencontrer quelque chose digne au moins de sa curiosité, il s'arrêta devant la façade du Château, & la considéra avec beaucoup d'attention.

Il s'avança ensuite jusqu'à la porte, qui étoit à deux battans, dont l'un étoit ouvert. Quoiqu'il lui fût libre d'entrer, il crut néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup assez légérement, & attendit quelque tems : mais ne voyant venir personne, il s'imagina qu'on ne l'avoit point entendu ; c'est pourquoi il frappa un second coup plus fort ; mais ne voyant ni n'entendant personne, il redoubla ; personne ne parut encore. Cela le surprit extrêmement ; car il ne pouvoit

penser qu'un Château si bien entretenu fût abandonné. S'il n'y a personne, disoit-il en lui-même, je n'ai rien à craindre; & s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre.

Enfin le Sultan entra; & s'avançant sous le vestibule: N'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un Etranger qui auroit besoin de se rafraîchir en passant? Il répéta la même chose deux ou trois fois; mais quoiqu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une Cour très-spatieuse; & regardant de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit point quelqu'un, il n'apperçut pas le moindre être vivant ..... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour qui paroît vient m'imposer silence.

Ah! ma sœur, dit Dinarzade, vous nous laissez au plus bel endroit. Il est vrai, répondit la Sultane; mais, ma sœur, vous en voyez la nécessité. Il ne tiendra qu'au Sultan mon Seigneur, que vous n'entendiez le reste demain. Ce ne fut pas tant pour faire plaisir à Dinarzade, que Schahriar

laissa vivre encore la Sultane, que pour contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre ce qui se passeroit dans ce Château.



XXI. NUIT.

DInarzade ne fut pas paresseuse à éveiller la Sultane sur la fin de cette nuit. Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de nous raconter ce qui se passa dans ce beau Château où vous nous laissâtes hier.

Scheherazade reprit aussi-tôt le conte du jour précédent; & s'adressant toujours à Schahriar : Sire, dit-elle, le Sultan ne voyant donc personne dans la Cour où il étoit, entra dans de grandes Salles, dont les tapis de pied étoient de soie, les estrades & les sofas couverts d'étoffes de la Mecque; & les portieres, des plus riches étoffes des Indes relevées d'or & d'argent. Il passa ensuite dans un Sal-

lon merveilleux, au milieu duquel il y avoit un grand baſſin avec un lion d'or maſſif à chaque coin. Les quatre lions jettoient de l'eau par la gueule, & cet eau en tombant formoit des diamans & des perles; ce qui n'accompagnoit pas mal un jet d'eau qui, s'élançant du milieu du baſſin, alloit preſque frapper le fond d'un dome peint à l'Arabeſque.

Le Château, de trois côtés, étoit environné d'un jardin, que les parterres, les pieces d'eau, les boſquets, & mille autres agrémens concouroient à embellir; & ce qui achevoit de rendre ce lieu admirable, c'étoit une infinité d'oiſeaux, qui y rempliſſoient l'air de leurs chants harmonieux; & qui y faiſoient toujours leur demeure, parce que des filets tendus au-deſſus des arbres & du Palais, les empêchoient d'en ſortir.

Le Sultan ſe promena long-temps d'appartement en appartement, où tout lui parut grand & magnifique. Lorſqu'il fut las de marcher, il s'aſſit dans un cabinet ouvert qui avoit vue ſur le jardin; & là, rempli de tout

ce qu'il avoit déja vu & de tout ce qu'il voyoit encore, il faisoit des réflèxions sur tous ces différens objets, quand tout-à-coup une voix plaintive accompagnée de cris lamentables vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, & il entendit distinctement ces tristes paroles : *O fortune, qui n'as pu me laisser jouir long-tems d'un heureux sort, & qui m'as rendu le plus infortuné de tous les hommes, cesse de me persécuter, & viens par une prompte mort mettre fin à mes douleurs. Hélas ! est-il possible que je sois encore en vie, après tous les tourmens que j'ai soufferts ?*

Le Sultan touché de ces pitoyables plaintes, se leva pour aller du côté d'où elles étoient parties. Lorsqu'il fut à la porte d'une grande salle, il ouvrit la portiere, & vit un jeune homme bien fait, & très-richement vêtu, qui étoit assis sur un trône un peu élevé de terre. La tristesse étoit peinte sur son visage. Le Sultan s'approcha de lui, & le salua. Le jeune homme lui rendit son salut, en lui faisant une inclination de tête fort basse ; & comme il ne se levoit pas,

Seigneur, dit-il au Sultan; je juge bien que vous méritez que je me leve pour vous recevoir, & vous rendre tous les honneurs possibles; mais une raison si forte s'y oppose, que vous ne devez pas m'en savoir mauvais gré. Seigneur, lui répondit le Sultan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quant au sujet que vous avez de ne vous pas lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du soulagement à vos maux; je m'y employerois de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs; mais de grace apprenez-moi auparavant ce que signifie cet Etang qui est près d'ici, & où l'on voit des poissons de quatre couleurs différentes; ce que c'est que ce Château; pourquoi vous vous y trouvez, & d'où vient que vous y êtes seul.

Au lieu de répondre à ces quef-

tions, le jeune homme se mit à pleurer amérement, *Que la fortune est inconstante*, s'écria-t-il; *elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevés: où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle, & dont les jours sont toujours purs & sereins?*

Le Sultan touché de compassion de le voir en cet état, le pria très-instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. Hélas, Seigneur, lui répondit le jeune homme, comment pourrois-je n'être pas affligé? Et le moyen que mes yeux ne soient pas des sources intarissables de larmes? A ces mots ayant levé sa robe, il fit voir au Sultan qu'il n'étoit homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, & que l'autre moitié de son corps étoit de marbre noir...... En cet endroit Scheherazade interrompit son discours, pour faire remarquer au Sultan des Indes que le jour paroissoit.

Schahriar fut tellement charmé de ce qu'il venoit d'entendre, & il se sentit si fort attendrir en faveur de Scheherazade, qu'il résolut de la laiss-

ces mots, la j.
casserolle, & :
du mur, qui se
se remit au mê:
paravant.

La cuisiniere
veilles avoient
venue de sa fr.
poissons qui e
braize, mais el
que du charbo
servis au Sultan
douleur; & se
toute sa force:
que vais-je dev
rai au Sultan c
assurée qu'il ne r
quelle colere n
moi?

Pendant qu'e
grand Visir en
les poissons éto
conta tout ce
recit, comme c
na fort: mais
il inventa un
Cependant il
d'aller à l'heure.

...rez quelque sorte de consola-... isqu'il est certain que les mal-... trouvent une espece de sou-... à conter leurs malheurs. ...eux pas vous refuser cette sa-...n, repartit le jeune homme, ... je ne puisse vous la donner, ...ouveller mes vives douleurs : ... vous avertis par avance de ...er vos oreilles, votre esprit, & ...x mêmes à des choses qui sur-... tout ce que l'imagination peut ...ir de plus extraordinaire.

HISTOIRE

...u jeune Roi des Isles noires.

VOus saurez, Seigneur, continua-t-il, que mon pere, qui ...ppelloit Mahmoud, étoit Roi de ... Etat. C'est le royaume des Isles ...ires, qui prend son nom des quatre ...tites montagnes voisines : car ces ...ontagnes étoient ci-devant des Isles; ... la Capitale où le Roi mon pere ...isoit son séjour, étoit dans l'endroit

ser vivre pendant un mois. Il se leva néanmoins à son ordinaire, sans lui parler de sa résolution.



XXII. NUIT.

DInarzade avoit tant d'impatience d'entendre la suite du conte de la nuit précédente, qu'elle appella sa sœur de fort bonne heure : Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer le merveilleux conte que vous ne pûtes achever hier. J'y consens, répondit la Sultane, écoutez-moi.

Vous jugez bien, poursuivit-elle, que le Sultan fut étrangement étonné, quand il vit l'état déplorable où étoit le jeune homme. Ce que vous me montrez-là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur irrite ma curiosité; je brûle d'apprendre votre histoire qui doit être sans doute fort étrange; & je suis persuadé que l'étang & les poissons y ont quelque part; ainsi je vous conjure de me la raconter; vous

y trouverez quelque ſorte de conſolation, puiſqu'il eſt certain que les malheureux trouvent une eſpece de ſoulagement à conter leurs malheurs. Je ne veux pas vous refuſer cette ſatisfaction, repartit le jeune homme, quoique je ne puiſſe vous la donner, ſans renouveller mes vives douleurs : mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre eſprit, & vos yeux mêmes à des choſes qui ſurpaſſent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire.

HISTOIRE

Du jeune Roi des Iſles noires.

VOus ſaurez, Seigneur, continua-t-il, que mon pere, qui s'appelloit Mahmoud, étoit Roi de cet Etat. C'eſt le royaume des Iſles noires, qui prend ſon nom des quatre petites montagnes voiſines : car ces montagnes étoient ci-devant des Iſles ; & la Capitale où le Roi mon pere faiſoit ſon ſéjour, étoit dans l'endroit

où eſt préſentement cet Etang que vous avez vu. La ſuite de mon hiſtoire vous inſtruira de tous ces changemens.

Le Roi mon pere mourut à l'âge de ſoixante & dix ans. Je n'eus pas plutôt pris ſa place, que je me mariai, & la perſonne que je choiſis pour partager la dignité royale avec moi, étoit ma couſine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna; & de mon côté je conçus pour elle tant de tendreſſe, que rien n'étoit comparable à notre union, qui dura cinq années. Au bout de ce tems-là, je m'apperçus que la Reine ma couſine n'avoit plus de goût pour moi.

Un jour qu'elle étoit au bain l'après-dîné, je me ſentis une envie de dormir, & je me jettai ſur un Sofa. Deux de ſes femmes qui ſe trouverent alors dans ma chambre, vinrent s'aſſeoir l'une à ma tête & l'autre à mes pieds, avec un éventail à la main, tant pour modérer la chaleur, que pour me garantir des mouches qui auroient pu troubler mon ſommeil. Elles me croyoient endormi, & elles s'entretenoient tout bas; mais j'avois

ſeulement les yeux fermés, & je ne perdis pas une parole de leur converſation.

Une de ces femmes dit à l'autre : N'eſt-il pas vrai que la Reine a grand tort de ne pas aimer un Prince auſſi aimable que le nôtre ? Aſſurément, répondit la ſeconde, pour moi je n'y comprends rien ; & je ne ſais pourquoi elle ſort toutes les nuits, & le laiſſe ſeul : eſt-ce qu'il ne s'en apperçoit pas ? Hé comment voudrois-tu qu'il s'en apperçût, reprit la premiere ? Elle mêle tous les ſoirs dans ſa boiſſon un certain ſuc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un ſommeil ſi profond, qu'elle a le tems d'aller où il lui plaît ; & à la pointe du jour, elle vient ſe recoucher auprès de lui : alors elle le réveille, en lui paſſant ſous le nez une certaine odeur.

Jugez, Seigneur, de ma ſurpriſe, à ce diſcours, & des ſentimens qu'il m'inſpira : néanmoins quelque émotion qu'il me pût cauſer, j'eus aſſez d'empire ſur moi pour diſſimuler ; je fis ſemblant de m'éveiller, & de n'avoir rien entendu.

La Reine revint du bain : nous soupâmes ensemble, & avant que de nous coucher, elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau, que j'avois coutume de boire ; mais au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui étoit ouverte, & je jettai l'eau si adroitement qu'elle ne s'en apperçut pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bû.

Nous nous couchâmes ensuite, & bientôt après croyant que j'étois endormi, quoique je ne le fusse pas, elle se leva avec si peu de précaution, qu'elle dit assez haut : *Dors, & puisses-tu ne te réveiller jamais.* Elle s'habilla promptement, & sortit de la chambre..... En achevant ces mots, Scheherazade s'étant apperçue qu'il étoit jour, cessa de parler.

Dinarzade avoit écouté sa sœur avec beaucoup de plaisir. Schahriar trouvoit l'histoire du Roi des Isles noires si digne de sa curiosité, qu'il se leva fort impatient d'en apprendre la suite la nuit suivante.

XXIII. NUIT.

UNe heure avant le jour, Dinarzade s'étant reveillée, ne manqua pas de dire à la Sultane : Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'histoire du jeune Roi des quatre Isles noires. Scheherazade rappellant aussi-tôt dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée, la reprit dans ces termes :

D'abord que la Reine ma femme fut sortie, poursuivit le Roi des Isles noires, je me levai & m'habillai à la hâte, je pris mon sabre, & la suivis de si près, que je l'entendis bientôt marcher devant moi. Alors réglant mes pas sur les siens, je marchai doucement de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça ; & la derniere qui s'ouvrit, fut celle du jardin où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte, afin qu'elle ne pût m'appercevoir pendant qu'elle traversoit

un parterre ; & la conduiſant des yeux autant que l'obſcurité me le permettoit, je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étoient bordées de paliſſades fort épaiſſes. Je m'y rendis par un autre chemin, & me gliſſant derriere la paliſſade d'une allée aſſez longue, je la vis qui ſe promenoit avec un homme.

Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs diſcours, & voici ce que j'entendis : je ne mérite pas, diſoit la Reine à ſon amant, le reproche que vous me faites de n'être pas aſſez diligente. Vous ſavez bien la raiſon qui m'en empêche : mais ſi toutes les marques d'amour que je vous ai données juſqu'à préſent, ne ſuffiſent pas pour vous perſuader de ma ſincérité, je ſuis prête à vous en donner de plus éclatantes : vous n'avez qu'à commander ; vous ſavez quel eſt mon pouvoir. Je vais, ſi vous le ſouhaitez, avant que le Soleil ſe leve, changer cette grande Ville & ce beau Palais en des ruines affreuſes, qui ne ſeront habitées que par des loups, des hiboux, & des corbeaux. Voulez-vous

que je transporte toutes les pierres de ces murailles si solidement bâties, au delà du mont Caucase, & hors des bornes du monde habitable ? Vous n'avez qu'à dire un mot, & tous ces lieux vont changer de face.

Comme la Reine achevoit ces paroles, son amant & elle se trouvant au bout de l'allée, tournerent pour entrer dans une autre, & passerent devant moi. J'avois déja tiré mon sabre, & comme l'Amant étoit de mon côté, je le frappai sur le cou, & le renversai par terre : je crus l'avoir tué, & dans cette opinion, je me retirai brusquement sans me faire connoître à la Reine que je voulus épargner à cause qu'elle étoit ma parente.

Cependant le coup que j'avois porté à son Amant étoit mortel ; mais elle lui conserva la vie par la force de ses enchantemens, d'une maniere toutefois qu'on peut dire de lui, qu'il n'est ni mort ni vivant. Comme je traversois le jardin pour regagner le Palais, j'entendis la Reine qui poussoit de grands cris ; & jugeant par-là de sa douleur, je me sus bon gré de lui avoir laissé la vie.

Lorsque je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai; & satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avoit offensé, je m'endormis. En me reveillant le lendemain, je trouvai la Reine couchée auprès de moi. ...... Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Bon Dieu, ma Sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien fâchée que vous n'en puissiez pas dire davantage. Ma Sœur répondit la Sultane, vous deviez me reveiller de meilleure heure, c'est votre faute. Je la réparerai, s'il plaît à Dieu, cette nuit, repliqua Dinarzade; car je ne doute pas que le Sultan n'ait autant d'envie que moi de savoir la fin de cette histoire, & j'espere qu'il aura la bonté de vous laisser vivre encore jusqu'à demain.

XXIV. NUIT.

Effectivement Dinarzade, comme elle se l'étoit promis, appella de très-bonne heure la Sultane. Ma

chere Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous achever l'agréable histoire du Roi des Isles noires; je meurs d'impatience de savoir comment il fut changé en marbre. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permission du Sultan.

Je trouvai donc la Reine couchée auprès de moi, continua le Roi des quatre Isles noires; je ne vous dirai point si elle dormoit ou non; mais je me levai sans faire du bruit, & je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil; & à mon retour, la Reine habillée de deuil, les cheveux épars, & en partie arrachés, vint se présenter devant moi. Sire, me dit-elle, je viens supplier votre Majesté, de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même tems, sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les foibles marques. Hé quelles sont ces nouvelles, Madame, lui dis-je? La mort de la Reine ma chere mere,

me répondit-elle, celle du Roi mon pere tué dans une bataille, & celle d'un de mes freres qui est tombé dans un précipice.

Je ne fus pas fâché qu'elle prît ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction, & je jugeai qu'elle ne me soupçonnoit pas d'avoir tué son Amant. Madame, lui dis-je, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prens toute la part que je dois. Je serois extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite : pleurez ; vos larmes sont d'infaillibles marques de votre excellent naturel. J'espere néanmoins que le tems & la raison pourront apporter de la modération à vos déplaisirs.

Elle se retira dans son appartement, où se livrant sans réserve à ses chagrins, elle passa une année entiere à pleurer & à s'affliger. Au bout de ce tems-là, elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sépulture dans l'enceinte du Palais, où elle vouloit, disoit-elle, demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Je le lui permis ; &

elle fit bâtir un Palais ſuperbe avec un dôme qu'on peut voir d'ici ; & elle l'appella *le Palais des Larmes.*

Quand il fut achevé, elle y fit porter ſon Amant, qu'elle avoit fait tranſporter où elle avoit jugé à propos, la même nuit que je l'avois bleſſé. Elle l'avoit empêché de mourir juſqu'alors par des breuvages qu'elle lui avoit fait prendre : & elle continua de lui en donner, & de les lui porter elle-même tous les jours, dès qu'il fut au Palais des Larmes.

Cependant avec tous ſes enchantemens, elle ne pouvoit guérir ce malheureux. Il étoit non-ſeulement hors d'état de marcher & de ſe ſoutenir, mais il avoit encore perdu l'uſage de la parole, & il ne donnoit aucun ſigne de vie que par ſes regards. Quoique la Reine n'eût que la conſolation de le voir & de lui dire tout ce que ſon fol amour pouvoit lui inſpirer de plus tendre & de plus paſſionné, elle ne laiſſoit pas de lui rendre chaque jour deux viſites aſſez longues. J'étois bien informé de tout cela ; mais je feignois de l'ignorer.

H iv

Un jour j'allai par curiosité au Palais des Larmes, pour savoir quelle y étoit l'occupation de cette Princesse ; & d'un endroit où je ne pouvois être vu, je l'entendis parler dans ces termes à son Amant : Je suis dans la derniere affliction de vous voir en l'état où vous êtes : Je ne sens pas moins vivement que vous-même, les maux cuisans que vous souffrez : mais chere ame, je vous parle toujours, & vous ne répondez pas : jusques à quand garderez-vous le silence ? dites un mot seulement. Hélas, les plus doux momens de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs : je ne puis vivre éloigné de vous, & je préférerois le plaisir de vous voir sans cesse, à l'empire de l'univers.

A ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs & ses sanglots, je perdis enfin patience. Je me montrai ; & m'approchant d'elle : Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer ; il est tems de mettre fin à une douleur qui nous déshonore tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez & ce que vous vous devez à vous mê-

me. Sire, me répondit elle, s'il vous reste encore quelque considération, ou plutôt quelque complaisance pour moi je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels : il est impossible que le tems les diminue.

Quand je vis que mes discours, au lieu de la faire rentrer en son devoir, ne servoient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui parler, & me retirai. Elle continua de visiter tous les jours son Amant, & durant deux années entieres, elle ne fit que se désespérer.

J'allai une seconde fois au Palais des Larmes pendant qu'elle y étoit. Je me cachai encore, & j'entendis qu'elle disoit à son Amant : Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une seule parole, & que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes discours & mes gémissemens. Est-ce par insensibilité ou par mépris ? ô tombeau ! aurois-tu détruit cet excès de tendresse qu'il avoit pour moi ? aurois-tu fermé ces yeux qui me montroient tant d'amour, & qui faisoient toute ma joie ? Non, non, je

n'en crois rien. Dis-moi plutôt par quel miracle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor qui fut jamais ?

Je vous avoue, Seigneur, que je fus indigné de ces paroles ; car enfin cet Amant chéri, ce mortel adoré, n'étoit pas tel que vous pourriez vous l'imaginer : c'étoit un Indien noir, originaire de ces pays. Je fus, dis-je, tellement indigné de ce discours, que je me montrai brusquement ; & apostrophant le même tombeau à mon tour : O tombeau, m'écriai-je, que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature ? ou plutôt que ne consumes-tu l'Amant & la Maîtresse ?

J'eus à peine achevé ces mots que la Reine, qui étoit assise auprès du Noir, se leva comme une furie. Ah cruel, me dit-elle c'est-toi qui causes ma douleur ! ne penses pas que je l'ignore : je ne l'ai que trop long-tems dissimulé : c'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est ; & tu as la dureté de venir insulter une amante au désespoir. Oui, c'est moi, interrompis je, transf-

porté de colere ; c'eſt moi qui ai châtié ce monſtre comme il le méritoit ; je devois te traiter de la même maniere ; je me repens de ne l'avoir pas fait, & il y a trop long-tems que tu abuſes de ma bonté : En diſant cela je tirai mon ſabre, & je levai le bras pour la punir : mais regardant tranquillement mon action : Modere ton courroux, me dit-elle, avec un ſouris moqueur. En même tems elle prononça des paroles que je n'entendis point, & puis elle ajouta : Par la vertu de mes enchantemens, je te commande de devenir tout-à-l'heure, moitié marbre & moitié homme. Auſſi-tôt, Seigneur, je devins tel que vous me voyez ; déja mort parmi les vivans, & vivant parmi les morts...... Scheherazade, en cet endroit, ayant remarqué qu'il étoit jour, ceſſa de pourſuivre ſon conte.

Ma chere Sœur, dit alors Dinarzade, je ſuis bien obligée au Sultan ; c'eſt à ſa bonté que je dois l'extrême plaiſir que je prens à vous écouter. Ma Sœur, lui répondit la Sultane, ſi cette même bonté veut bien encore me

laisser vivre jusqu'à demain vous entendrez des choses qui ne vous feront pas moins de plaisir que celles que je viens de vous raconter. Quand Schahriar n'auroit pas résolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'auroit pas fait mourir ce jour-là.

XXV. NUIT.

SUr la fin de la nuit, Dinarzade s'écria : Ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire du Roi des Isles noires. Scheherazade s'étant reveillée à la voix de sa Sœur, se prépara à lui donner la satisfaction qu'elle demandoit. Elle commença de cette sorte :

Le Roi demi-marbre & demi-homme continua de raconter son histoire au Sultan. Après, dit-il, que la cruelle Magicienne, indigne de porter le nom de Reine, m'eut ainsi métamorphosé, & fait passer en cette Salle par un autre Enchantement, elle détruisit ma Capitale, qui étoit très-florissan-

te & fort peuplée ; elle anéantit les maiſons, les places publiques, & les marchés, & en fit l'étang & la campagne déſerte que vous avez pu voir. Les poiſſons de quatre couleurs qui ſont dans l'étang, ſont les quatre ſortes d'habitans de différentes religions, qui la compoſoient : les blancs étoient les Muſulmans ; les rouges, les Perſes adorateurs du feu ; les bleus, les Chrétiens ; & les jaunes, les Juifs. Les quatre collines étoient les quatre Iſles qui donnoient le nom à ce Royaume. J'appris tout cela de la Magicienne, qui pour comble d'affliction m'annonça elle-même ces effets de ſa rage. Ce n'eſt pas tout encore : elle n'a point borné ſa fureur à la deſtruction de mon Empire, & à ma métamorphoſe ; elle vient chaque jour me donner ſur mes épaules nues cent coups de nerf de bœuf, qui me mettent tout en ſang. Quand ce ſupplice eſt achevé, elle me couvre d'une groſſe étoffe de poil de chevre, & met par-deſſus cette robe de brocard que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour ſe moquer de moi.

En cet endroit de ſon diſcours, le jeune Roi des Iſles noires ne put retenir ſes larmes; & le Sultan en eut le cœur ſi ſerré, qu'il ne put prononcer une parole pour le conſoler. Peu de tems après, le jeune Roi levant les yeux au Ciel, s'écria : Puiſſant Créateur de toutes choſes, je me ſoumets à vos jugemens & aux décrets de votre Providence : je ſouffre patiemment tous mes maux, puiſque telle eſt votre volonté, mais j'eſpere que votre bonté infinie m'en récompenſera.

Le Sultan attendri par le récit d'une hiſtoire ſi étrange, & animé à la vengeance de ce malheureux Prince, lui dit : Apprenez-moi où ſe retire cette perfide Magicienne, & où peut être cet indigne Amant qui eſt enſeveli avant ſa mort. Seigneur, lui répondit le Prince, l'Amant, comme je vous l'ai déja dit, eſt au Palais des Larmes, dans un tombeau en forme de dôme; & ce Palais communique à ce Château du côté de la porte : pour ce qui eſt de la Magicienne, je ne puis vous dire préciſément où elle ſe retire; mais tous les jours au lever du Soleil, elle va

visiter son Amant, après avoir fait sur moi la sanglante exécution dont je vous ai parlé; & vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une si grande cruauté. Elle lui porte le breuvage qui est le seul aliment avec quoi jusqu'à présent elle l'a empêché de mourir; & elle ne cesse de lui faire des plaintes sur le silence qu'il a toujours gardé depuis qu'il est blessé.

Prince qu'on ne peut assez plaindre, repartit le Sultan, on ne sauroit être plus vivement touché de votre malheur que je le suis : jamais rien de si extraordinaire n'est arrivé à personne; & les Auteurs qui feront votre histoire auront l'avantage de rapporter un fait qui surpasse tout ce qu'on a jamais écrit de plus surprenant. Il n'y manque qu'une chose, c'est la vengeance qui vous est dûe, mais je n'oublierai rien pour vous la procurer.

En effet le Sultan en s'entretenant sur ce sujet avec le jeune Prince, après lui avoir déclaré qui il étoit, & pourquoi il étoit entré dans ce château, imagina un moyen de le venger, qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y

avoit à prendre pour faire réuſſir ce projet, dont l'exécution fut remiſe au jour ſuivant. Cependant la nuit étant fort avancée, le Sultan prit quelque repos. Pour le jeune Prince, il la paſſa à ſon ordinaire, dans une inſomnie continuelle, car il ne pouvoit dormir depuis qu'il étoit enchanté; avec quelque eſpérance néanmoins d'être bientôt délivré de ſes ſouffrances.

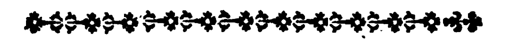
Le lendemain le Sultan ſe leva dès qu'il fut jour, & pour commencer à exécuter ſon deſſein, il cacha dans un endroit ſon habillement de deſſus, qui l'auroit embarraſſé, & s'en alla au Palais des Larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & il ſentit une odeur délicieuſe, qui ſortoit de pluſieurs caſſolettes de fin or d'un ouvrage admirable, toutes rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il apperçut le lit où le Noir étoit couché, il tira ſon ſabre, & ôta ſans réſiſtance la vie à ce miſérable, dont il traîna le corps dans la cour du Château, & le jetta dans un puits. Après cette expédition, il alla ſe coucher dans le lit du Noir, mit

ſon ſabre près de lui ſous la couverture, & y demeura pour achever ce qu'il avoit projetté.

La Magicienne arriva bientôt. Son premier ſoin fut d'aller dans la chambre où étoit le Roi des Iſles noires ſon mari. Elle le dépouilla, & commença de lui donner ſur les épaules les cent coups de nerf de bœuf, avec une barbarie qui n'a pas d'exemple. Le Pauvre Prince avoit beau remplir le Palais de ſes cris, & la conjurer de la maniere du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui ; la cruelle ne ceſſa de le frapper qu'après lui avoir donné les cent coups. Tu n'as pas eu compaſſion de mon Amant, lui diſoit-elle, tu n'en dois point attendre de moi ... Scheherazade apperçut le jour en cet endroit, ce qui l'empêcha de continuer ſon récit.

Bon Dieu, ma ſœur, dit Dinarzane, voilà une Magicienne bien barbare! mais en demeurerons-nous là ? & ne nous apprendrez-vous pas ſi elle reçut le châtiment qu'elle méritoit ? Ma chere ſœur, répondit la Sultane, je ne demande pas mieux que de vous

l'apprendre demain; mais vous ſavez que cela dépend de la volonté du Sultan. Après ce que Schahriar venoit d'entendre, il étoit bien éloigné de vouloir faire mourir Scheherazade : Au contraire, je ne veux pas lui ôter la vie, diſoit-il en lui-même, qu'elle n'ait achevé cette hiſtoire étonnante, quand le récit en devroit durer deux mois; il ſera toujours en mon pouvoir de garder le ſerment que j'ai fait.



XXVI. NUIT.

Dinarzade n'eut pas plutôt jugé qu'il étoit tems d'appeller la Sultane, qu'elle lui dit : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de nous raconter ce qui ſe paſſa dans le Palais des Larmes. Schahriar ayant témoigné qu'il avoit la même curioſité que Dinarzade, la Sultane prit la parole, & reprit ainſi l'hiſtoire du jeune Prince enchanté :

Sire, après que la Magicienne eut

donné cent coups de nerf de bœuf au Roi ſon mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chevre, & de la robe de brocard par-deſſus. Elle alla enſuite au Palais des Larmes, & en y entrant, elle renouvella ſes pleurs, ſes cris & ſes lamentations; puis s'approchant du lit où elle croyoit que ſon Amant étoit toujours : Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainſi troublé le contentement d'une Amante auſſi tendre & auſſi paſſionnée que je la ſuis ! O toi qui me reproches que je ſuis trop inhumaine quand je te fais ſentir les effets de mon reſſentiment, cruel Prince, ta barbarie ne ſurpaſſe-t-elle pas celle de ma vengeance ? ah traître, en attentant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne ? hélas, ajouta-t-elle en adreſſant la parole au Sultan, croyant parler au Noir, mon ſoleil, ma vie, garderez-vous toujours le ſilence ? êtes-vous réſolu de me laiſſer mourir ſans me donner la conſolation de me dire encore que vous m'aimez ? mon ame, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure.

Alors le Sultan feignant de sortir d'un profond ſommeil, & contrefaiſant le langage des Noirs, répondit à la Reine, d'un ton grave : *Il n'y a de force & de pouvoir qu'en Dieu ſeul, qui eſt tout-puiſſant.* A ces paroles, la Magicienne qui ne s'y attendoit pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de ſa joie : Mon cher Seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompai-je pas ? eſt-il bien vrai que je vous entende & que vous me parliez ? Malheureuſe, reprit le Sultan, es-tu digne que je réponde à tes diſcours ? He pourquoi, repliqua la Reine me faites-vous ce reproche ? Les cris, repartit-il, les pleurs, & les gémiſſemens de ton mari que tu traites tous les jours avec tant d'indignité & de barbarie, m'empêchent de dormir nuit & jour : il y a long-tems que je ſerois guéri, & que j'aurois recouvré l'uſage de la parole, ſi tu l'avois déſenchanté : voilà la cauſe de ce ſilence que je garde, & dont tu te plains. Hé bien, dit la Magicienne, pour vous appaiſer je ſuis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende ſa premiere

forme ? Oui, répondit le Sultan ; & hâte-toi de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris.

La Magicienne sortit aussi-tôt du Palais des larmes. Elle prit une tasse d'eau, & prononça dessus des paroles qui la firent bouillir, comme si elle eût été sur le feu. Elle alla ensuite à la salle, où étoit le jeune Roi son mari ; elle jetta de cette eau sur lui, en disant : Si le Créateur de toutes choses t'a formé tel que tu es présentement, ou s'il est en colere contre toi, ne change pas : mais si tu n'es dans cet état que par la vertu de mon enchantement, reprens ta forme naturelle, & redeviens tel que tu étois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que le Prince se trouvant en son premier état, se leva librement, avec toute la joie qu'on peut s'imaginer, & il en rendit graces à Dieu. La Magicienne reprenant la parole : Va, lui dit-elle, éloigne-toi de ce Château ; & n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera la vie.

Le jeune Roi cédant à la nécessité,

s'éloigna de la Magicienne sans repliquer, & se retira dans un lieu écarté, où il attendit impatiemment le succès du dessein dont le Sultan venoit de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

Cependant la Magicienne retourna au Palais des Larmes, & en entrant, comme elle croyoit toujours parler au Noir : cher Amant, lui dit-elle ; j'ai fait ce que vous m'avez ordonné : rien ne vous empêche de vous lever, & de me donner par-là une satisfaction dont je suis privée depuis long-tems.

Le Sultan continua de contrefaire le langage des Noirs. Ce que tu viens de faire, répondit-il d'un ton brusque, ne suffit pas pour me guérir ; tu n'as ôté qu'une partie du mal, il en faut couper jusqu'à la racine. Mon aimable Noiraut, reprit-elle, qu'entendez-vous par la racine ? Malheureuse, répartit le Sultan ; ne comprens-tu pas que je veux parler de cette Ville & de ses Habitans, & des quatre Isles que tu as détruites par tes enchantemens ? Tous les jours à minuit les Poissons ne manquent pas de lever

la tête hors de l'étang, & de crier vengeance contre moi & contre toi. Voilà le véritable ſujet du retardement de ma guériſon : Va promptement rétablir les choſes en leur premier état ; à ton retour je te donnerai la main, & tu m'aideras à me lever.

La Magicienne, remplie de l'eſpérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, tranſportée de joie : Mon cœur, mon ame, vous aurez bientôt recouvré votre ſanté ; car je vais faire ce que vous me commandez. En effet elle partit dans le moment ; & lorſqu'elle fut arrivée ſur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans ſa main, & en fit une aſperſion deſſus. ...... Scheherazade, en cet endroit, voyant qu'il étoit jour, n'en voulut pas dire davantage.

Dinarzade dit à la Sultane : Ma ſœur, j'ai bien de la joie de ſavoir le jeune Roi des quatre Iſles Noires déſenchanté ; & je regarde déja la Ville & les Habitans comme rétablis en leur premier état ; mais je ſuis en peine d'apprendre ce que deviendra la Magicienne. Donnez-vous un peu de pa-

tience, répondit la Sultane, vous aurez demain la satisfaction que vous desirez, si le Sultan mon Seigneur veut bien y consentir. Schahriar qui, comme on l'a déja dit, avoit pris son parti là-dessus, se leva pour aller remplir ses devoirs.

XXVII. NUIT.

Dinarzade, à l'heure ordinaire, ne manqua pas d'appeller la Sultane : Ma chere sœur, dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter quel fut le sort de la Reine Magicienne, comme vous me l'avez promis. Scheherazade tint aussi-tôt sa promesse, & parla de cette sorte.

La Magicienne ayant fait l'aspersion, n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles sur les poissons & sur l'étang, que la ville reparut à l'heure même : les poissons redevinrent hommes, femmes ou enfans : Mahométans, Chrétiens, Persans ou Juifs ; Gens libres ou Esclaves, chacun reprit

prit sa forme naturelle. Les maisons & les boutiques furent bientôt remplies de leurs Habitans, qui y trouverent toutes choses dans la même situation & dans le même ordre où elles étoient avant l'enchantement. La suite nombreuse du Sultan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville, belle, vaste, & bien peuplée.

Pour revenir à la Magicienne, dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au Palais des Larmes, pour en cueillir le fruit : Mon cher Seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé ; j'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi : levez-vous donc, & me donnez la main. Approche, lui dit le Sultan, en contrefaisant toujours le langage des Noirs. Elle s'approcha. Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. Elle obéit. Alors il se leva, & la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le tems de se reconnoître ; & d'un coup de sabre il sépa-

ra son corps en deux parties, qui tomberent l'une d'un côté & l'autre de l'autre. Cela étant fait, il laissa le cadavre sur la place ; & sortant du Palais des Larmes, il alla trouver le jeune Prince des Isles Noires, qui l'attendoit avec impatience. Prince, lui dit-il, en l'embrassant, réjouissez-vous, vous n'avez plus rien à craindre, votre cruelle ennemie n'est plus.

Le jeune Prince remercia le Sultan d'une maniere qui marquoit que son cœur étoit pénétré de reconnoissance : & pour prix de lui avoir rendu un service si important, il lui souhaita une longue vie avec toutes sortes de prospérités. Vous pouvez désormais, lui dit le Sultan, demeurer paisible dans votre capitale, à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne qui en est si voisine ; je vous y recevrai avec plaisir, & vous n'y serez pas moins honoré & respecté que chez vous. Puissant Monarque à qui je suis si redevable, répondit le Roi, vous croyez donc être fort près de votre capitale ? Oui, repliqua le Sultan, je le crois ; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de

chemin. Il y a une année entiere de voyage, reprit le jeune Prince; je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre capitale dans le peu de tems que vous dites, parce que la mienne étoit enchantée; mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé : cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce seroit pour aller aux extrêmités de la terre : vous êtes mon libérateur; & pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnoissance, je prétends vous accompagner, & j'abandonne sans regret mon Royaume.

Le Sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il étoit si loin de ses Etats, & il ne comprenoit pas comment cela se pouvoit faire. Mais le jeune Roi des Isles Noires le convainquit si bien de cette possibilité, qu'il n'en douta plus. Il n'importe, reprit alors le Sultan, la peine de m'en retourner dans mes Etats est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé, & d'avoir acquis un fils en votre personne : car puisque vous voulez bien me faire

l'honneur de m'accompagner, & que je n'ai point d'enfans, je vous regarde comme tel, & je vous fais dès-à-présent mon héritier & mon successeur.

L'entretien du Sultan & du Roi des Isles Noires se termina par les plus tendres embrassemens. Après quoi le jeune Prince ne songea qu'aux préparatifs de son voyage. Ils furent achevés en trois semaines, au grand regret de toute sa Cour & de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur Roi.

Enfin le Sultan & le jeune Prince se mirent en chemin avec 100 chameaux chargés de richesses inestimables tirées des trésors du jeune Roi, qui se fit suivre par cinquante Cavaliers bien faits, parfaitement bien montés & équipés. Leur voyage fut heureux; & lorsque le Sultan, qui avoit envoyé des courriers pour donner avis de son retardement, & de l'aventure qui en étoit la cause, fut près de sa capitale, les principaux Officiers qu'il y avoit laissés, vinrent le recevoir, & l'assurerent que sa longue absence n'a-

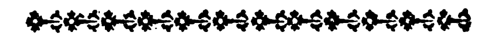
voit apporté aucun changement dans ſon Empire. Les Habitans ſortirent auſſi en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, & firent des réjouiſſances qui durerent pluſieurs jours.

Le lendemain de ſon arrivée, le Sultan fit à tous ſes Courtiſans aſſemblés un détail fort ample des choſes qui, contre ſon attente, avoient rendu ſon abſence ſi longue. Il leur déclara enſuite l'adoption qu'il avoit faite du Roi des quatre Iſles noires, qui avoit bien voulu abandonner un grand Royaume pour l'accompagner, & vivre avec lui. Enfin pour reconnoître la fidélité qu'ils lui avoient tous gardée, il leur fit des largeſſes proportionnées au rang que chacun tenoit à ſa Cour.

Pour le Pêcheur, comme il étoit la premiere cauſe de la délivrance du jeune Prince, le Sultan le combla de biens, & le rendit lui & ſa famille très-heureux le reſte de leurs jours.

Scheherazade finit là le conte du Pêcheur & du Génie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avoit pris un plaiſir

infini ; & Schahriar lui ayant témoigné la même chose, elle leur dit qu'elle en savoit un autre qui étoit encore plus beau que celui-là ; & que si le Sultan le lui vouloit permettre, elle le raconteroit le lendemain, car le jour commençoit à paroître. Schahriar se souvenant du délai d'un mois qu'il avoit accordé à la Sultane ; & curieux d'ailleurs de savoir si ce nouveau conte seroit aussi agréable qu'elle le promettoit, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.



XXVIII. NUIT.

DInarzade, suivant sa coutume, n'oublia pas d'appeller la Sultane, lorsqu'il en fut tems : Ma chere Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour, de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. Scheherazade sans lui répondre, commença d'abord ; & adressant la parole au Sultan.

HISTOIRE
De trois Calenders fils de Rois, & de cinq Dames de Bagdad.

SIre, dit-elle, ſous le regne du Calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad où il faiſoit ſa réſidence, un Porteur, qui, malgré ſa profeſſion baſſe & pénible, ne laiſſoit pas d'être homme d'eſprit & de bonne humeur. Un matin qu'il étoit à ſon ordinaire avec un grand panier à jour près de lui dans une place où il attendoit que quelqu'un eût beſoin de ſon miniſtere, une jeune Dame de belle taille, couverte d'un grand voile de mouſſeline, l'aborda, & lui dit d'un air gracieux: Ecoutez Porteur, prenez votre panier, & ſuivez-moi. Le Porteur enchanté de ce peu de paroles prononcées ſi agréablement, prit auſſi-tôt ſon panier, le mit ſur ſa tête, & ſuivit la Dame en diſant : *O jour heureux ! ô jour de bonne rencontre !*

D'abord la Dame s'arrêta devant une porte fermée, & frappa. Un Chré-

tien vénérable par une longue barbe blanche ouvrit, & elle lui mit de l'argent dans la main sans lui dire un seul mot. Mais le Chrétien, qui savoit ce qu'elle demandoit, rentra; & peu de tems après, apporta une grosse cruche d'un vin excellent. Prenez cette cruche, dit la Dame au Porteur, & la mettez dans votre panier. Cela étant fait, elle lui commanda de la suivre; puis elle continua de marcher & le Porteur continua de dire : *O jour de félicité! ô jour d'agréable surprise & de joie!*

La Dame s'arrêta à la boutique d'un vendeur de fruits & de fleurs, où elle choisit de plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coins, des limons, des citrons, des oranges, du mirte, du basilic, des lis, du jasmin, & de quelques autres sortes de fleurs & de plantes de bonne odeur. Elle dit au Porteur de mettre tout cela dans son panier, & de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût, ce que le Porteur mit encore dans son panier par son ordre.

A une autre boutique, elle prit des câpres ; de l'estragon, de petits concombres, de la percepierre, & autres herbes ; le tout confit dans le vinaigre : à une autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes, & d'autres fruits semblables : à une autre encore, elle acheta toutes sortes de pâtes d'amandes. Le Porteur en mettant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissoit, dit à la Dame : Ma bonne Dame, il falloit m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurois pris un cheval, ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge pour peu que vous en achetiez d'autres. La Dame rit de cette plaisanterie, & ordonna de nouveau au Porteur de la suivre.

Elle entra chez un Droguiste, où elle se fournit de toutes sortes d'eaux de senteur, de cloux de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre d'un gros morceau d'ambre-gris, & de plusieurs autres épiceries des Indes. Ce qui acheva de remplir le panier du Porteur ; auquel elle dit encore de la

ſuivre. Alors ils marcherent tous deux, juſqu'à ce qu'ils arriverent à un Hôtel magnifique, dont la façade étoit ornée de belles colonnes, & qui avoit une porte d'ivoire. Ils s'y arrêterent, & la Dame frappa un petit coup...... En cet endroit, Scheherazade apperçut qu'il étoit jour, & ceſſa de parler.

Franchement, ma Sœur, dit Dinarzade, voilà un commencement qui donne beaucoup de curioſité. Je crois que le Sultan ne voudra pas ſe priver du plaiſir d'entendre la ſuite. Effectivement Schahriar, loin d'ordonner la mort de la Sultane, attendit impatiemment la nuit ſuivante, pour apprendre ce qui ſe paſſeroit dans l'Hôtel dont elle avoit parlé.

XXIX. NUIT.

DInarzade reveillée avant le jour, adreſſa ces paroles à la Sultane: Ma Sœur, ſi vous ne dormez pas, je vous prie de pourſuivre l'hiſtoire que vous commençâtes hier. Schehe-

razade aussi-tôt la continua de cette maniere.

Pendant que la jeune Dame & le Porteur attendoient que l'on ouvrît la porte de l'Hôtel, le Porteur faisoit mille réflexions. Il étoit étonné qu'une Dame faite comme celle qu'il voyoit, fît l'office de Pourvoyeur. Car enfin il jugeoit bien que ce n'étoit pas une Esclave : il lui trouvoit l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre, & même une personne de distinction. Il lui auroit volontiers fait des questions pour s'éclaircir de sa qualité ; mais dans le tems qu'il se préparoit à lui parler, une autre Dame qui vint ouvrir la porte, lui parut si belle, qu'il en demeura tout surpris ; ou plutôt il fut si vivement frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en pensa laisser tomber son panier avec tout ce qui étoit dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même. Il n'avoit jamais vû de beauté qui approchât de celle qu'il avoit devant les yeux.

La Dame qui avoit amené le Porteur, s'apperçut du désordre qui se passoit dans son ame, & du sujet

qui le causoit. Cette découverte la divertit; & elle prenoit tant de plaisir à examiner la contenance du Porteur, qu'elle ne songeoit pas que la porte étoit ouverte. Entrez donc, ma Sœur, lui dit la belle Portiere : qu'attendez-vous ? ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé qu'il n'en peut plus ?

Lorsqu'elle fut entrée avec le Porteur, la Dame qui avoit ouvert la porte, la ferma ; & tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, ils passerent dans une cour très-spatieuse, & environnée d'une galerie à jour, qui communiquoit à plusieurs appartemens de plein-pied, de la derniere magnificence. Il y avoit dans le fond de cette cour un Sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébene enrichies de diamans & de perles d'une grosseur extraordinaire ; & garni d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes, d'un travail admirable. Au milieu de la cour, il y avoit un grand bassin bordé de marbre blanc, & plein d'une eau très-claire,

qui y tomboit abondamment par un mufle de lion de bronze doré.

Le Porteur tout chargé qu'il étoit, ne laissoit pas d'admirer la magnificence de cette maison & la propreté qui y regnoit par-tout ; mais ce qui attira particuliérement son attention, fut une troisieme Dame qui lui parut encore plus belle que la seconde, & qui étoit assise sur le trône dont j'ai parlé. Elle en descendit dès qu'elle apperçut les deux premieres Dames, & s'avança au-devant d'elles.

Il jugea par les égards que les autres avoient pour celle-là, que c'étoit la principale ; en quoi il ne se trompoit pas. Cette Dame se nommoit Zobeïde ; celle qui avoit ouvert la porte s'appelloit Safie ; & Amine étoit le nom de celle qui avoit été aux provisions.

Zobeïde dit aux deux Dames en les abordant : Mes sœurs, ne voyez-vous pas que ce bon homme succombe sous le fardeau qu'il porte ? qu'attendez-vous à le décharger ? Alors Amine & Safie prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derriere ; Zobeïde

y mit auſſi la main, & toutes trois le poſerent à terre. Elles commencerent à le vuider ; & quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent, & paya libéralement le Porteur.... Le jour venant à paroître en cet endroit, impoſa ſilence à Scheherazade, & laiſſa non-ſeulement à Dinarzade, mais encore à Schahriar un grand deſir d'entendre la ſuite. Ce que ce Prince remit à la nuit ſuivante.

XXX. NUIT.

LE lendemain, Dinarzade réveillée par l'impatience d'entendre la ſuite de l'hiſtoire commencée, dit à la Sultane : au nom de Dieu, ma Sœur, ſi vous ne dormez pas, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles Dames de toutes les proviſions qu'Amine avoit achetées. Vous l'allez ſavoir, répondit Scheherazade, ſi voulez m'écouter avec attention. En même tems elle reprit ce conte dans ces termes.

Le Porteur très-satisfait de l'argent qu'on lui avoit donné, devoit prendre son panier, & se retirer. Mais il ne put s'y résoudre : il se sentoit malgré lui arrêter par le plaisir de voir trois beautés si rares, & qui lui paroissoient également charmantes : car Amine avoit aussi ôté son voile ; & il ne la trouvoit pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvoit comprendre, c'est qu'il ne voyoit aucun homme en cette maison. Néanmoins la plupart des provisions qu'il avoit apportées, comme les fruits secs, & les différentes sortes de gâteaux & de confitures, ne convenoient proprement qu'à des gens qui vouloient boire & se réjouir.

Zobeïde crut d'abord que le Porteur s'arrêtoit pour prendre haleine : mais voyant qu'il demeuroit trop longtems : Qu'attendez-vous, lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment ? Ma sœur, ajouta-t elle, en s'addressant à Amine, donnez-lui encore quelque chose, qu'il s'en aille content. Madame, répondit le Porteur, ce n'est pas cela qui me retient ; je ne suis que

trop payé de ma peine : je vois bien que j'ai commis une incivilité, en demeurant ici plus que je ne devois : mais j'eſpere que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je ſuis de ne voir aucun homme avec trois Dames d'une beauté ſi peu commune. Une compagnie de femmes ſans hommes eſt pourtant une choſe auſſi triſte qu'une compagnie d'hommes ſans femmes. Il ajouta à ce diſcours pluſieurs choſes fort plaiſantes pour prouver ce qu'il avançoit. Il n'oublia pas de citer ce qu'on diſoit à Bagdad, qu'on n'eſt pas bien à table, ſi l'on n'y eſt quatre; & enfin il finit en concluant que puiſqu'elles étoient trois, elles avoient beſoin d'un quatrieme.

Les Dames ſe prirent à rire du raiſonnement du Porteur. Après cela Zobeïde lui dit d'un air ſérieux : Mon ami, vous pouſſez un peu trop loin votre indiſcrétion : mais quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous ſommes trois ſœurs, qui faiſons ſi ſecrétement nos affaires, que perſonne n'en ſait rien :

Nous avons un trop grand ſujet de craindre d'en faire part à des indiſcrets ; & un bon Auteur que nous avons lû, dit : Garde ton ſecret, & ne le revele à perſonne ; qui le revele, n'en eſt plus le maître. Si ton ſein ne peut contenir ton ſecret, comment le ſein de celui à qui tu l'auras confié pourra-t-il le contenir ?

Meſdames, reprit le Porteur, à votre air ſeulement, j'ai jugé d'abord que vous étiez des perſonnes d'un mérite très-rare ; & je m'apperçois que je ne me ſuis pas trompé. Quoique la fortune ne m'ait pas donné aſſez de bien pour m'élever à une profeſſion au deſſus de la mienne, je n'ai pas laiſſé de cultiver mon eſprit, autant que je l'ai pu, par la lecture des livres de ſciences & d'hiſtoires : Et vous me permettrez, s'il vous plaît de vous dire, que j'ai lû auſſi dans un autre Auteur une maxime que j'ai toujours heureuſement pratiquée : Nous ne cachons notre ſecret, dit-il, qu'à des gens reconnus de tout le monde pour des indiſcrets, qui abuſeroient de notre confiance ; mais nous ne faiſons nulle difficulté de le découvrir aux Sages, par-

ce que nous ſommes perſuadés qu'ils ſauront le garder. Le ſecret chez moi eſt dans une auſſi grande ſûreté que s'il étoit dans un cabinet dont la clef fût perdue, & la porte bien ſcellée.

Zobeïde connut que le Porteur ne manquoit pas d'eſprit; mais jugeant qu'il avoit envie d'être du régal qu'elles vouloient ſe donner, elle lui répartit en ſoûriant : Vous ſavez que nous nous préparons à nous régaler; mais vous ſavez en même-tems que nous avons fait une dépenſe conſidérable, & il ne ſeroit pas juſte que ſans y contribuer, vous fuſſiez de la partie. La belle Safie appuya le ſentiment de ſa Sœur : Mon ami, dit-elle au Porteur, n'avez-vous jamais oui dire ce que l'on dit aſſez communément : Si vous apportez quelque choſe, vous ſerez quelque choſe avec nous; ſi vous n'apportez rien, retirez-vous avec rien.

Le Porteur malgré ſa rhétorique, auroit peut-être été obligé de ſe retirer avec confuſion, ſi Amine prenant fortement ſon parti, n'eût dit à Zobéïde & à Safie : Mes cheres ſœurs, je vous conjure de permettre qu'il de-

meure avec nous : il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'il vous divertira ; vous voyez bien qu'il en eſt capable ; je vous aſſure que ſans ſa bonne volonté, ſa légéreté & ſon courage à me ſuivre, je n'aurois pu venir à bout de faire tant d'emplettes en ſi peu de tems : d'ailleurs ſi je vous répétois toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous feriez peu ſurpriſes de la protection que je lui donne.

A ces paroles d'Amine, le Porteur tranſporté de joie, ſe laiſſa tomber ſur les genoux, & baiſa la terre aux pieds de cette charmante perſonne ; & en ſe relevant : Mon aimable Dame, lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur ; vous y mettez le comble par une action ſi généreuſe ; je ne puis aſſez vous témoigner ma reconnoiſſance ; au reſte, mes Dames, ajouta-t-il en s'adreſſant aux trois ſœurs enſemble, puiſque vous me faites un ſi grand honneur, ne croyez pas que j'en abuſe & que je me conſidere comme un homme qui le mérite ; non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos Eſclaves. En

achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avoit reçu : mais la grave Zobéïde lui ordonna de le garder. Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus .... L'aurore, qui parut, vint en cet endroit imposer silence à Scheherazade.

Dinarzade, qui l'écoutoit avec beaucoup d'attention, en fut fort fachée; mais elle eut sujet de s'en consoler; parce que le Sultan curieux de savoir ce qui se passeroit entre les trois belles Dames & le Porteur, remit la suite de cette histoire à la nuit suivante, & se leva pour aller s'acquitter de ses fonctions ordinaires.

XXXI. NUIT.

DInarzade, le lendemain, ne manqua pas de réveiller la Sultane à l'heure ordinaire, & de lui dire : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour qui

paroîtra bientôt, de pourſuivre le merveilleux conte que vous avez commencé. Scheherazade prit alors la parole, & s'adreſſant au Sultan : Sire, dit-elle, je vais avec votre permiſſion contenter la curioſité de ma ſœur. En même tems, elle reprit ainſi l'hiſtoire des trois Calenders.

Zobéïde ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur; mais mon ami, lui dit-elle, en conſentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'eſt pas ſeulement à condition que vous garderez le ſecret que nous avons exigé de vous; nous prétendons encore que vous obſerviez exactement les regles de la bienſéance & de l'honnêteté. Pendant qu'elle tenoit ce diſcours, la charmante Amine quitta ſon habillement de ville, attacha ſa robbe à ſa ceinture pour agir avec plus de liberté, & prépara la table : Elle ſervit pluſieurs ſortes de mets, & mit ſur un buffet des bouteilles de vin & des taſſes d'or. Après cela les Dames ſe placerent, & firent aſſeoir à leurs côtés le Porteur, qui étoit ſatisfait au-delà de tout ce qu'on peut

dire, de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine qui s'étoit placée près du buffet, prit une bouteille & une tasse, se versa à boire, & but la premiere, suivant la coutume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après l'autre ; puis remplissant pour la quatrieme fois la même tasse, elle la présenta au Porteur, lequel en la recevant baisa la main d'Amine, & chanta avant que de boire, une chanson, dont le sens étoit : que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumés par où il passe, de même le vin qu'il alloit boire, venant de sa main, en recevoit un goût plus exquis que celui qu'il avoit naturellement. Cette chanson réjouit les Dames qui chanterent à leur tour : Enfin la compagnie fut de très-bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long-tems, & fut accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable.

Le jour alloit bientôt finir, lorsque Safie prenant la parole au nom des

trois Dames, dit au Porteur : Levez-vous, partez, il eſt tems de vous retirer. Le Porteur ne pouvant ſe réſoudre à les quitter, répondit : Eh mes Dames où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve ? je ſuis hors de moi-même à force de vous voir & de boire ; je ne retrouverois jamais le chemin de ma maiſon, donnez-moi la nuit pour me reconnoître ; je la paſſerai où il vous plaira ; mais il ne me faut pas moins de tems pour me remettre dans le même état où j'étois lorſque je ſuis entré chez vous ; avec cela je doute encore que je n'y laiſſe la meilleure partie de moi-même.

Amine prit une ſeconde fois le parti du Porteur : Mes ſœurs, dit-elle, il a raiſon ; je lui ſais bon gré de la demande qu'il nous fait : il nous a aſſez bien diverties : ſi vous voulez m'en croire, ou plutôt ſi vous m'aimez autant que j'en ſuis perſuadée, nous le retiendrons pour paſſer la ſoirée avec nous. Ma ſœur, dit Zobéïde, nous ne pouvons rien refuſer à votre priere. Porteur, continua-t-elle en s'adreſſant à lui, nous voulons bien encore vous

faire cette grace ; mais nous y mettons une nouvelle condition. Quoi que nous puissions faire en votre présence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche pour nous en demander la raison ; car en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairoit pas : prenez-y garde, & ne vous avisez pas d'être trop curieux en voulant approfondir les motifs de nos actions.

Madame, repartit le Porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, & encore moins de punir mon indiscrétion : ma langue en cette occasion sera immobile, & mes yeux seront comme un miroir, qui ne conserve rien des objets qu'il a reçus. Pour vous faire voir, reprit Zobéïde d'un air très-sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous, levez-vous, & allez lire ce qui est écrit au-dessus de notre porte en dedans.

Le Porteur alla juſques-là, & y lut ces mots, qui étoient écrits en gros caractères d'or : *Qui parle des choſes qui ne le regardent point, entend ce qui ne lui plaît pas.* Il revint enſuite trouver les trois ſœurs : Meſdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune choſe qui ne me regardera pas, & où vous puiſſiez avoir intérêt.

Cette convention faite, Amine apporta le ſouper ; & quand elle eut éclairé la Salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës & l'ambre-gris, qui répandirent une odeur agréable, & firent une belle illumination, elle s'aſſit à table avec ſes ſœurs & le Porteur. Ils recommencerent à manger, à boire, à chanter, & à réciter des vers. Les Dames prenoient plaiſir à enyvrer le Porteur, ſous prétexte de le faire boire à leur ſanté. Les bons mots ne furent point épargnés : enfin ils étoient tous dans la meilleur humeur du monde, lorſqu'ils ouirent frapper à la porte..... Scheherazade fut obligée en cet endroit d'interrompre ſon récit, parce

qu'elle vit paroître le jour.

Le Sultan ne doutant point que la ſuite de cette hiſtoire ne méritât d'être entendue, la remit au lendemain, & ſe leva.

XXXII. NUIT.

SUr la fin de la nuit ſuivante, Dinarzade appella la Sultane : Au nom de Dieu, ma ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de continuer le conte de ces trois belles Filles ; je ſuis dans une extrême impatience de ſavoir qui frappoit à leur porte. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade ; je vous aſſure que ce que je vais vous raconter n'eſt pas indigne de l'attention du Sultan mon Seigneur.

Dès que les Dames, pourſuivit-elle, entendirent frapper à la porte, elles ſe leverent toutes trois en même tems pour aller ouvrir ; mais Safie, à qui cette fonction appartenoit particuliérement, fut la plus diligente ; les

deux autres se voyant prévenues, demeurerent, & attendirent qu'elle vînt leur apprendre qui pouvoit avoir affaire chez elles si tard. Safie revint : Mes sœurs, dit-elle, il se présente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréablement ; & si vous êtes de même sentiment que moi, nous ne la laisserons point échapper. Il y a à notre porte trois Calenders, au moins ils me paroissent tels à leur habillement : mais ce qui va sans doute vous surprendre, ils sont tous trois borgnes de l'œil droit, & ont la tête, la barbe & les soucils ras. Ils ne font, disent-ils, que d'arriver actuellement à Bagdad, où ils ne sont jamais venus : & comme il est nuit, & qu'ils ne savent où aller loger, ils ont frappé par hazard à notre porte ; & ils nous prient pour l'amour de Dieu d'avoir la charité de les recevoir. Ils se mettent peu en peine du lieu que nous voudrons leur donner, pourvû qu'ils soient à couvert. Ils se contenteront d'une écurie. Ils sont jeunes & assez bien-faits : ils paroissent même avoir beaucoup d'esprit ; mais

je ne puis penſer, ſans rire, à leur figure plaiſante & uniforme. En cet endroit, Safie s'interrompit elle-même, & ſe mit à rire de ſi bon cœur, que les deux autres Dames & le Porteur ne purent s'empêcher de rire auſſi. Mes bonnes ſœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien que nous les faſſions entrer? Il eſt impoſſible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre, nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, & ne nous ſeront point à charge; puiſqu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit ſeulement, & que leur intention eſt de nous quitter d'abord qu'il ſera jour.

Zobeïde & Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandoit, & elle en ſavoit bien la raiſon elle-même. Mais elle leur témoigna une ſi grande envie d'obtenir d'elles cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuſer. Allez, lui dit Zobeïde, faites-les donc entrer; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de

ce qui ne les regardera pas, & de leur faire lire ce qui eſt écrit au-deſſus de la porte. A ces mots Safie courut ouvrir avec joie, & peu de tems après, elle revint accompagnée des trois Calenders.

Les trois Calenders firent en entrant une profonde révérence aux Dames, qui s'étoient levées pour les recevoir, & qui leur dirent obligeamment qu'ils étoient les bien-venus, qu'elles étoient bien-aiſes de trouver l'occaſion de les obliger, & de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage; & enfin elles les inviterent à s'aſſeoir auprès d'elles. La magnificence du lieu & l'honnêteté des Dames firent concevoir aux Calenders une haute idée de ces belles Hôteſſes; mais avant que de prendre place, ayant par hazard jetté les yeux ſur le Porteur, & le voyant habillé à peu-près comme d'autres Calenders, avec leſquels ils étoient en différend ſur pluſieurs points de diſcipline, & qui ne ſe raſoient pas la barbe & les ſourcils, un d'entr'eux prit la parole: Voilà, dit-il, apparemment un de nos freres Arabes les révoltés.

Le Porteur à moitié endormi, & la tête échauffée du vin qu'il avoit bu, se trouva choqué de ces paroles, & sans se lever de sa place, répondit aux Calenders, en les regardant fiérement : Asseyez-vous, & ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lu au-dessus de la porte l'inscription qui y est ? ne prétendez pas obliger le monde à vivre à votre mode „ vivez à la nôtre.

Bon-homme, reprit le Calender qui avoit parlé, ne vous mettez point en colere ; nous serions bien fâchés de vous en avoir donné le moindre sujet, & nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. La querelle auroit pu avoir de la suite ; mais les Dames s'en mêlerent, & pacifierent toutes choses.

Quand les Calenders se furent assis à table, les Dames leur servirent à manger, & l'enjouée Safie particuliérement, prit soin de leur verser à boire. .... Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le Sultan se leva, pour aller remplir ses devoirs, se promettant

bien d'entendre la ſuite de ce conte le lendemain ; car il avoit grande envie d'apprendre pourquoi les Calenders étoient borgnes, & tous trois du même œil.

XXXIII. NUIT.

UNe heure avant le jour Dinarzade s'étant éveillée, dit à la Sultane : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, contez-moi, je vous prie, ce qui ſe paſſa entre les Dames & les Calenders. Très-volontiers, répondit Scheherazade. En même-tems, elle continua de cette maniere le conte de la nuit précédente.

Après que les Calenders eurent bu & mangé à diſcrétion, ils témoignerent aux Dames qu'ils ſe feroient un grand plaiſir de leur donner un concert, ſi elles avoient des inſtrumens, & qu'elles vouluſſent leur en faire apporter. Elles accepterent l'offre avec joie. La belle Safie ſe leva pour en aller quérir. Elle revint un moment

après, & leur présenta une flûte du pays, une autre à la Persienne, & un tambour de basque. Chaque Calender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, & ils commencerent tous trois à jouer un air. Les Dames qui savoient des paroles sur cet air, qui étoit des plus gais, l'accompagnerent de leur voix; mais elles s'interrompoient de tems en tems par de grands éclats de rire que leur faisoient faire les paroles.

Au plus fort de ce divertissement, & lorsque la compagnie étoit le plus en joie, on frappa à la porte. Safie cessa de chanter, & alla voir ce que c'étoit. Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade au Sultan, il est bon que votre Majesté sache pourquoi l'on frappoit si tard à la porte des Dames; & en voici la raison. Le Calife Haroun Alraschid avoit coutume de marcher très-souvent la nuit incognito, pour savoir par lui-même si tout étoit tranquille dans la Ville, & s'il ne s'y commettoit pas de désordre.

Cette nuit-là, le Calife étoit sorti de bonne heure, accompagné de Gia-

far ſon grand Viſir, & de Meſrour Chef des Eunuques de ſon Palais, tous trois déguiſés en marchands. En paſſant par la rue des trois Dames, ce Prince entendant le ſon des inſtrumens & des voix, & le bruit des éclats de rire, dit au Viſir : Allez, frappez à la porte de cette maiſon où l'on fait tant de bruit ; je veux y entrer, & en apprendre la cauſe. Le Viſir eut beau lui repréſenter que c'étoient des femmes qui régaloient ce ſoir-là ; que le vin apparemment leur avoit échauffé la tête, & qu'il ne devoit pas s'expoſer à recevoir d'elles quelqu'inſulte ; qu'il n'étoit pas encore heure indue, & qu'il ne falloit pas troubler leur divertiſſement. Il n'importe, repartit le Calife, frappez, je vous l'ordonne.

C'étoit donc le grand Viſir Giafar qui avoit frappé à la porte des Dames par ordre du Calife, qui ne vouloit pas être connu. Safie ouvrit, & le Viſir remarquant à la clarté d'une bougie qu'elle tenoit, que c'étoit une Dame d'une grande beauté, joua parfaitement bien ſon perſonnage. Il lui fit une profonde révérence, & lui dit

d'un air respectueux : Madame, nous sommes trois marchands de Moussoul, arrivés depuis environ dix jours avec de riches marchandises que nous avons en magazin dans un Khan, où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette Ville, qui nous avoit invités à l'aller voir. Il nous a régalés d'une collation; & comme le vin nous avoit mis de belle humeur, il a fait venir une troupe de danseuses. Il étoit déja nuit; & dans le tems que l'on jouoit des instrumens, que les danseuses dansoient, & que la compagnie faisoit grand bruit, le Guet a passé, & s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtés : Pour nous, nous avons été assez heureux pour nous sauver par dessus une muraille. Mais, ajouta le Visir, comme nous sommes Etrangers, & avec cela un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre escouade du Guet, ou la même, avant que d'arriver à notre Khan, qui est éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement; car la porte est fermée, & ne sera ouverte que demain

matin, quelque chose qu'il puisse arriver. C'est pourquoi, Madame, ayant oui en passant des instrumens & des voix, nous avons jugé que l'on n'étoit pas encore retiré chez vous; & nous avons pris la liberté de frapper pour vous supplier de nous donner retraite jusqu'au jour. Si nous vous paroissons dignes de prendre part à votre divertissement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que nous y avons causée. Sinon, faites-nous seulement la grace de souffrir que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule.

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le tems d'examiner le Visir, & les deux personnes qu'il disoit Marchands comme lui; & jugeant à leurs phisionomies que ce n'étoient pas des gens du commun, elle leur dit, qu'elle n'étoit pas la maîtresse, & que s'ils vouloient se donner un moment de patience, elle reviendroit leur apporter la réponse.

Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancerent quelque tems sur le

parti qu'elles devoient prendre. Mais elles étoient naturellement bienfaisantes, & elles avoient déja fait la même grace aux trois Calenders. Ainsi elles résolurent de les laisser entrer.... Scheherazade se préparoit à poursuivre son conte; mais s'étant apperçue qu'il étoit jour, elle interrompit là son récit. La qualité des nouveaux Acteurs que la Sultane venoit d'introduire sur la scene, piquant la curiosité de Schahriar, & le laissant dans l'attente de quelque événement singulier, ce Prince attendit la nuit suivante avec impatience.

XXXIV. NUIT.

DInarzade, aussi curieuse que le Sultan d'apprendre ce que produiroit l'arrivée du Calife chez les trois Dames, n'oublia pas de réveiller la Sultane de fort bonne heure. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous supplie de reprendre l'histoire des Calenders. Scheherazade aussi-

tôt la pourſuivit de cette ſorte avec la permiſſion du Sultan.

Le Calife ſon grand Viſir, & le Chef de ſes Eunuques, ayant été introduits par la belle Safie, ſaluerent les Dames & les Calenders avec beaucoup de civilité. Les Dames les reçurent de même, les croyant Marchands; & Zobeïde, comme la principale, leur dit d'un air grave & ſérieux qui lui convenoit : Vous êtes les bien-venus; mais avant toutes choſes, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grace. Hé quelle grace, Madame, répondit le Viſir; peut-on refuſer quelque choſe à de ſi belles Dames? C'eſt, reprit Zobeïde, de n'avoir que des yeux, & point de langue; de ne nous pas faire des queſtions ſur quoi que vous puiſſiez voir, pour en apprendre la cauſe; & de ne point parler de ce qui ne vous regardera pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous ſeroit pas agréable. Vous ſerez obéie, Madame, répartit le Viſir. Nous ne ſommes ni cenſeurs, ni curieux indiſcrets: C'eſt bien aſſez que nous ayons attention à ce qui nous

regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas A ces mots chacun s'assit, la conversation se lia, & l'on recommença de boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le Visir Giafar entretenoit les Dames, le Calife ne pouvoit cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grace, leur humeur enjouée, & leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paroissoit plus surprenant que les Calenders, tous trois borgnes de l'œil. Il se seroit volontiers informé de cette singularité; mais la condition qu'on venoit d'imposer à lui & à sa compagnie, l'empêcha d'en parler. Avec cela, quand il faisoit réflexion à la richesse des meubles, à leur arrangement bien entendu, & à la propreté de cette maison, il ne pouvoit se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'entretien étant tombé sur les divertissemens & les différentes manieres de se réjouir, les Calenders se leverent, & danserent à leur mode une danse, qui augmenta la bonne opinion que les Dames avoient déja conçue

d'eux, qui leur attira l'eſtime du Calife & de ſa compagnie.

Quand les trois Calenders eurent achevé leur danſe, Zobeïde ſe leva, & prenant Amine par la main : Ma ſœur, lui dit-elle, levez-vous ; la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point, & leur préſence n'empêchera pas que nous ne faſſions ce que nous avons coutume de faire. Amine qui comprit ce que ſa ſœur vouloit dire, ſe leva, & emporta les plats, la table, les flacons, les taſſes, & les inſtrumens dont les Calenders avoient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire : elle balaya la Salle, mit à ſa place tout ce qui étoit dérangé, moucha les bougies, & y appliqua d'autres bois d'aloës, & d'autre ambre-gris. Cela étant fait, elle pria les trois Calenders de s'aſſeoir ſur le Sofa d'un côté, & le Calife de l'autre avec ſa compagnie. A l'égard du Porteur, elle lui dit : Levez-vous, & vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire ; un homme tel que vous, qui eſt comme de la maiſon, ne doit pas

demeurer dans l'inaction.

Le Porteur avoit un peu cuvé son vin : Il se leva promptement, & après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture : Me voilà prêt, dit-il, de quoi s'agit-il ? Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle, vous ne serez pas long-tems les bras croisés. Peu de tems après, on vit paroître Amine avec un siege, qu'elle posa au milieu de la Salle. Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, & l'ayant ouverte, elle fit signe au Porteur de s'approcher. Venez, lui dit-elle, & m'aidez. Il obéit, & y étant entré avec elle, il en sortit un moment après suivi de deux chiennes noires, dont chacune avoit un collier attaché à une chaîne qu'il tenoit, & qui paroissoient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elles au milieu de la Salle.

Alors Zobeïde, qui s'étoit assise entre les Calenders, & le Calife, se leva, & marcha gravement jusqu'où étoit le Porteur. Ça, dit-elle, en poussant un grand soupir, faisons notre devoir. Elle se retroussa les bras jus-

qu'au coude ; & après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : Porteur, dit-elle, remettez une de ces deux chiennes à ma sœur Amine, & approchez-vous de moi avec l'autre.

Le Porteur fit ce qu'on lui commandoit ; & quand il se fut approché de Zobeïde, la chienne qu'il tenoit commença de faire des cris, & se tourna vers Zobéïde en levant la tête d'une maniere suppliante. Mais Zobeïde, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisoit pitié, ni à ses cris qui remplissoient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine ; & lorsqu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jetta le fouet par terre ; puis prenant la chaîne de la main du Porteur, elle leva la chienne par les pattes ; & se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste & touchant, elles pleurerent l'une & l'autre. Enfin Zobeïde tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa : & remettant la chaîne au Porteur : Allez, lui dit-elle, remenez-la où vous l'avez prise, & amenez-moi l'autre.

Le Porteur remena la chienne fouettée au cabinet ; & en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, & l'alla présenter à Zobéïde qui l'attendoit. Tenez-la comme la premiere, lui dit-elle ; puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même maniere. Elle pleura ensuite avec elle, essuya ses pleurs, la baisa, & la remit au Porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la ramener au cabinet ; car elle s'en chargea elle-même.

Cependant les trois Calenders, le Calife & sa compagnie furent extraordinairement étonnés de cette exécution. Ils ne pouvoient comprendre comment Zobeïde, après avoir fouetté avec tant de force les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion Musulmane, pleuroit ensuite avec elles, leur essuyoit les larmes, & les baisoit. Ils en murmuroient en eux-mêmes. Le Calife sur-tout plus impatient que les autres, mouroit d'envie de savoir le sujet d'une action qui lui paroissoit si étrange, & ne cessoit de faire signe au Visir de parler pour s'en informer. Mais le Visir tournoit la tête d'un au-

tre côté, jusqu'à ce que pressé par des signes si souvent réitérés, il répondit par d'autres signes que ce n'étoit pas le tems de satisfaire sa curiosité.

Zobeïde demeura quelque tems à la même place au milieu de la Salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venoit de se donner en fouettant les deux chiennes. Ma chere sœur, lui dit la belle Safiie, ne vous plait-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour je fasse aussi mon personnage ? Oui, répondit Zobeïde. En disant cela, elle alla s'asseoir sur le Sofa, ayant à sa droite le Calife, Giafar, & Mesrour ; & à sa gauche, les trois Calenders & le Porteur.... Sire, dit en cet endroit Scheherazade, ce que votre Majesté vient d'entendre, doit sans doute lui paroître merveilleux ; mais ce qui reste à raconter l'est encore bien davantage : je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien me permettre de vous achever cette histoire. Le Sultan y consentit & se leva, parce qu'il étoit jour.

XXXV. NUIT.

DInarzade ne fut pas plutôt éveillée le lendemain, qu'elle s'écria : Ma ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous prie de reprendre le beau conte d'hier. La Sultane ſe ſouvenant de l'endroit où elle en étoit demeurée, parla auſſi-tôt de cette ſorte, en adreſſant la parole au Sultan.

Sire, après que Zobéïde eut repris ſa place, toute la compagnie garda quelque tems le ſilence. Enfin Safie, qui s'étoit aſſiſe ſur le ſiege au milieu de la Salle, dit à ſa ſœur Amine : Ma chere ſœur, levez-vous, je vous en conjure ; vous comprenez bien ce que je veux dire. Amine ſe leva, & alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avoient été amenées. Elle en revint tenant un étui garni de ſatin jaune, relevé d'une riche broderie d'or & de ſoie verte. Elle s'approcha de Safie, & ouvrit l'étui, d'où elle tira un lut qu'elle lui préſen-

ta. Elle le prit ; & après avoir mis quelque tems à l'accorder, elle commença de le toucher ; & l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément, que le Calife & tous les autres en furent charmés. Lorsqu'elle eut achevé, comme elle avoit chanté avec beaucoup de passion & d'action en même-tems : Tenez ma sœur, ditelle à l'agréable Amine, je n'en puis plus, & la voix me manque ; obligez la compagnie, en jouant & en chantant à ma place. Très-volontiers, répondit Amine, en s'approchant de Safie, qui lui remit le Lut entre les mains, & lui céda sa place.

Amine ayant un peu préludé, pour voir si l'instrument étoit d'accord, joua & chanta presque aussi long-tems sur le même sujet ; mais avec tant de véhémence, & elle étoit si touchée, ou pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantoit, que les forces lui manquerent en achevant.

Zobeïde voulut lui marquer sa satisfaction : Ma Sœur, dit-elle, vous

avez fait des merveilles ; on voit bien que vous ſentez le mal que vous exprimez ſi vivement. Amine n'eut pas le tems de répondre à cette honnêteté. Elle ſe ſentit le cœur ſi preſſé en ce moment, qu'elle ne ſongea qu'à ſe donner de l'air, en laiſſant voir à toute la compagnie une gorge & un ſein, non pas blanc, tel qu'une Dame comme Amine devoit l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices ; ce qui fit une eſpece d'horreur aux Spectateurs. Néanmoins cela ne lui donna pas de ſoulagement, & ne l'empêcha pas de s'évanouir ..... Mais, Sire, dit Scheherazade, je ne m'apperçois pas que voilà le jour. A ces mots, elle ceſſa de parler, & le Sultan ſe leva. Quand ce Prince n'auroit pas réſolu de différer la mort de la Sultane, il n'auroit pu encore ſe réſoudre à lui ôter la vie. Sa curioſité étoit trop intéreſſée à entendre juſqu'à la fin un conte rempli d'événemens ſi peu attendus.

XXXVI. NUIT.

Dinarzade, ſuivant ſa coutume, dit à la Sultane : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de continuer l'hiſtoire des Dames & des Calenders. Scheherazade la reprit ainſi.

Pendant que Zobeïde & Safie coururent au ſecours de leur ſœur, un des Calenders ne put s'empêcher de dire : Nous aurions mieux aimé coucher à l'air, que d'entrer ici, ſi nous avions cru y voir de pareils ſpectacles. Le Calife, qui l'entendit, s'approcha de lui & des autres Calenders, & s'addreſſant à eux : Que ſignifie tout ceci, dit-il ? Celui qui venoit de parler lui répondit : Seigneur, nous ne le ſavons pas plus que vous. Quoi ! reprit le Calife, vous n'êtes pas de la maiſon ? ni vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, & de cette Dame évanouie, & ſi indignement maltraitée ? Seigneur, repartirent les Calenders, de notre vie nous

ne sommes venus en cette maison, &
nous n'y sommes entrés que quelque
momens avant vous.

Cela augmenta l'étonnement du Calife. Peut-être, répliqua-t-il, que cet homme qui est avec vous en sait quelque chose. L'un des Calenders fit signe au Porteur de s'approcher, & lui demanda s'il ne savoit pas pourquoi les chiennes noires avoient été fouettées, & pourquoi le sein d'Amine paroissoit meurtri. Seigneur, répondit le Porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant, que si vous ne savez rien de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette Ville ; mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison ; & si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajout t-il, c'est de ne voir ici aucun hom avec ces Dames.

Le Calife, sa compagnie, & les C lenders avoient cru que le Port étoit du logis, & qu'il pourroit informer de ce qu'ils desiroient
vo

voir. Le Calife résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres : Ecoutez ; puisque nous voilà sept hommes, & que nous n'avons affaire qu'à trois Dames, obligeons-les à nous donner les éclaircissemens que nous souhaitons. Si elles refusent de nous les donner de bon gré, nous sommes en état de les y contraindre.

Le grand Visir Giafar s'opposa à cet avis, & en fit voir les conséquences au Calife, sans toutefois faire connoître ce Prince aux Calenders ; & lui adressant la parole, comme s'il eût été marchand : Seigneur, dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conserver. Vous savez à quelle condition ces Dames ont bien voulu nous recevoir chez elles ; nous l'avons acceptée. Que diroit-on de nous si nous y contrevenions ? Nous serions encore plus blâmables, s'il nous arrivoit quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse, sans être en état de nous faire repentir, si nous ne la tenons pas.

En cet endroit, le Visir tira le Calife à part, & lui parlant tout bas: Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore long-tems; que votre Majesté se donne un peu de patience. Je viendrai prendre ces Dames demain matin, je les amenerai devant votre trône, & vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. Quoique ce conseil fût très-judicieux, le Calife le rejetta, imposa silence au Visir, en lui disant qu'il ne pouvoit attendre si long-tems, & qu'il prétendoit avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il desiroit.

Il ne s'agissoit plus que de savoir qui porteroit la parole. Le Calife tâcha d'engager les Calenders à parler les premiers; mais ils s'en excuserent. A la fin ils convinrent tous ensemble que ce seroit le Porteur. Il se préparoit à faire la question fatale, lorsque Zobeïde, après avoir secouru Amine, qui étoit revenue de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avoit oui parler haut & avec chaleur, elle leur dit : Seigneurs, de quoi parlez-vous? quelle est votre contestation?

Le Porteur prit alors la parole : Madame, dit-il, ces Seigneurs vous supplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, & d'où vient que la Dame qui s'est évanouie a le sein couvert de cicatrices ? C'est, Madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part.

Zobeïde, à ces mots, prit un air fier, & se tournant du côté du Calife, de sa compagnie, & des Calenders : Est-il vrai, Seigneurs, leur dit-elle, que vous l'ayez chargé de me faire cette demande ? Ils répondirent tous qu'oui, excepté le Visir Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit d'un ton qui marquoit combien elle se tenoit offensée : Avant que de vous accorder la grace que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée de ne pas parler de ce qui ne vous regarderoit point, de peur d'entendre ce qui ne vous plai-

roit pas. Après vous avoir reçus & régalés du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eue; mais c'est ce qui ne vous excuse point, & votre procédé n'est pas honnête. En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds & des mains par trois fois, & cria : Venez vîte. Aussitôt une porte s'ouvrît, & sept Esclaves noirs, puissans & robustes, entrerent le sabre à la main, se saisirent chacun d'un des sept hommes de la compagnie, les jetterent par terre, les traînerent au milieu de la Salle, & se prépareret à leur couper la tête.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du Calife. Il se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son Visir. Cependant ce malheureux Prince, Giafar, Mesrour, le Porteur & les Calenders, étoient prêts à payer de leurs vies leur indiscrette curiosité; mais avant qu'ils reçussent le coup de la mort, un des Esclaves dit à Zobeïde & à ses sœurs; Hautes, Puissantes &

respectables Maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou? Attendez, lui répondit Zobeïde, il faut que je les interroge auparavant. Madame, interrompit le Porteur effrayé, au nom de Dieu ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis innocent; ce sont eux qui sont les coupables. Hélas, continua-t-il en pleurant, nous passions le tems si agréablement! Ces Calenders borgnes sont la cause de ce malheur; il n'y a pas de Ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvais augure. Madame, je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier; & songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvu de tout secours, que de l'accabler de votre pouvoir & le sacrifier à votre ressentiment.

Zobeïde, malgré sa colere, ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du Porteur. Mais sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois: Répondez-moi, dit-elle, & m'apprenez qui vous êtes. Autrement vous n'avez plus

qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous soyez d'honnêtes gens, ni des personnes d'autorité ou de distinction dans votre pays, quel qu'il puisse être. Si cela étoit, vous auriez eu plus de retenue & plus d'égard pour nous.

Le Calife impatient de son naturel, souffroit infiniment plus que les autres de voir que sa vie dépendoit du commandement d'une Dame offensée, & justement irritée; mais il commença de concevoir quelque espérance, quand il vit qu'elle vouloit savoir qui ils étoient tous; car il s'imagina qu'elle ne lui feroit pas ôter la vie, lorsqu'elle seroit informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au Visir, qui étoit près de lui, de déclarer promptement qui il étoit. Mais le Visir prudent & sage, voulant sauver l'honneur de son Maître, & ne voulant rendre public le grand affront qu'il s'étoit attiré lui-même, répondit seulement: Nous n'avons que ce que nous méritons. Mais quand pour obéir au Calife, il auroit voulu parler, Zobeïde ne lui en auroit pas donné le tems.

Elle s'étoit déja adreſſée aux Calenders ; & les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étoient freres. Un d'entr'eux lui répondit pour les autres : Non, Madame, nous ne ſommes pas freres par le ſang, nous ne le ſommes qu'en qualité de Calenders, c'eſt-à-dire, en obſervant le même genre de vie. Vous, reprit-elle, en parlant à un ſeul en particulier, êtes-vous borgne de naiſſance ? Non, Madame, répondit-il, je le ſuis par une aventure ſi ſurprenante, qu'il n'y a perſonne qui n'en profitât, ſi elle étoit écrite. Après ce malheur, je me fis raſer la barbe & les ſourcils, & me fis Calender, en prenant l'habit que je porte.

Zobeïde fit la même queſtion aux deux autres Calenders, qui lui firent la même réponſe que le premier. Mais le dernier qui parla, ajouta : Pour vous faire connoître, Madame, que nous ne ſommes pas des perſonnes du commun, & afin que vous ayez quelque conſidération pour nous, apprenez que nous ſommes tous trois fils de Rois. Quoique nous ne nous ſoyons jamais vus que ce ſoir, nous avons eu toutefois

le tems de nous faire connoître les uns aux autres pour ce que nous ſommes, & j'oſe vous aſſurer que les Rois de qui nous tenons le jour, font quelque bruit dans le monde.

A ce diſcours, Zobeïde modéra ſon courroux, & dit aux Eſclaves: Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur hiſtoire & le ſujet qui les a amenés en cette maiſon, ne leur faites point de mal, laiſſez-les aller où il leur plaira; mais n'épargnez pas ceux qui refuſeront de nous donner cette ſatisfaction...... A ces mots Scheherazade ſe tut, & ſon ſilence auſſi-bien que le jour qui paroiſſoit, faiſant connoître à Schahriar qu'il étoit tems qu'il ſe levât, ce Prince le fit, ſe propoſant d'entendre le lendemain Scheherazade, parce qu'il ſouhaitoit de ſavoir qui étoient les trois Calenders borgnes.



XXXVII. NUIT.

DInarzade qui prenoit toujours un plaiſir extrême aux contes de la Sultane, la réveilla vers la fin de la nuit ſuivante. Ma chere ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, pourſuivez, je vous en conjure, l'agréable hiſtoire des Calenders.

Scheherazade en demanda la permiſſion au Sultan, & l'ayant obtenue : Sire, continua-t-elle, les trois Calenders, le Calife, le grand Viſir Giafar, l'Eunuque Meſrour, & le Porteur, étoient tous au milieu de la Salle aſſis ſur le tapis de pied, en préſence des trois Dames, qui étoient ſur le Sofa, & des Eſclaves prêts à exécuter tous les ordres qu'elles voudroient leur donner.

Le Porteur ayant compris qu'il ne s'agiſſoit que de raconter ſon hiſtoire pour ſe délivrer d'un ſi grand danger, prit la parole le premier, & dit : Madame, vous ſavez déja mon hiſtoire,

& le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi ce que j'ai à vous raconter sera bientôt achevé. Madame votre sœur que voilà, m'a pris ce matin à la place, où en qualité de Porteur, j'attendois que quelqu'un m'employât, & me fît gagner ma vie. Je l'ai suivie chez un marchand de vin, chez un vendeur d'herbes, chez un vendeur d'oranges, de limons & de citrons; puis chez un vendeur d'amandes, de noix, de noisettes, & d'autres fruits; ensuite chez un confiturier, & chez un droguiste; de chez le droguiste, mon panier sur la tête, chargé autant que je le pouvois être, je suis venu jusques chez vous, où vous avez eu la bonté de me souffrir jusqu'à présent. C'est une grace dont je me souviendrai éternellement. Voilà mon histoire.

Quand le porteur eut achevé, Zobeïde satisfaite lui dit: Sauve-toi, marche, que nous ne te voyions plus. Madame, reprit le porteur, je vous supplie de me permettre encore de demeurer. Il ne seroit pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon histoire, je n'eusse pas

auſſi celui d'écouter la leur. En diſant cela, il prit place ſur un bout du Sofa, fort joyeux de ſe voir hors d'un péril qui l'avoit tant allarmé. Après lui, un des trois Calenders prenant la parole, & s'adreſſant à Zobéïde, comme à la principale des trois Dames, & comme à celle qui lui avoit commandé de parler, commença ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE

Du premier Calender, Fils de Roi.

MAdame, pour vous apprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, & la raiſon qui m'a obligé de prendre l'habit de Calender, je vous dirai que je ſuis né fils de Roi. Le Roi mon pere avoit un frere, qui regnoit comme lui dans un état voiſin. Ce frere eut deux enfans, un Prince & une Princeſſe, & le Prince & moi nous étions à peu près du même âge.

Lorſque j'eus fait tous mes exercices, & que le Roi mon pere m'eut donné une liberté honnête, j'allois

réguliérement chaque année voir le Roi mon oncle, & je demeurois à sa Cour un mois ou deux ; après quoi je me rendois auprès du Roi mon pere. Ces voyages nous donnerent occasion, au Prince mon cousin & à moi de contracter ensemble une amitié très-forte & très particuliere. La derniere fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avoit fait encore ; & voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes long tems à table ; & après que nous eûmes bien soupé tous deux : Mon cousin, me dit-il, vous ne devineriez jamais à quoi je me suis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite. J'ai fait faire un édifice qui est achevé, & on y peut loger présentement : vous ne serez pas fâché de le voir ; mais il faut auparavant que vous fassiez serment de me garder le secret & la fidélité ; ce sont deux choses que j'exige de vous.

L'amitié & la familiarité qui étoient entre nous, ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitoit; & alors il me dit : Attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. En effet, il ne tarda pas à revenir, & je le vis rentrer avec une Dame d'une beauté singuliere, & magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle étoit, & je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la Dame, & nous y demeurâmes encore quelque tems, en nous entretenant de choses indifférentes, & en buvant des razades à la santé l'un de l'autre. Après cela, le Prince me dit : Mon cousin, nous n'avons pas de tems à perdre, obligez-moi d'emmener avec vous cette Dame, & de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le connoîtrez aisément; la porte est ouverte; entrez-y ensemble, & m'attendez. Je m'y rendrai bientôt.

Fidele à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage; je présen-

tai la main à la Dame ; & aux enseignes que le Prince mon cousin m'avoit données, je la conduisis heureusement au clair de la lune sans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivés au tombeau, que nous vîmes paroître le Prince, qui nous suivoit, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houe, & d'un petit sac où il y avoit du plâtre.

La houe lui servit à démolir le sépulcre vuide qui étoit au milieu du tombeau ; il ôta les pierres l'une après l'autre, & les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre, & je vis une trappe qui étoit sous le sépulcre. Il la leva, & au-dessous j'apperçus le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon cousin s'addressant à la Dame, lui dit : Madame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. La Dame à ces mots s'approcha, & descendit, & le Prince se mit en devoir de la suivre ; mais se retournant auparavant de mon côté : Mon cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise ; je vous en remercie, Adieu. Mon cher cousin, m'écriai-je,

qu'est-ce que cela signifie ? Que cela vous suffise, me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu.

Scheherazade en étoit là, lorsque le jour venant à paroître, l'empêcha de passer outre. Le Sultan se leva, fort en peine de savoir le dessein du Prince & de la Dame, qui sembloient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la nuit suivante pour en être éclairci.

XXXVIII. NUIT.

Si vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade le lendemain avant le jour, je vous supplie de continuer l'histoire du premier Calender. Schahriar ayant aussi témoigné à la Sultane qu'elle lui feroit plaisir de poursuivre ce conte, elle en reprit le fil dans ces termes :

Madame, dit le Calender à Zobeïde, je ne pus tirer autre chose du Prince mon cousin, & je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au Palais du Roi mon oncle,

les vapeurs du vin me montoient à la tête. Je ne laissai pas néanmoins de gagner mon appartement, & de me coucher. Le lendemain, à mon reveil, faisant réflexion sur ce qui m'étoit arrivé la nuit; & après avoir rappellé toutes les circonstances d'une aventure si singuliere, il me sembla que c'étoit un songe. Prévenu de cette pensée, j'envoyai savoir si le Prince mon cousin étoit en état d'être vu. Mais lorsqu'on me rapporta qu'il n'avoit pas couché chez lui, qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on en étoit fort en peine; je jugeai bien que l'étrange événement du tombeau n'étoit que trop véritable. J'en fus vivement affligé; & me dérobant à tout le monde, je me rendis secrétement au Cimetiere public, où il y avoit une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avois vu. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre; mais je ne pus démêler celui que je cherchois, & je fis durant quatre jours la même recherche inutilement.

Il faut savoir que pendant ce temslà le Roi mon oncle étoit absent. Il y

avoit plusieurs jours qu'il étoit à la chasse. Je m'ennuyai de l'attendre ; & après avoir prié ses Ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son Palais pour me rendre à la Cour de mon pere, dont je n'avois pas coutume d'être éloigné si longtems. Je laissai les Ministres du Roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'étoit devenu le Prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avois fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, & ne voulus rien leur communiquer de ce que je savois.

J'arrivai à la Capitale, où le Roi mon pere faisoit sa résidence ; & contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son Palais une grosse garde, dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison & l'Officier prenant la parole, me répondit : Prince, l'Armée a reconnu le grand Visir à la place du Roi votre pere, qui n'est plus ; & je vous arrête prisonnier de la part du nouveau Roi. A ces mots, les Gardes se saisirent de moi, & me conduisirent devant le Tyran. Jugez,

Madame, de ma ſurpriſe & de ma douleur,

Ce rebelle Viſir avoit conçu pour moi une forte haine, qu'il nourriſſoit depuis long-tems. En voici le ſujet. Dans ma plus tendre jeuneſſe, j'aimois à tirer de l'arbalêtre ; j'en tenois une, un jour au haut du Palais ſur la terraſſe, & je me divertiſſois à en tirer. Il ſe préſenta un oiſeau devant moi, je mirai à lui ; mais je le manquai, & la fleche par hazard alla donner droit contre l'œil du Viſir, qui prenoit l'air ſur la terraſſe de ſa maiſon, & le creva. Lorſque j'appris ce malheur j'en fis faire des excuſes au Viſir, & je lui en fis moi-même ; mais il ne laiſſa pas d'en conſerver un vif reſſentiment, dont il me donnoit des marques quand l'occaſion s'en préſentoit. Il le fit éclater d'une maniere barbare, quand il me vit en ſon pouvoir. Il vint à moi comme un furieux d'abord qu'il m'apperçut ; & enfonçant ſes doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voilà par quelle aventure je ſuis borgne.

Mais l'Uſurpateur ne borna pas là

ſa cruauté. Il me fit enfermer dans une caiſſe, & ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du Palais, & de m'abandonner aux oiſeaux de proie, après m'avoir coupé la tête. Le bourreau accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caiſſe, & s'arrêta dans la campagne pour exécuter ſon ordre. Mais je fis ſi bien par mes prieres & par mes larmes, que j'excitai ſa compaſſion. Allez, me dit-il, ſortez promptement du Royaume, & gardez-vous bien d'y revenir; car vous y rencontreriez votre perte, & vous ſeriez cauſe de la mienne. Je le remerciai de la grace qu'il me faiſoit; & je ne fus pas plutôt ſeul, que je me conſolai d'avoir perdu mon œil, en ſongeant que j'avois évité un plus grand malheur.

Dans l'état où j'étois je ne faiſois pas beaucoup de chemin. Je me retirois en des lieux écartés pendant le jour, & je marchois la nuit, autant que mes forces me le pouvoient permettre. J'arrivai enfin dans les Etats du Roi mon oncle, & je me rendis à ſa Capitale.

Je lui fis une long détail de la cause tragique de mon retour, & du triste état où il me voyoit. Hélas, s'écria-t-il ! n'étoit-ce pas assez d'avoir perdu mon fils ! falloit-il que j'apprisse encore la mort d'un frere qui m'étoit cher, & que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit ? Il me marqua l'inquiétude où il étoit de n'avoir reçu aucune nouvelle du Prince son fils, quelques perquisitions qu'il en eût fait faire, & quelque diligence qu'il y eût apportée. Ce malheureux pere pleuroit à chaudes larmes en me parlant, & il me parut tellement affligé, que je ne pus résister à sa douleur. Quelque serment que j'eusse fait au Prince mon cousin, il me fut impossible de le garder. Je racontai au Roi son pere tout ce que je savois.

Le Roi m'écouta avec quelque sorte de consolation ; & quand j'eus achevé : Mon neveu, me dit-il, le récit que vous venez de me faire me donne quelque espérance. J'ai su que mon fils faisoit bâtir ce tombeau, & je sais à peu-près en quel endroit. Avec l'idée qui vous en est restée, je me

flatte que nous le trouverons. Mais puiſqu'il l'a fait faire ſecrétement, & qu'il a exigé de vous le ſecret, je ſuis d'avis que nous l'allions chercher tous deux ſeuls, pour éviter l'éclat. Il avoit une autre raiſon, qu'il ne me diſoit pas, d'en vouloir dérober la connoiſſance à tout le monde. C'étoit une raiſon très-importante, comme la ſuite de mon diſcours le fera connoître.

Nous nous déguiſâmes l'un & l'autre, & nous ſortîmes par une porte du jardin qui ouvroit ſur la campagne. Nous fûmes aſſez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, & j'en eus d'autant plus de joie, que je l'avois envain cherché long-tems. Nous y entrâmes, & trouvâmes la trappe de fer abattue ſur l'entrée de l'eſcalier. Nous eumes de la peine à la lever, parce que le Prince l'avoit ſcellée en dedans avec le plâtre & l'eau dont j'ai parlé; mais enfin nous la levâmes.

Le Roi mon oncle deſcendit le premier. Je le ſuivis, & nous deſcendîmes environ cinquante degrés. Quand

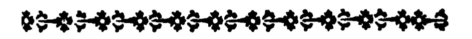
nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espece d'antichambre remplie d'une fumée épaisse, & de mauvaise odeur, dont la lumiere que rendoit un très-beau lustre étoit obscurcie.

De cette antichambre nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes, & éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avoit une citerne au milieu, & l'on voyoit plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avoit en face un Sofa assez élevé, où l'on montoit par quelques degrés, & au-dessus duquel paroissoit un lit fort large, dont les rideaux étoient fermés. Le Roi monta, & les ayant ouverts, il apperçut le Prince son fils, & la Dame couchés ensemble; mais brûlés & changés en charbon, comme si on les eût jettés dans un grand feu, & qu'on les en eût retirés avant que d'être consumés.

Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisoit horreur, le Roi mon on-

, au lieu de témoigner de l'affliction
voyant le Prince son fils dans un
it si affreux, lui cracha au visage,
lui disant d'un air indigné : voilà
el est le châtiment de ce monde,
is celui de l'autre durera éternelle-
ent. Il ne se contenta pas d'avoir
ononcé ces paroles, il se déchaussa
donna sur la joue de son fils un grand
up de sa pantoufle.

Mais Sire, dit Scheherazade, il
jour ; je suis fâchée que votre Ma-
té n'ait pas le loisir de m'écouter
vantage. Comme cette histoire du
emier Calender n'étoit pas encore
ie, & qu'elle paroissoit étrange au
ltan, il se leva dans la résolution
en entendre le reste la nuit sui-
nte.



XXXIX. NUIT.

E lendemain Dinarzade s'étant
encore réveillée de meilleure
ure qu'à son ordinaire, elle appel-
sa sœur Scheherazade. Ma bonne,

Sultane lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire du premier Calender ; car je meurs d'impatience d'en savoir la fin.

Hé bien, dit Scheherazade, vous saurez donc que le premier Calender continuant de raconter son histoire à Zobeïde : Je ne puis vous exprimer, Madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement, lorsque je vis le Roi mon oncle maltraiter ainsi le Prince son fils après sa mort. Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la suspendre pour demander à votre Majesté quel crime peut avoir commis le Prince mon cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre. Mon neveu, me répondit le Roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premieres années, & que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyois pas le mal qui en pourroit arriver : & qui auroit pu le prévoir ? Cette tendresse augmenta avec l'âge, & par-

& parvint à un point, que j'en craignis enfin la ſuite. J'y apportai alors le remede qui étoit en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, & de lui faire une forte réprimande, en lui préſentant l'horreur de la paſſion dans laquelle il s'engageoit, & la honte éternelle dont il alloit couvrir ma famille, s'il perſiſtoit dans des ſentimens ſi criminels; je repréſentai les mêmes choſes à ma fille, & je la renfermai de ſorte qu'elle n'eut plus de communication avec ſon frere. Mais la malheureuſe avoit avalé le poiſon; & tous les obſtacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne ſervirent qu'à l'irriter.

Mon fils, perſuadé que ſa ſœur étoit toujours la même pour lui, ſous prétexte de ſe faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure ſouterraine, dans l'eſpérance de trouver un jour l'occaſion d'enlever le coupable objet de ſa flamme, & de l'amener ici. Il a choiſi le tems de mon abſence, pour forcer la retraite où étoit ſa ſœur, & c'eſt une circonſtance que mon

honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir long-tems de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination, & les a justement châtiés l'un & l'autre. Il fondit en pleurs en achevant ces paroles, & je mêlai mes larmes avec les siennes.

Quelque tems après, il jetta les yeux sur moi. Mais, mon cher neveu, reprit-il, en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je retrouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupoit. Les réflexions qu'il fit encore sur la triste fin du Prince & de la Princesse sa fille, nous arracherent de nouvelles larmes.

Nous remontâmes par le même escalier, & sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trappe de fer, & la couvrîmes de terre & des matériaux dont le sépulcre avoit été

bâti, afin de cacher autant qu'il nous étoit possible, un effet si terrible de la colere de Dieu.

Il n'y avoit pas long-tems que nous étions de retour au Palais, sans que personne se fût apperçu de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de tymbales, de tambours, & d'autres instrumens de guerre. Une poussiere épaisse dont l'air étoit obscurci, nous apprit bientôt ce que c'étoit, & nous annonça l'arrivée d'une armée formidable. C'étoit le même Visir qui avoit détrôné mon pere, & usurpé ses états, qui venoit pour s'emparer aussi de ceux du Roi mon oncle, avec des troupes innombrables.

Ce Prince qui n'avoit alors que sa garde ordinaire, ne put résister à tant d'ennemis. Ils investirent la Ville; & comme les portes leur furent ouvertes sans résistance, ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au Palais du Roi mon oncle, qui se mit en défense; mais il fut tué, après

avoir vendu chérement ſa vie. De mon côté, je combattis quelque tems; mais voyant bien qu'il falloit céder à la force, je ſongeai à me retirer; & j'eus le bonheur de me ſauver par des détours, & de me rendre chez un Officier du Roi, dont la fidélité m'étoit connue.

Accablé de douleur, perſécuté par la fortune, j'eus recours à un ſtratagême, qui étoit la ſeule reſſource qui me reſtoit pour me conſerver la vie. Je me fis raſer la barbe & le ſourcils, & ayant pris l'habit de Calender, je ſortis de la Ville, ſans que perſonne me reconnût. Après cela il me fut aiſé de m'éloigner du Royaume du Roi mon oncle, en marchant par des chemins écartés. J'évitai de paſſer par les Villes, juſqu'à ce qu'étant arrivé dans l'empire du puiſſant Commandeur des Croyans, le glorieux & renommé Calife Haroun Alraſchid, je ceſſai de craindre. Alors me conſultant ſur ce que j'avois à faire, je pris la réſolution de venir à Bagdad me jetter aux pieds de ce grand Monarque, dont on vante par-tout la géné-

rosité. Je le toucherai, disois-je, par le récit d'une histoire aussi surprenante que la mienne ; il aura pitié sans doute d'un malheureux Prince, & je n'implorerai pas vainement son appui.

Enfin après un voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la porte de cette Ville; j'y suis entré sur la fin du jour ; & m'étant un peu arrêté, pour reprendre mes esprits, & délibérer de quel côté je tournerois mes pas, cet autre Calender que voici près de moi, arrive aussi en voyageur. Il me salue ; je le salue de même. A vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse, le troisieme Calender que vous voyez, survient. Il nous salue, & fait connoître qu'il est aussi étranger, & nouveau venu à Bagdad. Comme freres nous nous joignons ensemble, & nous résolvons de ne nous pas séparer.

Cependant il étoit tard, & nous ne savions où aller loger dans une Ville où nous n'avions aucune habitude, & où nous n'étions jamais venus.

Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte, nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçus avec tant de charité & de bonté, que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voilà, Madame, ajouta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter : pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe & les sourcils ras, & pourquoi je suis en ce moment chez vous.

C'est assez, dit Zobeïde, nous sommes contentes ; retirez-vous où il vous plaira. Le Calender s'en excusa, & supplia la Dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confreres, qu'il ne pouvoit, disoit-il, abandonner honnêtement, & celle des trois autres personnes de la compagnie.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois, m'empêche de passer à l'histoire du second Calender ; mais si votre Majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. Le Sultan y consentit, & se leva pour aller tenir son Conseil.

XL. NUIT.

DInarzade, ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaiſir à l'hiſtoire du ſecond Calender qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la Sultane avant le jour: Si vous ne dormez pas, ma ſœur, lui dit-elle, je vous prie de commencer l'hiſtoire que vous nous avez promiſe. Scheherazade auſſi-tôt adreſſa la parole au Sultan, & parla dans ces termes:

Sire, l'hiſtoire du premier Calender parut étrange à toute la compagnie, & particuliérement au Calife. La préſence des eſclaves avec leurs ſabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au Viſir: Depuis que je me connois, j'ai bien entendu des hiſtoires; mais je n'ai jamais rien oui qui approchât de celle de ce Calender. Pendant qu'il parloit ainſi, le ſecond Calender prit la parole, & l'adreſſant à Zobeïde:

HISTOIRE

Du second Calender, Fils de Roi.

MAdame, dit-il, pour obéir à votre commandement, & vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

J'étois à peine hors de l'enfance, que le Roi mon pere, car vous saurez, Madame, que je suis né Prince, remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appella auprès de moi tout ce qu'il y avoit dans ses Etats de gens qui excelloient dans les sciences & dans les beaux arts.

Je ne sus pas plutôt lire & écrire, que j'appris par cœur l'Alcoran tout entier, ce livre admirable qui contient le fondement, les préceptes & la regle de notre Religion. Et afin de m'en instruire à fond, je lus les Ouvrages des Auteurs les plus approuvés, & qui l'ont éclairci par leurs Commen-

taires. J'ajoutai à cette lecture la connoissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de notre Prophête par les grands Hommes ses Contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardoit notre Religion ; je me fis une étude particuliere de nos histoires ; je me perfectionnai dans les belles Lettres, dans la lecture de nos Poëtes, dans la versification. Je m'attachai à la Géographie, à la Chronologie, & à parler purement notre langue, sans toutefois négliger aucun des exercices qui conviennent à un Prince. Mais une chose que j'aimois beaucoup, & à quoi je réussissois principalement, c'étoit à former les caracteres de notre Langue Arabe. J'y fis tant de progrès, que je surpassai tous les Maîtres Ecrivains de notre Royaume qui s'étoient acquis le plus de réputation.

La Renommée me fit plus d'honneur que je ne méritois. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les Etats du Roi mon pere, elle le porta jusqu'à la Cour

des Indes dont le puissant Monarque, curieux de me voir, envoya un Ambassadeur avec de riches présens, pour me demander à mon pere, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il étoit persuadé que rien ne convenoit mieux à un Prince de mon âge que de voyager dans les Cours Etrangeres ; & d'ailleurs il étoit bien aise de s'attirer l'amitié du Sultan des Indes. Je partis donc avec l'Ambassadeur ; mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur & de la difficulté des chemins.

Il y avoit un mois que nous étions en marche, lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussiere, sous lequel nous vîmes bientôt paroître cinquante Cavaliers bien armés. C'étoient des voleurs, qui venoient à nous au grand galop..... Scheherazade étant en cet endroit, apperçut le jour, & en avertit le Sultan, qui se leva ; mais voulant savoir ce qui se passeroit entre les cinquante Cavaliers & l'Ambassadeur des Indes, ce Prince attendit la nuit suivante impatiemment.

XLI. NUIT.

IL étoit presque jour, lorsque Dinarzade se réveilla le lendemain. Ma chere sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire du second Calender. Scheherazade la reprit de cette maniere :

Madame, poursuivit le Calender, en parlant toujours à Zobeïde, comme nous avions dix chevaux chargés de notre bagage, & des présens que je devois faire au Sultan des Indes, de la part du Roi mon pere; & que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquerent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions des Ambassadeurs du Sultan des Indes, & que nous espérions qu'ils ne feroient rien contre le respect qu'ils lui devoient. Nous crûmes sauver par-là notre équipage

& nos vies ; mais les voleurs nous répondirent insolemment : Pourquoi voulez-vous que nous respections le Sultan votre maître ? nous ne sommes point ses sujets, nous ne sommes pas même sur ses Terres. En achevant ces paroles, ils nous envelopperent, & nous attaquerent. Je me défendis le plus long-tems qu'il me fut possible; mais me sentant blessé, & voyant que l'Ambassadeur, ses gens, & les miens avoient tous été jettés par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval qui avoit été aussi fort blessé, & je m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il me put porter ; mais venant tout-à-coup à manquer sous moi, il tomba roide mort de lassitude & du sang qu'il avoit perdu. Je me débarrassai de lui assez vîte ; & remarquant que personne ne me poursuivoit, je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait.

En cet endroit Scheherazade s'appercevant qu'il étoit jour, fut obligée de s'arrêter. Ah ma sœur, dit Dinarzade, je suis bien fâchée que

vous ne puissiez pas continuer cette histoire. Si vous n'aviez pas été paresseuse aujourd'hui, répondit la Sultane, j'en aurois dit d'avantage. Hé bien, reprit Dinarzade, je serai demain plus diligente, & j'espere que vous dédommagerez la curiosité du Sultan de ce que ma négligence lui a fait perdre. Schahriar se leva sans rien dire, & alla à ses occupations ordinaires.

XLII. NUIT.

DInarzade ne manqua pas d'appeller la Sultane de meilleure heure que le jour précédent. Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, reprenez, je vous prie, le conte du second Calender. J'y consens, répondit Scheherazade. En même tems elle le continua dans ces termes :

Me voilà donc, Madame, dit le Calender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'é-

toit inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'étoit pas dangereuse, je marchai le reste du jour, & j'arrivai au pied d'une montagne, où j'apperçus à demi-côté l'ouverture d'une grotte; j'y entrai, & j'y passai la nuit peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avoit cueillis en mon chemin.

Je continuai de marcher le lendemain & les jours suivans, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois, je découvris une grande Ville très-peuplée, & située d'autant plus avantageusement, qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs rivieres & qu'il y regnoit un printems perpétuel.

Les objets agréables qui se présenterent alors à mes yeux, me causerent de la joie, & suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains & les pieds d'une couleur bazanée, car le soleil me les avoit brûlés; & à

force de marcher, ma chauſſure s'étoit uſée, & j'avois été réduit à marcher nuds pieds : outre cela mes habits étoient tout en lambeaux.

J'entrai dans la ville pour prendre langue, & m'informer du lieu où j'étois ; je m'adreſſai à un Tailleur qui travailloit à ſa boutique. A ma jeuneſſe, & à mon air qui marquoient autre choſe que ce que je paroiſſois, il me fit aſſeoir près de lui. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois, & ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguiſai rien de tout ce qui m'étoit arrivé, & ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition.

Le Tailleur m'écouta avec attention : mais lorſque j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la conſolation, il augmenta mes chagrins. Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à perſonne de ce que vous venez de m'apprendre ; car le Prince qui regne en ces lieux eſt le plus grand ennemi qu'ait le Roi votre pere, & il vous feroit ſans doute quelqu'outrage, s'il étoit informé de votre arrivée en cette Ville. Je ne

doutai point de la ſincérité du Tailleur, quand il m'eut nommé le Prince. Mais comme l'inimitié qui eſt entre mon pere & lui n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, Madame, que je la paſſe ſous ſilence.

Je remerciai le Tailleur de l'avis qu'il me donnoit, & lui témoignai que je me remettois entiérement à ſes bons conſeils, & que je n'oublierois jamais le plaiſir qu'il me feroit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger, & m'offrit même un logement chez lui; ce que j'acceptai.

Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois aſſez remis de la fatigue du long & pénible voyage que je venois de faire; & n'ignorant pas que la plupart des Princes de notre Religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelque art ou quelque métier, pour s'en ſervir en cas de beſoin, il me demanda ſi j'en ſavois quelqu'un, dont je puſſe vivre ſans être à charge à perſonne. Je lui répondis que je ſavois l'un & l'autre Droit, que j'étois Grammairien,

Poëte ; & ſur-tout que j'écrivois parfaitement bien. Avec tout ce que vous venez de dire, repliqua-t-il, vous ne gagneriez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain ; rien n'eſt ici plus inutile que ces ſortes de connoiſſances : ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court : & comme vous me paroiſſez robuſte & d'une bonne conſtitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler ; vous viendrez l'expoſer en vente à la place, & je vous aſſure que vous vous ferez un petit revenu, dont vous vivrez indépendamment de perſonne. Par ce moyen vous vous mettrez en état d'attendre que le Ciel vous ſoit favorable, & qu'il diſſipe le nuage de mauvaiſe fortune qui traverſe le bonheur de votre vie, & vous oblige à cacher votre naiſſance. Je me charge de vous faire trouver une corde & une coignée.

La crainte d'être reconnu, & la néceſſité de vivre, me déterminerent à prendre ce parti, malgré la baſſeſſe & la peine qui y étoient attachées.

Dès le jour suivant, le Tailleur m'acheta une coignée & une corde avec un habit court, & me recommandant à de pauvres habitans qui gagnoient leur vie de la même maniere, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt ; & dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois, que je vendis une demi-piece de monnoie d'or du pays ; car quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laissoit pas d'être cher en cette ville, à cause du peu de gens qui se donnoient la peine d'en aller couper. En peu de tems je gagnai beaucoup ; & je rendis au Tailleur l'argent qu'il avoit avancé pour moi.

Il y avoit déja plus d'une année que je vivois de cette sorte, lorsqu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'apperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'ôtai aussi-tôt la terre qui la couvroit ; je la levai, & je vis un esca-

lier , par où je defcendis avec ma coignée.

Quand je fus au bas de l'efcalier, je me trouvai dans un vafte Palais, qui me caufa une grande admiration par la lumiere qui l'éclairoit, comme s'il eût été fur la terre dans l'endroit le mieux expofé. Je m'avançai par une galerie foutenue de colonnes de jafpe, avec des bafes & des chapiteaux d'or maffif; mais voyant venir au devant de moi une Dame, elle me parut avoir un air fi noble, fi aifé, & une beauté fi extraordinaire, que détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.

Là, Scheherazade ceffa de parler, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Ma chere fœur, dit alors Dinarzade, je vous avoue que je fuis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, & je m'imagine que ce qui vous refte à raconter n'eft pas moins merveilleux. Vous ne vous trompez pas, répondit la Sultane; car la fuite de l'hiftoire de ce fecond Calender eft plus digne de l'attention du Sultan, mon Seigneur, que tout ce qu'il a en-

tendu jusqu'à présent. J'en doute, dit Schahriar en se levant; mais nous verrons cela demain.

XLIII. NUIT.

DInarzade fut encore très-diligente cette nuit. Si vous ne dormez pas ma Soeur, dit-elle à la Sultane, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce Palais soûterrain entre la Dame & le Prince. Vous l'allez entendre, répondit Scheherazade. Ecoutez-moi.

Le second Calender, continua-t-elle, poursuivant son histoire: Pour épargner à la belle Dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre; & dans le tems que je lui faisois une profonde révérence, elle me dit: Qui êtes-vous? êtes-vous homme, ou Génie? Je suis homme, Madame, lui répondis je, en me relevant, & je n'ai point de commerce avec les Génies. Par quelle aventure, reprit-elle, avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici? Il y a vingt-cinq

ans que j'y demeure, & pendant tout ce tems-là je n'y ai pas vu d'autre homme que vous.

Sa grande beauté qui m'avoit déja donné dans la vue, sa douceur, & l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit, me donnerent la hardiesse de lui dire : Madame, avant que j'aie l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, & peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. Je lui racontai fidélement par quel étrange accident elle voyoit en ma personne le fils d'un Roi, dans l'état où je paroissois en sa présence; & comment le hazard avoit voulu que je découvrisse l'entrée de la prison magnifique où je la trouvois, mais ennuyeuse selon toutes les apparences.

Hélas! Prince, dit-elle en soupirant encore, vous aviez bien raison de croire que cette prison si riche & si pompeuse ne laisse pas d'être un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans

ne ſauroient plaire lorſqu'on y eſt contre ſa volonté. Il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimarus Roi de l'Iſle d'Ebene, ainſi nommée à cauſe de ce bois précieux qu'elle produit ſi abondamment. Je ſuis la Princeſſe ſa fille.

Le Roi mon pere m'avoit choiſi pour époux un Prince qui étoit mon couſin: Mais la premiere nuit de mes nôces, au milieu des réjouiſſances de la Cour & de la Capitale du Royaume de l'Iſle d'Ebene, avant que je fuſſe livrée à mon mari, un Génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment, je perdis toute connoiſſance; & lorſque j'eus repris mes eſprits, je me trouvai dans ce Palais. J'ai été long-tems inconſolable; mais le tems & la néceſſité m'ont accoutumé à voir & à ſouffrir le Génie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déja dit, que je ſuis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à ſouhait tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & tout ce qui peut contenter une Princeſſe, qui n'aimeroit que les parures & les ajuſtemens.

De dix en dix jours, continua la

Princeſſe, le Génie vient coucher une nuit avec moi, il n'y couche pas plus ſouvent; & l'excuſe qu'il en rapporte, eſt qu'il eſt marié à une autre femme, qui auroit de la jalouſie, ſi l'infidélité qu'il lui fait, venoit à ſa connoiſſance. Cependant ſi j'ai beſoin de lui, ſoit de jour, ſoit de nuit, je n'ai pas plutôt touché un taliſman qui eſt à l'entrée de ma chambre, que le Génie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il eſt venu; ainſi je ne l'attens que dans ſix. C'eſt pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, ſi vous le voulez bien, & je tâcherai de vous régaler ſelon votre qualité & votre mérite.

Je me ſerois eſtimé trop heureux d'obtenir une ſi grande faveur en la demandant, pour la refuſer après une offre ſi obligeante. La Princeſſe me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode, & le plus ſomptueux que l'on puiſſe s'imaginer; & lorſque j'en ſortis, à la place de mon habit, j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour ſa richeſſe, que pour

me rendre plus digne d'être avec elle.

Nous nous aſſimes ſur un ſofa garni d'un ſuperbe tapis, & de couſſins d'appui, du plus beau brocard des Indes; & quelque tems après, elle mit ſur une table des mets très-délicats. Nous mangeâmes enſemble; nous paſſames le reſte de la journée très-agréablement, & la nuit elle me reçut dans ſon lit.

Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaiſir, elle ſervit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puiſſe goûter, & elle voulut bien par complaiſance en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête un peu échauffée de cette liqueur agréable : Belle Princeſſe, lui dis-je, il y a trop long-tems que vous êtes enterrée toute vive. Suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années. Abandonnez la fauſſe lumiere dont vous jouiſſez ici.

Prince, me répondit-elle en ſouriant; laiſſez-là ce diſcours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvu que de dix vous m'en don-

donniez neuf, & que vous cédiez le dixieme au Génie. Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du Génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu, que je vais mettre son talisman en pieces, avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attens. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de Génies au monde, & lui le premier. La Princesse qui en savoit la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. Ce seroit le moyen, me dit-elle, de nous perdre vous & moi. Je connois les Génies mieux que vous ne les connoissez. Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la Princesse; je donnai du pied dans le talisman, & le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se tut; & le Sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le talisman brisé ne fût suivi de quelque événe-

nient fort remarquable, il résolut d'entendre le reste de l'histoire.

XLIV. NUIT.

QUelque tems avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, dit à la Sultane : Ma sœur, si vous ne dormez pas apprenez-nous, je vous en supplie, ce qui arriva dans le Palais souterrain, après que le Prince eut brisé le talisman. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade ; & aussi-tôt reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second Calender.

Le talisman ne fut pas si-tôt rompu, que le Palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable, & pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés & d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin, & me fit connoître, mais trop tard, la faute que j'avois faite. Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci ? Elle me

répondit toute effrayée, & ſans penſer à ſon propre malheur : Hélas ! c'eſt fait de vous, ſi vous ne vous ſauvez.

Je ſuivis ſon conſeil : & mon épouvante fut ſi grande, que j'oubliai ma coignée & mes pabouches. J'avois à peine gagné l'eſcalier par où j'étois deſcendu, que le Palais enchanté s'entr'ouvrit, & fit un paſſage au Génie.

Il demanda en colere à la Princeſſe : Que vous eſt-il arrivé ? & pourquoi m'appellez-vous ? Un mal de cœur, lui répondit la Princeſſe, m'a obligé d'aller chercher la bouteille que vous voyez : j'en ai bu deux ou trois coups ; par malheur j'ai fait un faux pas, & je ſuis tombée ſur le taliſman, qui s'eſt briſé. Il n'y a pas autre choſe.

A cette réponſe, le Génie furieux lui dit : Vous êtes une impudente, une menteuſe ; la coignée & les pabouches que voilà, pourquoi ſe trouvent-elles ici ? Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la Princeſſe. De l'impétuoſité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous, en paſſant par quelque endroit, & vous les avez apportées, ſans y prendre garde.

Le Génie ne repartit que par des injures & par des coups, dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouir les pleurs & les cris pitoyables de la Princeſſe maltraitée d'une maniere ſi cruelle. J'avois déja quitté l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, & repris le mien, que j'avois porté ſur l'eſcalier le jour précédent à la ſortie du bain. Ainſi, j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur & de compaſſion, que j'étois la cauſe d'un ſi grand malheur; & qu'en ſacrifiant la plus belle Princeſſe de la terre à la barbarie d'un Génie implacable, je m'étois rendu criminel, & le plus ingrat de tous les hommes.

Il eſt vrai, diſois-je; qu'elle eſt priſonniere depuis vingt-cinq ans; mais la liberté à part, elle n'avoit rien à deſirer pour être heureuſe. Mon emportement met fin à ſon bonheur, & la ſoumet à la cruauté d'un Démon impitoyable. J'abaiſſai la trappe, la recouvris de terre, & retournai à la Ville avec une charge de bois, que j'accommodai ſans ſavoir ce que je faiſois, tant j'étois troublé & affligé.

Le Tailleur mon hôte marqua une grande joie de me revoir. Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne savois ce que je devois penser; & je craignois que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loué de votre retour. Je le remerciai de son zele & de son affection; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raison pourquoi je retournois sans coignée & sans pabouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. Rien, disois-je, n'auroit égalé le bonheur de la Princesse & le mien, si j'eusse pu me contenir, & que je n'eusse pas brisé le talisman.

Pendant que je m'abandonnois à ces pensées affligeantes, le Tailleur entra, & me dit: Un vieillard que je ne connois pas, vient d'arriver avec votre coignée & vos pabouches, qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit. Il a appris de vos Camarades, qui vont au bois avec vous, que vous de-

meuriez ici. Venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre.

A ce diſcours, je changeai de couleur, & tout le corps me trembla. Le Tailleur m'en demandoit le ſujet, lorſque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le Vieillard qui n'avoit pas eu la patience d'attendre, parut, & ſe préſenta à nous avec la coignée & les pabouches. C'étoit le Génie raviſſeur de la belle Princeſſe de l'Iſle d'Ebene, qui s'étoit ainſi déguiſé, après l'avoir traitée avec la derniere barbarie. Je ſuis Génie, nous dit-il, fils de la fille d'Eblis, Prince des Génies. N'eſt-ce pas là ta coignée, ajouta-t-il, en s'addreſſant à moi? Ne ſont-ce pas-là tes pabouches?

Scheherazade en cet endroit apperçut le jour, & ceſſa de parler. Le Sultan trouvoit l'hiſtoire du ſecond Calender trop belle, pour ne pas vouloir en entendre davantage. C'eſt pourquoi il ſe leva, dans l'intention d'en apprendre la ſuite le lendemain.

XLV. NUIT.

LE jour ſuivant, Dinarzade appella la Sultane. Ma chere ſœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter de quelle maniere le Génie traita le Prince. Je vais ſatisfaire votre curioſité, répondit Scheherazade. Alors elle reprit de cette ſorte l'hiſtoire du ſecond Calender.

Le Calender continuant de parler à Zobeïde : Madame, dit-il, le Génie m'ayant fait cette queſtion, ne me donna pas le tems de lui répondre, & je ne l'aurois pu faire, tant ſa préſence affreuſe m'avoit mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, & s'élançant dans l'air m'enleva juſqu'au ciel avec tant de force & de vîteſſe, que je m'apperçus plutôt que j'étois monté ſi haut, que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre, & l'ayant fait entr'ouvrir, en frappant du pied, il s'y enfonça, & auſſi-tôt

je me trouvai dans le Palais enchanté, devant la belle Princeſſe de l'Iſle d'Ebene. Mais hélas, quel ſpectacle! je vis une choſe qui me perça le cœur. Cette Princeſſe étoit nue, & toute en ſang, étendue ſur la terre, plus morte que vive, & les joues baignées de larmes.

Perfide, lui dit le Génie, en me montrant à elle, n'eſt-ce pas-là ton Amant? Elle jetta ſur moi ſes yeux languiſſans, & répondit triſtement: Je ne le connois pas, jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. Quoi! reprit le Génie, il eſt cauſe que tu es dans l'état où te voilà ſi juſtement, & tu oſes dire que tu ne le connois pas? Si je ne le connois pas, repartit la Princeſſe, voulez-vous que je faſſe un menſonge, qui ſoit cauſe de ſa perte? Hé bien, dit le Génie, en tirant un ſabre, & le préſentant à la Princeſſe: Si tu ne l'as jamais vu, prends ce ſabre & lui coupe la tête. Hélas! dit la Princeſſe, comment pourrois-je exécuter ce que vous exigez de moi? Mes forces ſont tellement épuiſées, que je ne ſaurois lever le bras; & quand je le pourrois,

aurois-je le courage de donner la mort à une perſonne que je ne connois point, à un innocent ? Ce refus, dit alors le Génie à la Princeſſe, me fait connoître tout ton crime. Enſuite ſe tournant de mon côté : Et toi, me dit-il, ne la connois-tu pas ?

J'aurois été le plus ingrat & le plus perfide de tous les hommes ſi je n'euſſe pas eu pour la Princeſſe la même fidélité qu'elle avoit pour moi, qui étois la cauſe de ſon malheur. C'eſt pourquoi je répondis au Génie : Comment la connoîtrois-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette ſeule fois ? Si cela eſt, reprit-il, prens donc ce ſabre, & coupe-lui la tête. C'eſt à ce prix que je te mettrai en liberté, & que je ſerai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à préſent, comme tu le dis. Très-volontiers, lui repartis-je. Je pris le ſabre de ſa main ...... Mais, Sire, dit Scheherazade, en l'interrompant en cet endroit, il eſt jour, & je ne dois point abuſer de la patience de Votre Majeſté. Voilà des événemens merveilleux, dit le Sultan en lui-même : nous verrons demain ſi le

Prince eut la cruauté d'obéir au Génie.

XLVI. NUIT.

SUr la fin de la nuit, Dinarzade ayant appellé la Sultane, lui dit: Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'histoire que vous ne putes achever hier. Je le veux, répondit Scheherazade; & sans perdre de tems, vous saurez que le second Calender poursuivit ainsi.

Ne croyez pas, Madame, que je m'approchai de la belle Princesse de l'Isle d'Ebene pour être le ministre de la barbarie du Génie. Je le fis seulement pour lui marquer par mes gestes, autant qu'il me l'étoit permis, que comme elle avoit la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refusois pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La Princesse comprit mon dessein. Malgré ses douleurs & son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, &

me fit entendre qu'elle mouroit volontiers, & qu'elle étoit contente de voir que je voulois aussi mourir pour elle. Je reculai alors, & jettant le sabre par terre : Je serois, dis-je au Génie, éternellement blâmable devant tous les hommes, si j'avois la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connois point, mais même une Dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, prête à rendre l'ame. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puisque je suis à votre discrétion ; mais je ne puis obéir à votre commandement barbare.

Je vois bien, dit le Génie, que vous me bravez l'un & l'autre, & que vous insultez à ma jalousie. Mais par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je suis capable. A ces mots le monstre reprit le sabre, & coupa une des mains de la Princesse, qui n'eut que le tems de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu : car le sang qu'elle avoit déja perdu, & celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de

vivre plus d'un moment ou deux après cette derniere cruauté, dont le ſpectacle me fit évanouir.

Lorſque je fus revenu à moi, je me plaignis au Génie de ce qu'il me faiſoit languir dans l'attente de la mort. Frappez, lui dis-je, je ſuis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attens de vous comme la plus grande grace que vous me puiſſiez faire. Mais au lieu de me l'accorder, voilà, me dit-il, de quelle ſorte les Génies traitent les femmes qu'ils ſoupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici; ſi j'étois aſſuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois périr dans ce moment; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiſeau: choiſis un de ces changemens; je veux bien te laiſſer maître du choix.

Ces paroles me donnerent quelque eſpérance de le fléchir. O Génie, lui dis-je, modérez votre colere; & puiſque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la moi généreuſement. Je me ſouviendrai toujours de votre clémence, ſi vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du

monde pardonna à un de ses voisins qui lui portoit une envie mortelle. Le Génie me demanda ce qui s'étoit passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il vouloit bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle maniere je lui en fis le récit. Je crois, Madame, que vous ne serez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

HISTOIRE

De l'envieux & de l'envié.

DAns une Ville assez considérable, deux hommes demeuroient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en étoit l'objet, résolut de changer de demeure, & de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avoit attiré l'animosité de son voisin : car quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'étoit apperçu qu'il n'en étoit pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avoit ; & se retirant à la Capitale du pays, qui n'étoit pas éloignée, il acheta une

petite terre environ à une demi-lieue de la Ville. Il y avoit une maison assez commode, un beau jardin, & une cour raisonnablement grande, dans laquelle étoit une citerne profonde, dont on ne se servoit plus.

Le bon-homme ayant fait cette acquisition, prit l'habit de Derviche, pour mener une vie plus retirée, & fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de tems une Communauté nombreuse de Derviches. Sa vertu le fit bientôt connoître, & ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde, tant du peuple, que des principaux de la Ville. Enfin chacun l'honoroit, & le chérissoit extrêmement. On venoit aussi de bien loin se recommander à ses prieres, & tous ceux qui se retiroient d'auprès de lui, publioient les bénédictions qu'ils croyoient avoir reçues du ciel par son moyen.

La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il étoit sorti, l'Envieux en eut un chagrin si vif, qu'il abandonna sa maison & ses affaires, dans la résolution de

l'aller perdre. Pour cet effet il ſe rendit au nouveau Couvent de Derviches, dont le chef, ci-devant ſon voiſin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'Envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvoit l'entretenir qu'en particulier. Ainſi, ajouta-t-il, que perſonne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour ; & puiſque la nuit approche, commandez à vos Derviches de ſe retirer dans leurs cellules. Le chef des Derviches fit ce qu'il ſouhaitoit.

Lorſque l'Envieux ſe vit ſeul avec ce bon-homme, il commença de lui raconter ce qui lui plut, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour, juſqu'à ce que ſe trouvant ſur le bord de la citerne, il le pouſſa, & le jetta dedans, ſans que perſonne fût témoin d'une ſi méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du Couvent, d'où il ſortit ſans être vû, & retourna chez lui, fort content de ſon voyage, & perſuadé que l'objet de ſon envie n'étoit plus au monde. Mais il ſe trompoit fort.

Scheherazade n'en put dire davantage, car le jour paroissoit. Le Sultan fut indigné de la malice de l'Envieux. Je souhaite fort, dit-il en lui-même, qu'il n'en arrive point de mal au bon Derviche. J'espere que j'apprendrai demain que le Ciel ne l'abandonna point dans cette occasion.

XLVII. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade à son reveil, apprenez-nous, je vous en conjure, si le bon Derviche sortit sain & sauf de la citerne.

Oui, répondit Scheherazade; & le second Calender poursuivant son histoire : La vieille citerne, dit-il, étoit habitée par des Fées & par des Génies, qui se trouverent si à propos pour secourir le chef des Derviches, qu'ils le reçurent & le soutinrent jusqu'au bas, de maniere qu'il ne se fit aucun mal. Il s'apperçut bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire

dans une chûte dont il devoit perdre la vie ; mais il ne voyoit, ni ne sentoit rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit : Savez-vous qui est ce bon-homme à qui nous venons de rendre ce bon office ? & d'autres voix ayant répondu que non, la premiere réprit : Je vais vous le dire. Cet homme par la plus grande charité du monde, a abandonné la Ville où il demeuroit, & est venu s'établir en ce lieu, dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale, que l'Envieux ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr. Ce qu'il auroit exécuté sans le secours que nous avons prêté à ce bon-homme, dont la réputation est si grande, que le Sultan qui fait son séjour dans la Ville voisine, doit venir demain le visiter, pour recommander la Princesse sa fille à ses prieres.

Une autre voix demanda quel besoin la Princesse avoit des prieres du Derviche ? A quoi la premiere repartit ; Vous ne savez donc pas qu'elle

eſt poſſédée du Génie Maimoun, fils de Dimdim, qui eſt devenu amoureux d'elle ? Mais je ſais bien comment ce bon chef des Derviches pourroit la guérir ; la choſe eſt très-aiſée, & je vais vous la dire. Il a dans ſon Couvent un chat noir, qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite piece de monnoie d'argent. Il n'a qu'à arracher ſept brins de poil de cette tache blanche, les brûler, & parfumer la tête de la Princeſſe de leur fumée. A l'inſtant elle ſera ſi bien guérie, & ſi bien délivrée de Maimoun fils de Dimdim, que jamais il ne s'aviſera d'approcher d'elle une ſeconde fois.

Le chef de Derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des Fées & des Génies, qui garderent un grand ſilence toute la nuit, après avoir dit ces paroles. Le lendemain au commencement du jour, dès qu'il put diſtinguer les objets, comme la citerne étoit démolie en pluſieurs endroits, il apperçut un trou par où il ſortit ſans peine.

Les Derviches qui le cherchoient, furent ravis de le revoir. Il leur ra-

conta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avoit si bien reçu le jour précédent, & se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avoit oui parler la nuit dans l'entretien des Fées & des Génies, ne fut pas long-tems à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il le prit, lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queue, & les mit à part pour s'en servir quand il en auroit besoin.

Il n'y avoit pas long-tems que le soleil étoit levé, lorsque le Sultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir apporter une prompte guérison à la Princesse, arriva à la porte du Couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, & entra avec les principaux Officiers qui l'accompagnoient. Les Derviches le reçurent avec un profond respect.

Le Sultan tira leur chef à l'écart : Bon Scheich, lui dit-il, vous savez peut-être déja le sujet qui m'amene. Oui, Sire, répondit modestement le Derviche ; c'est, si je ne me trompe, la maladie de la Princesse qui m'attire cet honneur, que je ne mérite pas. C'est

cela même, repliqua le Sultan. Vous me rendriez la vie, si, comme je l'espere, vos prieres obtenoient la guérison de ma fille. Sire, repartit le bon homme, si votre Majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide & faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.

Le Prince transporté de joie envoya sur le champ chercher sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes & d'Eunuques, & voilée de maniere qu'on ne lui voyoit pas le visage. Le Chef des Derviches fit tenir un poële au-dessus de la tête de la Princesse; & il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avoit fait apporter, que le Génie Maimoun, fils de Dimdim, fit un grand cri, sans que l'on vît rien, & laissa la Princesse libre.

Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, & le leva pour voir où elle étoit. Où suis-je, s'écria-t-elle? Qui m'a amenée ici? A ces paroles, le Sultan ne put cacher l'excès de sa joie; il embrassa sa fille,

& la baiſa aux yeux : il baiſa auſſi la main du chef des Derviches, & dit aux Officiers qui l'accompagnoient : Dites-moi votre ſentiment : quelle récompenſe mérite celui qui a ainſi guéri ma fille ? Ils répondirent tous qu'il méritoit de l'épouſer. C'eſt ce que j'avois dans la penſée, reprit le Sultan ; & je le fais mon gendre dès ce moment.

Peu de tems après, le premier Viſir mourut. Le Sultan mit le Derviche à ſa place ; & le Sultan étant mort lui-même ſans enfans mâles, les Ordres de Religion & de Milice aſſemblés, le bon-homme fut déclaré & reconnu Sultan d'un commun conſentement.

Le jour qui paroiſſoit, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le Derviche parut à Schahriar digne de la Couronne qu'il venoit d'obtenir ; mais ce Prince étoit en peine de ſavoir ſi l'Envieux n'en ſeroit pas mort de chagrin ; & il ſe leva, dans la réſolution de l'apprendre la nuit ſuivante.

XLVIII. NUIT.

DInarzade, quand il en fut tems, adressa ces paroles à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter la fin de l'histoire de l'Envié & de l'Envieux. Très volontiers, répondit Scheherazade. Voici comme le second Calender la poursuivit.

Le bon Derviche, dit-il, étant donc monté sur le Trône de son beau-pere, un jour qu'il étoit au milieu de sa Cour dans une marche, il apperçut l'Envieux parmi la foule du monde qui étoit sur son passage. Il fit approcher un des Visirs qui l'accompagnoient, & lui dit tous bas : Allez, & amenez-moi cet homme que voilà, & prenez bien garde de l'épouvanter. Le Visir obéit ; & quand l'Envieux fut en présence du Sultan, le Sultan lui dit : Mon ami, je suis ravi de vous voir ; & alors s'adressant à un Officier : Qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heu-

re mille pieces de monnoie d'or de mon trésor. De plus qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, & qu'une garde suffisante le conduise & l'escorte jusque chez lui. Après avoir chargé l'Officier de cette commission, il dit adieu à l'Envieux, & continua sa marche.

Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au Génie assassin de la Princesse de l'Isle d'Ebene, je lui en fis l'applcation. O Génie, lui dis-je, vous voyez que ce Sultan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'Envieux qu'il n'eût perdu la vie; il le traita encore, & le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple, & de me pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir.

Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie; ne te flatte pas que je te renvoie sain & sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. A

ces mots, il se saisit de moi avec violence, & m'emportant au-travers de la voûte du Palais souterrain, qui s'entr'ouvroit pour lui faire un passage, il m'enleva si haut, que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur il se lança vers la terre comme la foudre, & prit pied sur la cime d'une montagne.

Là, il ramassa une poignée de terre, prononça, ou plutôt marmota dessus certaines paroles, ausquelles je ne compris rien, & la jettant sur moi: Quitte, me dit-il, la figure d'homme, & prens celle de singe. Il disparut aussi-tôt, & je demeurai seul, changé en singe, accablé de douleur; dans un pays inconnu, ne sachant si j'étois près ou éloigné des Etats du Roi mon pere.

Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrêmité qu'au bout d'un mois, que j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme, & j'apperçus un vaisseau à une demi-lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une

une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, & me mis dessus, jambe deçà, jambe delà, avec un bâton à chaque main pour me servir de rames.

Je voguai dans cet état, & m'avançai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux Matelots & aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord ; & me prenant à un cordage, je grimpai jusques sur le tillac. Mais comme je ne pouvois parler, je me trouvai dans un terrible embarras. En effet le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du Génie.

Les Marchands, superstitieux & scrupuleux, crurent que je porterois malheur à leur navigation, si on me recevoit. C'est pourquoi l'un dit : Je vais l'assommer d'un coup de maillet ; un autre : Je veux lui passer une fleche au travers du corps ; un autre : Il faut le jetter à la mer. Quelqu'un

n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit, si me rangeant du côté du Capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds; mais le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action, & des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire répentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

Le vent qui succéda au calme ne fut pas fort; mais il fut favorable: il ne changea point durant cinquante jours, & il nous fit heureusement aborder au port d'une belle Ville, très-peuplée, & d'un grand commerce, où nous jettâmes l'ancre. Elle étoit d'autant plus considérable, que c'étoit la capitale d'un puissant Etat.

Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui venoient pour féliciter leurs amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vus

au pays d'où ils arrivoient, ou ſimplement par la curioſité de voir un vaiſſeau qui venoit de loin.

Il arriva entr'autres quelques Officiers qui demanderent à parler de la part du Sultan aux Marchands de notre bord. Les Marchands ſe préſenterent à eux ; & l'un des Officiers prenant la parole, leur dit : Le Sultan notre Maître nous a chargé de vous témoigner qu'il a bien de la joie de votre arrivée, & de vous prier de prendre la peine d'écrire ſur le rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de votre écriture.

Pour vous apprendre quel eſt ſon deſſein, vous ſaurez qu'il avoit un premier Viſir, qui, avec une très-grande capacité dans le maniement des affaires, écrivoit dans la derniere perfection. Ce Miniſtre eſt mort depuis peu de jours. Le Sultan en eſt fort affligé ; & comme il ne regardoit jamais les écritures de ſa main ſans admiration, il a fait un ſerment ſolemnel de ne donner ſa place qu'à un homme qui écrira auſſi-bien qu'il écrivoit. Beaucoup de gens ont préſenté de leur

écriture ; mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étendue de cet Empire, qui ait été jugé digne d'occuper la place du Visir.

Ceux des Marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé, je m'avançai, & enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde, & particuliérement les Marchands qui venoient d'écrire, s'imaginant que je voulois le déchirer, ou le jetter à la mer, firent de grands cris ; mais ils se rassurerent, quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement, & que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avoient jamais vu de singe qui sût écrire, & qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils vouloient m'arracher le rouleau des mains ; mais le Capitaine prit encore mon parti. Laissez-le faire, dit-il, qu'il écrive : s'il ne fait que barbouiller le papier,

je vous promets que je le punirai sur le champ : si au contraire il écrit bien, comme je l'espere ; car je n'ai vu de ma vie un Singe plus adroit & plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses, je déclare que je le reconnoîtrai pour mon fils. J'en avois un, qui n'avoit pas, à beaucoup près, tant d'esprit que lui.

Voyant que personne ne s'opposoit plus à mon dessein, je pris la plume, & ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les Arabes ; & chaque essai d'écriture contenoit un distique ou un quatrain inpromptu à la louange du Sultan. Mon écriture n'effaçoit pas seulement celle des Marchands, j'ose dire qu'on n'en avoit point vu de si belle jusqu'alors en ce pays-là. Quand j'eus achevé, les Officiers prirent le rouleau, & le porterent au Sultan.

Scheherazade en étoit là, lorsqu'elle apperçut le jour. Sire, dit-elle à Schahriar, si j'avois le tems de continuer, je raconterois à votre Majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. Le

Sultan qui s'étoit proposé d'entendre toute cette histoire, se leva sans dire ce qu'il pensoit.

XLIX. NUIT.

LE lendemain, Dinarzade éveillée avant le jour, appella la Sultane, & lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous apprendre la suite des aventures du Singe. Je crois que le Sultan mon Seineur n'a pas moins de curiosité que moi de l'entendre. Vous allez être satisfaits l'un & l'autre, répondit Scheherazade ; & pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le second Calender continua ainsi son histoire.

Le Sultan ne fit aucune attention aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement, qu'il dit aux Officiers : Prenez le cheval de mon écurie le plus beau & le plus richement enharnaché, & une robe de brocard des plus magnifiques, pour revêtir la personne de qui sont

ces ſix ſortes d'écritures, & amenez-le moi.

A cet ordre du Sultan, les Officiers ſe mirent à rire. Ce Prince irrité de leur hardieſſe, étoit prêt à les punir; mais ils lui dirent: Sire, nous ſupplions votre Majeſté de nous pardonner: ces écritures ne ſont pas d'un homme, elles ſont d'un Singe. Que dites-vous, s'écria le Sultan? ces écritures merveilleuſes ne ſont pas de la main d'un homme? Non, Sire, répondit un des Officiers, nous aſſurons votre Majeſté qu'elles ſont d'un Singe, qui les a faites devant nous. Le Sultan trouva la choſe trop ſurprenante pour n'être pas curieux de me voir. Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un Singe ſi rare.

Les Officiers revinrent au Vaiſſeau, & expoſerent leur ordre au Capitaine, qui leur dit que le Sultan étoit le maître. Auſſi-tôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très-riche, & me porterent à terre, où ils me mirent ſur le cheval du Sultan, qui m'attendoit dans ſon Palais avec un grand nombre

de perſonnes de ſa Cour, qu'il avoit aſſemblés pour me faire plus d'honneur.

La marche commença. Le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terraſſes des Palais & des maiſons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un & de l'autre ſexe, & de tous âges, que la curioſité avoit fait venir de tous les endroits de la Ville pour me voir; car le bruit s'étoit répandu en un moment, que le Sultan venoit de choiſir un Singe pour ſon grand Viſir. Après avoir donné un ſpectacle ſi nouveau à tout ce peuple, qui par des cris redoublés ne ceſſoit de marquer ſa ſurpriſe, j'arrivai au Palais du Sultan.

Je trouvai ce Prince aſſis ſur ſon Trône au milieu des Grands de ſa Cour. Je lui fis trois révérences profondes; & à la derniere, je me proſternai, & baiſai la terre devant lui. Je me mis enſuite ſur mon ſéant en poſture de ſinge. Toute l'aſſemblée ne pouvoit ſe laſſer de m'admirer, & ne comprenoit pas comment il étoit poſſible qu'un ſinge ſût ſi bien rendre

aux Sultans le respect qui leur est dû, & le Sultan en étoit plus étonné que personne. Enfin la cérémonie de l'Audience eût été complette, si j'eusse pu ajouter la harangue à mes gestes; mais les singes ne parlerent jamais, & l'avantage d'avoir été homme, ne me donnoit pas ce privilege.

Le Sultan congédia ses Courtisans & il ne resta auprès de lui que le chef de ses Eunuques, un petit Esclave fort jeune, & moi. Il passa de la salle d'Audience dans son appartement, où il se fit apporter à manger. Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher, & de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai, & me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue & de modestie.

Avant que l'on desservît, j'apperçus une écritoire; je fis signe qu'on me l'apportât; & quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon, qui marquoient ma reconnoissance au Sultan: & la lecture qu'il en fit après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son éton-

nement. La table levée, on lui apporta d'une boiſſon particuliere, dont il me fit préſenter un verre. Je bus, & j'écrivis deſſus de nouveaux vers, qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes ſouffrances. Le Sultan les lut encore, & dit : Un homme qui ſeroit capable d'en faire autant, ſeroit au-deſſus des plus grands hommes.

Ce prince s'étant fait apporter un jeu d'Echecs, me demanda par ſigne ſi j'y ſavois jouer, & ſi je voulois jouer avec lui. Je baiſai la terre ; & en portant la main ſur ma tête, je marquai que j'étois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la premiere partie, mais je gagnai la ſeconde & la troiſieme ; & m'appercevant que cela lui faiſoit quelque peine, pour le conſoler, je fis un quatrain que je lui préſentai. Je lui diſois que deux puiſſantes Armées s'étoient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur ; mais qu'elles avoient fait la paix ſur le ſoir, & qu'elles avoient paſſé la nuit enſemble fort tranquillement ſur le champ de bataille.

Tant de chofes paroiffant au Sultan fort au-delà de tout ce qu'on avoit jamais vu ou entendu de l'adreffe & de l'efprit des finges, il ne voulut pas être le feul témoin de ces prodiges. Il avoit une fille qu'on appelloit Dame de beauté. Allez, dit-il au chef des Eunuques, qui étoit préfent & attaché à cette Princeffe, allez, faites venir ici votre Dame, je fuis bien-aife qu'elle ait part au plaifir que je prens.

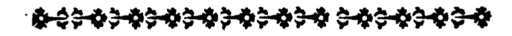
Le chef des Eunuques partit, & amena bientôt la Princeffe. Elle avoit le vifage découvert; mais elle ne fut pas plutôt dans la chambre, qu'elle fe le couvrit promptement de fon voile, en difant au Sultan : Sire, il faut que votre Majefté fe foit oubliée. Je fuis fort furprife qu'elle me faffe venir pour paroître devant les hommes. Comment donc, ma fille, répondit le Sultan, vous n'y penfez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit Efclave, l'Eunuque votre Gouverneur, & moi, qui avons la liberté de vous voir le vifage; néanmoins vous baiffez votre voile, & vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. Sire, ré-

pliqua la Princeſſe, votre Majeſté va connoître que je n'ai pas tort. Le Singe que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un Singe, eſt un jeune Prince, fils d'un grand Roi. Il a été métamorphoſé en ſinge par enchantement. Un Génie, fils de la fille d'Eblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la Princeſſe de l'Iſle d'Ebene, fille du Roi Epitimarus.

Le Sultan étonné de ce diſcours, ſe tourna de mon côté; & ne me parlant plus par ſigne, il me demanda ſi ce que ſa fille venoit de dire étoit véritable. Comme je ne pouvois parler, je mis la main ſur ma tête pour lui témoigner que la Princeſſe avoit dit la vérité. Ma fille, reprit alors le Sultan, comment ſavez-vous que ce Prince a été transformé en ſinge par enchantement? Sire, répondit la Princeſſe Dame de beauté, votre Majeſté peut ſe ſouvenir qu'au ſortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille Dame. C'étoit une Magicienne très-habile: elle m'a enſeigné ſoixante-dix regles de ſa ſcience, par la vertu de

laquelle je pourrois en un clin d'œil faire transſporter votre Capitale au milieu de l'Océan, au-delà du Mont Caucaſe. Par cette ſcience je connois toutes les perſonnes qui ſont enchantées, ſeulement à les voir; je ſais qui elles ſont, & par qui elles ont été enchantées : ainſi ne ſoyez pas ſurpris ſi j'ai d'abord démêlé ce Prince au-travers du charme qui l'empêche de paroître à vos yeux tel qu'il eſt naturellement. Ma fille, dit le Sultan, je ne vous croyois pas ſi habile. Sire, répondit la Princeſſe, ce ſont des choſes curieuſes qu'il eſt bon de ſavoir; mais il m'a ſemblé que je ne devois pas m'en vanter. Puiſque cela eſt ainſi, reprit le Sultan, vous pourrez donc diſſiper l'enchantement du Prince. Oui, Sire, repartit la Princeſſe, je puis lui rendre ſa premiere forme. Rendez-la lui donc, interrompit le Sultan, vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir; car je veux qu'il ſoit mon Grand Viſir, & qu'il vous épouſe. Sire, dit la Princeſſe, je ſuis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'apperçut qu'il étoit jour, & cessa de poursuivre l'histoire du second Calender. Schahriar jugeant que la suite ne seroit pas moins agréable que ce qu'il avoit entendu, résolut de l'écouter le lendemain.



L. NUIT.

DInarzade appellant la Sultane à l'heure ordinaire, lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, racontez-nous de grace comment la Dame de Beauté remit le second Calender dans son premier état. Vous l'allez savoir, répondit Scheherazade. Le Calender reprit ainsi son discours.

La Princesse Dame de Beauté alla dans son appartement, d'où elle apporta un couteau qui avoit des mots hébreux gravés sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite le Sultan, le Chef des Eunuques, le petit Esclave & moi, dans une cour secrete du Pa-

lais ; & là nous laiſſant ſous une galerie qui regnoit autour, elle s'avança au milieu de la cour, où elle décrivit un grand cercle, & y traça pluſieurs mots en caracteres Arabes anciens, & autres, qu'on appelle caracteres de Cléopatre.

Lorſqu'elle eut achevé, & préparé le cercle de la maniere qu'elle le ſouhaitoit, elle ſe plaça & s'arrêta au milieu où elle fit des adjurations, & récita des verſets de l'Alcoran. Inſenſiblement l'air s'obſcurcit, de ſorte qu'il ſembloit qu'il fût nuit, & que la machine du monde alloit ſe diſſoudre. Nous nous ſentîmes ſaiſir d'une frayeur extrême ; & cette frayeur augmenta encore, quand nous vîmes tout-à-coup paroître le Génie, fils de la fille d'Eblis, ſous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

Dès que la Princeſſe apperçut ce monſtre, elle lui dit : Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oſes te préſenter ſous cette horrible forme, & tu crois m'épouvanter ? & toi, reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait, &

confirmé par un ferment folemnel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre? Ah! maudit, répliqua la Princeffe, c'eft à toi que j'ai ce reproche à faire. Tu vas, interrompit brufquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de venir. En difant cela, il ouvrit une gueule effroyable, & s'avança fur elle pour la dévorer. Mais elle, qui étoit fur fes gardes, fit un faut en arriere, eut le tems de s'arracher un cheveu; & en prononçant deux ou trois paroles, elle fe changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps.

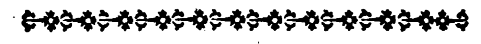
Les deux parties du lion difparurent, & il ne refta que la tête, qui fe changea en un gros fcorpion. Auffitôt la Princeffe fe changea en ferpent, & livra un rude combat au fcorpion, qui n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'une aigle, & s'envola. Mais le ferpent prit alors celle d'une aigle noire plus puiffante, & la pourfuivit. Nous les perdîmes de vue, l'un & l'autre.

Quelque tems après qu'elles eurent

difparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, & il en fortit un chat noir & blanc, dont le poil étoit tout hériffé, & qui miauloit d'une maniere effrayante. Un loup noir le fuivit de près, & ne lui donna aucun relâche. Le chat trop preffé fe changea en un ver, & fe trouvant près d'une grenade tombée par hazard d'un grenadier qui étoit planté fur le bord d'un canal d'eau affez profond, mais peu large, ce ver perça la grenade en un inftant, & s'y cacha. La grenade alórs s'enfla, devint groffe comme une citrouille, & s'éleva fur le toît de la galerie, d'où après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour, & fe rompit en plufieurs morceaux.

Le loup qui pendant ce tems-là s'étoit transformé en coq, fe jett a fur les grains de la grenade, & fe mit à les avaler l'un après l'autre. Lorfqu'il n'en vit plus, il vint à nous les aîles étendues, en faifant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en reftoit un fur le bord du canal, dont il s'apperçut en fe retournant. Il y courut vite ;

mais dans le moment qu'il alloit porter le bec dessus, le grain roula dans le canal, & se changea en petit poisson ...... Mais voila le jour, Sire, dit Scheherazade; s'il n'eût pas si-tôt paru, je suis persuadée que Votre Majesté auroit pris beaucoup de plaisir à entendre ce que je lui aurois raconté. A ces mots elle se tut; & le Sultan se leva rempli de tous ces événemens inouis, qui lui inspirerent une forte envie & une extrême impatience d'apprendre le reste de cette histoire.



LI. NUIT.

DInarzade le lendemain ne craignit pas d'interrompre le sommeil de la Sultane. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre le fil de cette merveilleuse histoire, que vous ne pûtes achever hier. Je suis curieuse d'entendre la suite de toutes ces métamorphoses. Scheherazade rappella dans

ſa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée ; & puis adreſſant la parole au Sultan : Sire, dit-elle, le ſecond Calender continua de cette ſorte ſon hiſtoire.

Le Coq ſe jetta dans le canal, & ſe changea en un brochet qui pourſuivit le petit poiſſon. Ils furent l'un & l'autre deux heures entieres ſous l'eau & nous ne ſavions ce qu'ils étoient devenus, lorſque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de tems après nous vîmes le Génie & la Princeſſe tout en feu. Ils ſe lancerent l'un contre l'autre des flammes par la bouche juſques à ce qu'ils vinrent à ſe prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmenterent, & jetterent une fumée épaiſſe & enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes avec raiſon qu'elle n'embraſât tout le Palais ; mais nous eûmes bientôt un ſujet de crainte beaucoup plus preſſant : car le Génie s'étant débarraſſé de la Princeſſe, vint juſqu'à la galerie où nous étions, & nous ſouffla des tourbillons de feu. C'étoit fait de nous, ſi la Princeſſe

accourant à notre ſecours, ne l'eût obligé par ſes cris à s'éloigner & à ſe garder d'elle. Néanmoins quelque diligence qu'elle fît, elle ne put empêcher que le Sultan n'eût la barbe brûlée & le viſage gâté ; que le chef des Eunuques ne fût étouffé & conſumé ſur le champ, & qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit, & ne me rendît borgne. Le Sultan & moi nous nous attendions à périr ; mais bientôt nous ouîmes crier : victoire, victoire ; & nous vîmes tout à coup paroître la Princeſſe ſous ſa forme naturelle, & le Génie réduit en un monceau de cendres.

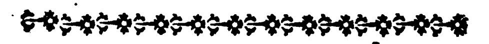
La Princeſſe s'approcha de nous, & pour ne pas perdre de tems, elle demanda une taſſe pleine d'eau, qui lui fut apportée par le jeune Eſclave à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit, & après quelques paroles prononcées deſſus, elle jetta l'eau ſur moi en diſant : ſi tu es Singe par enchantement, change de figure, & prens celle d'homme, que tu avois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que je redevins homme tel que

j'étois avant ma métamorphose, à un œil près.

Je me préparois à remercier la Princesse, mais elle ne m'en donna pas le tems. Elle s'adressa au Sultan son pere, & lui dit : Sire, j'ai remporté la victoire sur le Génie, comme Votre Majesté le peut voir : mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre, & vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétré dans ce combat terrible, & je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne seroit point arrivé, si je m'étois apperçue du dernier grain de la Grenade, & que je l'eusse avalé comme les autres, lorsque j'étois changée en Coq. Le Génie s'y étoit réfugié comme en son dernier retranchement; & de-là dépendoit le succès du combat, qui auroit été heureux & sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu, & de combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait entre le Ciel & la Terre, & en votre présence. Malgré le pouvoir de son Art redoutable, &

ſon expérience, j'ai fait connoître au Génie que j'en ſavois plus que lui ; je l'ai vaincu, & réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche.

Scheherazade interrompit en cet endroit l'hiſtoire du ſecond Calender, & dit au Sultan : Sire, le jour qui paroît m'avertit de n'en pas dire davantage ; mais ſi Votre Majeſté veut bien encore me laiſſer vivre juſqu'à demain, elle entendra la fin de cette hiſtoire. Schahriar y conſentit, & ſe leva ſuivant ſa coutume, pour aller vaquer aux affaires de ſon Empire.



LII. NUIT.

QUelque tems avant le jour, Dinarzade éveillée appella la Sultane : Ma chere ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie d'achever l'hiſtoire du ſecond Calender. Scheherazade prit auſſi-tôt la parole, & pourſuivit ainſi ſon conte.

Le Calender parlant toujours à Zo-

beïde, lui dit : Madame, le Sultan laiſſa la Princeſſe Dame de Beauté, achever le recit de ſon combat ; & quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétré : Ma fille, vous voyez en quel état eſt votre pere. Hélas, je m'étonne que je ſois encore en vie ! L'Eunuque votre Gouverneur eſt mort, & le Prince que vous venez de délivrer de ſon enchantement, a perdu un œil. Il n'en put dire davantage ; car les larmes, les ſoupirs, & les ſanglots lui couperent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de ſon affliction, ſa fille & moi, & nous pleurâmes avec lui.

Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la Princeſſe ſe mit à crier : Je brûle, je brûle. Elle ſentit que le feu qui la conſumoit, s'étoit enfin emparé de tout ſon corps, & elle ne ceſſa de crier, je brûle, que la mort n'eût mis fin à ſes douleurs inſupportables. L'effet de ce feu fut ſi extraordinaire, qu'en peu de momens elle fut réduite toute en cendres, comme le Génie.

Je ne vous dirai pas, Madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute ma vie singe ou chien, que de voir ma bienfaictrice périr si misérablement. De son côté le Sultan affligé au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête & sur la poitrine, jusqu'à ce que succombant à son désespoir, il s'évanouit & me fit craindre pour sa vie.

Cependant les Eunuques & les Officiers accoururent aux cris du Sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce Prince & moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure pour les persuader de la douleur que nous en avions : les deux monceaux de cendres en quoi la Princesse & le Génie avoient été réduits, la leur firent assez concevoir. Comme le Sultan pouvoit à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur eux pour gagner son appartement.

Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le Palais,

& dans la Ville, tout le monde plaignit le malheur de la Princeſſe Dame de Beauté, & prit part à l'affliction du Sultan. On mena grand deuil durant ſept jours : on fit beaucoup de cérémonies : on jetta au vent les cendres du Génie : on recueillit celles de la Princeſſe dans un vaſe précieux, pour y être conſervées; & ce vaſe fut dépoſé dans un ſuperbe Mauſolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

Le chagrin que conçut le Sultan de la perte de ſa fille, lui cauſa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entiérement recouvré ſa ſanté, qu'il me fit appeller : Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : Il y va de votre vie, ſi vous ne l'exécutez. Je l'aſſurai que j'obéirois exactement : après quoi reprenant la parole : J'avois toujours vécu, pourſuivit-il, dans une parfaite félicité; & jamais aucun accident ne l'avoit traverſée; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouiſſois : ma fille eſt morte, ſon Gouverneur n'eſt plus, & ce n'eſt que par un miracle que je ſuis en vie. Vous êtes donc la cauſe de tous

ces malheurs, dont il n'eſt pas poſſible que je puiſſe me conſoler. C'eſt pourquoi retirez-vous en paix; mais retirez-vous inceſſamment, je périrois moi-même ſi vous demeuriez ici davantage; car je ſuis perſuadé que votre préſence porte malheur: c'eſt tout ce que j'avois à vous dire: Partez, & prenez garde de paroître jamais dans mes Etats: aucune conſidération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. Je voulus parler; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colere, & je fus obligé de m'éloigner de ſon Palais.

Rebuté, chaſſé, abandonné de tout le monde & ne ſachant ce que je deviendrois, avant que de ſortir de la Ville, j'entrai dans un bain, je me fis raſer la barbe & les ſourcils, & pris l'habit de Calender. Je me mis en chemin en pleurant moins ma miſere que la mort des belles Princeſſes que j'avois cauſée. Je traverſai pluſieurs pays ſans me faire connoître; enfin je réſolus de venir à Bagdad, dans l'eſpérance de me faire préſenter au Commandeur des Croyans, & d'exciter ſa compaſſion par le récit d'une hiſtoire ſi étrange;

J'y suis arrivé ce soir, & la premiere personne que j'ai rencontrée en arrivant, c'est le Calender notre frere, qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, Madame, & pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre Hôtel.

Quand le second Calender eut achevé son histoire, Zobeïde, à qui il avoit adressé la parole, lui dit : Voilà qui est bien ; allez, retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. Mais au lieu de sortir, il supplia aussi la Dame de lui faire la même grace qu'au premier Calender, auprès de qui il alla prendre place... Mais Sire, dit Scheherazade, en achevant ces derniers mots, il est jour, & il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer néanmoins, que quelque agréable que soit l'histoire du second Calender, celle du troisieme n'est pas moins belle ; que votre Majesté se consulte ; qu'elle voie si elle veut avoir la patience de l'entendre. Le Sultan curieux de savoir si elle étoit aussi merveilleuse que la derniere, se leva, résolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoique le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis plusieurs jours.

LIII. NUIT.

SUr la fin de la nuit ſuivante, Dinarzade adreſſa ces paroles à la Sultane : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux contes que vous ſavez. Je voudrois bien, dit alors Schahriar, entendre l'hiſtoire du troiſieme Calender : Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. Le troiſieme Calender, ajouta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adreſſant comme les autres à Zobeïde, commença ſon hiſtoire de cette maniere.



HISTOIRE

Du troiſieme Calender, fils de Roi.

TRès-honorable Dame, ce que j'ai à vous raconter, eſt bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux Princes qui ont parlé avant moi

ont perdu chacun un œil par un pur effet de leur destinée ; & moi je n'ai perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moi-même, & cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

Je m'appelle Agib, & suis fils d'un Roi, qui se nommoit Caffib : Après sa mort, je pris possession de ses Etats, & établis mon séjour dans la même Ville où il avoit demeuré. Cette Ville est située sur le bord de la mer ; elle a un Port des plus beaux & des plus sûrs, avec un Arcenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante Vaisseaux de guerre, toujours prêts à servir dans l'occasion : pour en équiper cinquante en marchandises ; & autant de petites fregates légeres pour les promenades & les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles Provinces composoient mon Royaume en terre ferme, avec un grand nombre d'Isles considérables, presque toutes situées à la vue de ma Capitale.

Je visitai premiérement les Provinces : Je fis ensuite armer & équiper toute ma Flotte, & j'allai descendre

dans mes Isles, pour me concilier par ma présence le cœur de mes Sujets, & les affermir dans le devoir. Quelque tems après que j'en fus revenu, j'y retournai; & ces voyages en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût, que je résolus d'aller faire des découvertes au-delà de mes Isles. Pour cet effet je fis équiper dix Vaisseaux seulement, je m'embarquai, & nous mîmes à la voile.

Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite; mais la nuit du quarante-unieme, le vent devint contraire, & même si furieux que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour, le vent s'appaisa, les nuages se dissiperent, & le soleil ayant ramené le beau tems, nous abordâmes à une Isle, où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en mer. Après dix jours de navigation, nous commencions à espérer de voir Terre, car la tempête que nous avions essuyée m'avoit détourné de mon dessein, &

j'avois fait prendre la route de mes Etats, lorſque je m'apperçus que mon Pilote ne ſavoit où nous étions. Effectivement le dixieme jour un Matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mât, rapporta qu'à la droite & à la gauche il n'avoit vu que le Ciel & la Mer qui bornaſſent l'Horiſon; mais que devant lui du côté où nous avions la Proue, il avoit remarqué une grande noirceur.

Le Pilote changea de couleur à ce récit, jetta d'une main ſon turban ſur le tillac, & de l'autre ſe frappant le viſage : Ah Sire, s'écria-t-il, nous ſommes perdus ! perſonne de nous ne peut échapper du danger où nous nous trouvons; & avec toute mon expérience il n'eſt pas en mon pouvoir de nous en garantir. En diſant ces paroles il ſe mit à pleurer comme un homme qui croyoit ſa perte inévitable, & ſon déſeſpoir jetta l'épouvante dans tout le Vaiſſeau. Je lui demandai quelle raiſon il avoit de ſe déſeſpérer ainſi. Hélas ! Sire, me répondit-il, la tempête que nous avons eſſuyée, nous a tellement égarés de notre rou-

te, que demain à midi, nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'eſt autre choſe que la montagne noire : & cette montagne noire eſt une mine d'aimant, qui dès à préſent attire toute votre Flotte, à cauſe des clous & des ferremens qui entrent dans la ſtructure des Vaiſſeaux. Lors que nous en ſerons demain à une certaine diſtance, la force de l'Aimant ſera ſi violente, que tous les cloux ſe détacheront, & iront ſe coller contre la montagne : vos Vaiſſeaux ſe diſſoudront, & ſeront ſubmergés. Comme l'Aimant a la vertu d'attirer le fer à ſoi, & de ſe fortifier par cette attraction, cette montagne du côté de la mer, eſt couverte des cloux d'une infinité de Vaiſſeaux qu'elle a fait périr ; ce qui conſerve & augmente en même tems cette vertu.

Cette montagne, pourſuivit le Pilote, eſt très eſcarpée ; & au ſommet, il y a un dôme de bronze fin, ſoutenu de colonnes de même métal ; au haut du dôme paroît un cheval auſſi de bronze, ſur lequel eſt un Cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque

de plomb, ſur laquelle ſont gravés des caracteres taliſmaniques. La tradition, Sire, ajouta-t-il, eſt, que cette Statue eſt la cauſe principale de la perte de tant de Vaiſſeaux & de tant d'hommes qui ont été ſubmergés en cet endroit ; & qu'elle ne ceſſera d'être funeſte à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher, juſqu'à ce qu'elle ſoit renverſée.

Le Pilote ayant tenu ce diſcours ſe remit à pleurer, & ſes larmes exciterent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fuſſe arrivé à la fin de mes jours. Chacun toutefois ne laiſſa pas de ſonger à ſa conſervation, & de prendre pour cela toutes les meſures poſſibles : Et dans l'incertitude de l'événement, ils ſe firent tous héritiers les uns des autres par un teſtament en faveur de ceux qui ſe ſauveroient.

Le lendemain matin, nous apperçumes à découvert la montagne noire, & l'idée que nous en avions conçue, nous la fit paroître plus affreuſe qu'elle n'étoit. Sur le midi nous nous en trouvâmes ſi près, que nous éprouvâmes ce que le Pilote nous avoit prédit.

Nous vîmes voler les cloux & tous les autres ferrements de la Flotte vers la montagne, où par la violence de l'attraction ils se collerent avec un bruit horrible. Les Vaisseaux s'entr'ouvrirent & s'abîmerent dans la mer, qui étoit si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pu en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyés ; mais Dieu eut pitié de moi, & permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avoit des degrés pour monter au sommet.

Scheherazade vouloit poursuivre ce conte ; mais le jour qui vint à paroître lui imposa silence. Le Sultan jugea bien par ce commencement que la Sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour-là.

LIV. NUIT.

AU nom de Dieu, ma ſœur, s'écria le lendemain Dinarzade, ſi vous ne dormez pas, continuez, je vous en conjure, l'hiſtoire du troiſieme Calender. Ma chere ſœur, répondit Scheherarade, voici comment ce Prince la reprit.

A la vue de ces degrés, dit-il, car il n'y avoit pas de terrein à droite ni à gauche où l'on pût mettre le pied, & par conſéquent ſe ſauver, je remerciai Dieu, & invoquai ſon ſaint nom en commençant à monter. L'eſcalier étoit ſi étroit, ſi roide & ſi difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'auroit renverſé & précipité dans la mer. Mais enfin, j'arrivai juſqu'au haut ſans accident : j'entrai ſous le dôme, & me proſternant contre terre, je remerciai Dieu de la grace qu'il m'avoit faite.

Je paſſai la nuit ſous le dôme. Pendant que je dormois, un vénérable Vieillard s'apparut à moi, & me dit :

Ecoute, Agib : Lorſque tu ſeras éveillé, creuſe la terre ſous tes pieds. Tu y trouveras un arc de bronze, & trois fleches de plomb, fabriquées ſous certaines conſtellations, pour délivrer le genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois fleches contre la ſtatue : Le Cavalier tombera dans la mer, & le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc & les fleches. Cela fait, la mer s'enflera, & montera juſqu'au pied du dôme, à la hauteur de la montagne. Lorſqu'elle y ſera montée, tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un ſeul homme avec une rame à chaque main. Cet homme ſera de bronze, mais différent de celui que tu auras renverſé. Embarque-toi avec lui ſans prononcer le nom de Dieu, & te laiſſe conduire. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi ſain & ſauf ; pourvu que, comme je te l'ai déja dit, tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage.

Tel fut le diſcours du Vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai

extrêmement consolé de cette vision, & je ne manquai pas de faire ce que le Vieillard m'avoit commandé. Je déterrai l'arc & les fleches, & les tirai contre le Cavalier. A la troisieme fleche je le renversai dans la mer, & le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc & des fleches, & dans cet intervalle, la mer s'enfla & s'éleva peu à peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la montagne, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venoit à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses succédoient conformément au songe que j'avois eu.

Enfin la chaloupe aborda : & j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'avoit été dépeint. Je m'embarquai, & me gardai bien de prononcer le nom de Dieu. Je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis, & l'homme de bronze recommença de ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvieme jour que je vis des Isles qui me firent espérer que je serois bientôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joie me fit oublier la défense

qui m'avoit été faite : Dieu ſoit béni, dis-je alors, Dieu ſoit loué.

Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai ſur l'eau, & je nageai le reſte du jour du côté de la terre qui me parut la plus voiſine. Une nuit fort obſcure ſuccéda ; & comme je ne ſavois plus où j'étois, je nageois à l'aventure. Mes forces s'épuiſerent à la fin, & je commençois à déſeſpérer de me ſauver ; lorſque le vent venant à ſe fortifier, une vague plus groſſe qu'une montagne me jetta ſur une plage, où elle me laiſſa en ſe retirant. Je me hâtai auſſi-tôt de prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprît, & la premiere choſe que je fis fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, & de l'étendre pour le faire ſécher ſur le ſable qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

Le lendemain le ſoleil eût bientôt achevé de ſécher mon habit. Je le repris, & m'avançai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché longtems, que je connus que j'étois dans

une petite Isle déserte fort agréable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers & sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considérablement éloignée de terre ; ce qui diminua fort la joie que j'avois d'être échappé de la mer. Néanmoins je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'apperçus un petit bâtiment qui venoit de terre ferme à pleines voiles, & avoit la proue sur l'Isle où j'étois.

Comme je ne doutois pas qu'il n'y vint mouiller, & que j'ignorois si les gens qui étoient dessus seroient amis ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvois impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquerent dix Esclaves qui portoient une pelle & d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marcherent vers le milieu de l'Isle, où je les vis s'arrêter & remuer la terre quelque tems ; & à leur action, il me parut qu'ils leverent une trape. Ils retournerent ensuite au bâtiment,

débarquerent plusieurs sortes de provisions & de meubles, & en firent chacun une charge qu'il porterent à l'endroit où ils avoient remué la terre, & ils y descendirent. Ce qui me fit comprendre qu'il y avoit là un lieu souterrain. Je les vis encore une fois aller au vaisseau, & en ressortir peu de tems après avec un vieillard qui menoit avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans très-bien fait. Ils descendirent tous où la trape avoit été levée; & quand ils furent remontés, qu'ils eurent abaissé la trape, qu'ils l'eurent recouverte de terre, & qu'ils reprirent le chemin de l'anse où étoit le navire, je remarquai que le jeune homme n'étoit pas avec eux; d'où je conclus qu'il étoit resté dans le lieu souterrain; circonstance qui me causa un extrême étonnement.

Le vieillard & les esclaves se rembarquerent; & le bâtiment ayant remis à la voile, reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvois être apperçu de l'équipage, je descendis de l'arbre, & me rendis promptement à l'endroit où

j'avois vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en quarré, je la levai; & je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis, & me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avoit un tapis de pied & un sofa garni d'un autre tapis & de coussins d'une riche étoffe, où le jeune homme étoit assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, aussi bien que des fruits & des pots de fleurs qu'il avoit près de lui.

Le jeune homme fut effrayé de ma vue. Mais pour le rassurer, je lui dis en entrant : Qui que vous soyez, Seigneur, ne craignez rien; un Roi & fils de Roi, tel que je suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse, & ce que je ne puis concevoir, car je vous dirai que j'ai été témoin de tout

ce qui s'eſt paſſé depuis que vous êtes arrivé dans cette Iſle, c'eſt qu'il m'a paru que vous vous êtes laiſſé enſevelir dans ce lieu ſans réſiſtance..... Scheherazade ſe tut en cet endroit, & le Sultan ſe leva très-impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avoit ainſi été abandonné dans une Iſle déſerte. Ce qu'il ſe promit d'entendre le Nuit ſuivante.

LV. NUIT.

DInarzade lorſqu'il en fut tems, appella la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma ſœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre l'hiſtoire du troiſieme Calender. Scheherazade ne ſe le fit pas répéter, & la pourſuivit de cette ſorte.

Le jeune homme, continua le troiſieme Calender, ſe raſſura à ces paroles, & me pria d'un air riant de m'aſſeoir près de lui. Dès que je fus aſſis : Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une choſe qui vous ſurprendra par ſa ſingularité. Mon pere

eſt un Marchand Joaillier qui a acquis de grands biens par ſon travail, & par ſon habileté dans ſa profeſſion. Il a un grand nombre d'Eſclaves & de Commiſſionnaires, qui font des voyages par mer ſur des Vaiſſeaux qui lui appartiennent, afin d'entretenir les correſpondances qu'il a en pluſieurs Cours où il fournit les pierreries dont on a beſoin.

Il y avoit long-tems qu'il étoit marié ſans avoir eu d'enfans, lorſqu'il apprit qu'il auroit un fils dont la vie néanmoins ne ſeroit pas de longue durée : ce qui lui donna beaucoup de chagrin à ſon réveil. Quelques jours après, ma mere lui annonça qu'elle étoit groſſe ; & le tems qu'elle croyoit avoir conçu, s'accordoit fort avec le jour du ſonge de mon pere. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois, & ce fut une grande joie dans la famille.

Mon pere qui avoit exactement obſervé le moment de ma naiſſance, conſulta les Aſtrologues, qui lui dirent : Votre fils vivra ſans nul accident juſqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il

courra risque de perdre la vie, & il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce tems là, ajouterent-ils, la Statue équestre de bronze qui est au haut de la montagne d'Aimant, aura été renversée dans la mer par le Prince Agib, fils du Roi Cassib; & que les astres marquent, que cinquante jours après, votre fils doit être tué par ce Prince.

Comme cette prédiction s'accordoit avec le songe de mon pere, il en fut vivement frappé & affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation, jusqu'à cette présente année, qui est la quinzieme de mon âge. Il apprit hier, que depuis dix jours le Cavalier de bronze a été jetté dans la mer par le Prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs, & causé tant d'allarmes, qu'il n'est pas reconnoissable dans l'état où il est.

Sur la prédiction des Astrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoscope, & de me conserver la

vie. Il y a long-tems qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la Statue seroit renversée. C'est pourquoi, comme il a su qu'elle l'étoit depuis dix jours, il est venu promptement me cacher ici, & il a promis que dans quarante il viendra me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne espérance; & je ne crois pas que le Prince Agib vienne me chercher sous terre au milieu d'une Isle déserte. Voilà, Seigneur, ce que j'avois à vous dire.

Pendant que le fils du Joaillier me racontoit son histoire, je me moquois en moi-même des Astrologues qui avoient prédit que je lui ôterois la vie; & je me sentois si éloigné de vérifier la prédiction, qu'à peine eut-il achevé de parler, que je lui dis avec transport: Mon cher Seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu, & ne craignez rien. Comptez que c'étoit une dette que vous aviez à payer, & que vous en êtes quitte dès à présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement

ici pour vous défendre contre ceux qui voudroient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des Aſtrologues vous font appréhender. Je vous rendrai pendant ce tems-là tous les ſervices qui dépendront de moi. Après cela je profiterai de l'occaſion de gagner la terre ferme en m'embarquant avec vous ſur votre bâtiment, avec la permiſſion de votre pere & la vôtre; & quand je ſerai de retour en mon Royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, & je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoiſſance, de la maniere que je le devrai.

Je raſſurai par ce diſcours le fils du Joaillier, & m'attirai ſa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, & je pris grand ſoin de ne lui en donner aucun ſoupçon. Nous nous entretînmes de pluſieurs choſes juſqu'à la nuit, & je connus que le jeune homme avoit beaucoup d'eſprit. Nous mangeâmes enſemble de ſes proviſions. Il en avoit

une ſi grande quantité, qu'il en auroit eu de reſte au bout de quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le ſoupé, nous continuâmes de nous entretenir quelque tems, & enſuite nous nous couchâmes.

Le lendemain à ſon lever, je lui préſentai le baſſin & l'eau. Il ſe lava; je préparai le dîner, & le ſervis quand il fut tems. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous déſennuyer, non-ſeulement ce jour-là, mais encore les ſuivans. Je préparai le ſoupé de la même maniere que j'avois apprêté le dîner. Nous ſoupâmes, & nous nous couchâmes comme le jour précédent.

Nous eumes le tems de contracter amitié enſemble. Je m'apperçus qu'il avoit de l'inclination pour moi; & de mon côté j'en avois conçue une ſi forte pour lui, que je me diſois ſouvent à moi-même, que les Aſtrologues qui avoient prédit au pere, que ſon fils ſeroit tué par mes mains, étoient des impoſteurs; & qu'il n'étoit pas poſſible que je puſſe commettre une ſi méchante action. Enfin, Madame, nous paſſâmes trente-neuf jours

le plus agréablement du monde dans ce lieu ſouterrain.

Le quarantieme arriva. Le matin le jeune homme en s'éveillant, me dit avec un tranſport de joie, dont il ne fut pas le maître : Prince, me voilà aujourd'hui au quarantieme jour, & je ne ſuis pas mort, graces à Dieu & à votre bonne compagnie. Mon pere ne manquera pas tantôt de vous en marquer ſa reconnoiſſance, & de vous fournir tous les moyens & toutes les commodités néceſſaires pour vous en retourner dans votre Royaume. Mais en attendant, ajouta-t-il, je vous ſupplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif, je veux me décraſſer & changer d'habit, pour mieux recevoir mon pere.

Je mis de l'eau ſur le feu; & lorſqu'elle fut tiede, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme ſe mit dedans; je le lavai & le frottai moi-même. Il en ſortit enſuite, ſe coucha dans ſon lit que j'avois préparé, & je le couvris de ſa couverture. Après qu'il ſe fut repoſé, & qu'il eut dormi quelque tems : Mon Prince,

Prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon & du ſucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

De pluſieurs melons qui nous reſtoient, je choiſis le meilleur, & le mis dans un plat; & comme je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne ſavoit pas où il y en avoit. Il y en a un, me répondit-il, ſur cette corniche au-deſſus de ma tête. Effectivement j'y en apperçus un; mais je me preſſai ſi fort pour le prendre, & dans le tems que je l'avois à la main, mon pied s'embarraſſa de ſorte dans la couverture, que je tombai & gliſſai ſi malheureuſement ſur le jeune homme, que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

A ce ſpectacle, je pouſſai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le viſage & la poitrine. Je déchirai mon habit, & me jettai par terre avec une douleur & des regrets inexprimables: Hélas! m'écriai-je, il ne lui reſtoit que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avoit cherché un azile; & dans le tems que

je compte moi-même que le péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin, & que je rends la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoutai-je, en levant la tête & les mains au ciel, je vous en demande pardon; & si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus long-tems.

Scheherazade voyant paroître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce récit funeste. Le Sultan des Indes en fut ému, & se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendroit après cela le Calender, il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui seule pouvoit le tirer de peine.

LVI. NUIT.

Dinarzade, suivant sà coutume, éveilla la Sultane le lendemain. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa après la mort du jeune homme. Scheherazade prit aussi-tôt la parole & continua de cette sorte.

Madame, poursuivit le troisieme Calender, en s'adressant à Zobeïde, après le malheur qui venoit de m'arriver, j'aurois reçu la mort sans frayeur, si elle s'étoit présentée à moi. Mais le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toujours lorsque nous le souhaitons.

Néanmoins faisant réflexion que mes larmes & ma douleur ne feroient pas revivre le jeune homme, & que les quarante jours finissant, je pouvois être surpris par son pere, je sortis de cette demeure souterraine, & montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, & la couvris de terre.

J'eus à peine achevé, que portant la vue sur la mer du côté de la terre ferme, j'apperçus le bâtiment qui venoit reprendre le jeune homme. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, je dis en moi-même : si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter & massacrer peut-être par ses esclaves, quand il aura vu son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier, ne le persuadera point de mon

innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer.

Il y avoit près du lieu souterrain un gros arbre dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, & je ne me fus pas plutôt placé de maniere que je ne pouvois être apperçu, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la premiere fois.

Le vieillard & les esclaves débarquerent bientôt & s'avancerent vers la demeure souterraine d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque espérance; mais lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changerent de visage, & particuliérement le vieillard. Ils leverent la pierre & descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom; il ne répond point; leur crainte redouble; ils le cherchent, & le trouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur; car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. A cette vue ils pousserent des cris de douleur, qui renouvellerent la mienne: le vieillard en tomba évanoui: ses esclaves pour lui donner de

l'air l'apporterent en haut entre leurs bras, & le poserent au pied de l'arbre où j'étois. Mais malgré tous leurs soins, ce malheureux Pére demeura longtems en cet état, & leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apporterent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens; & dès que la fosse qu'on lui faisoit fut achevée, on l'y descendit. Le vieillard soutenu par deux esclaves, & le visage baigné de larmes, lui jetta le premier un peu de terre, après quoi les esclaves en comblerent la fosse.

Cela étant fait, l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé, & embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le vieillard accablé de douleurs, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espece de brancard, & transporté dans le vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'Isle en peu de tems, & je le perdis de vue. Le jour qui éclairoit déja l'appartement du Sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schah-

riar se leva à son ordinaire, & par la même raison que le jour précédent, prolongea encore la vie de la Sultane, qu'il laissa avec Dinarzade.

LVII. NUIT.

LE lendemain avant le jour, Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre les aventures du troisieme Calender. Hé bien, ma sœur, répondit Scheherazade, vous saurez que ce Prince continua de les raconter ainsi à Zobeïde & à sa compagnie.

Après le départ, dit-il, du vieillard, de ses esclaves, & du Navire, je restai seul dans l'Isle : je passai la nuit dans la demeure souterraine qui n'avoit pas été rebouchée ; & le jour je me promenois autour de l'Isle, & m'arrêtois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce tems-là,

je m'apperçus que la Mer diminuoit considérablement, & que l'Isle devenoit plus grande ; il sembloit que la terre ferme s'approchoit. Effectivement les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de mer entre moi & la terre ferme. Je le traversai, & n'eus de l'eau presque qu'à mi-jambe. Je marchai si long-tems sur la plage & sur le sable, que j'en fus très-fatigué. A la fin je gagnai un terrein plus ferme, & j'étois déja assez éloigné de la mer, lorsque je vis fort loin au devant de moi comme un grand feu ; ce qui me donna quelque joie. Je trouverai quelqu'un, disois-je, & il n'est pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. Mais à mesure que je m'en approchois, mon erreur se dissipoit, & je reconnus bientôt que ce que j'avois pris pour du feu, étoit un Château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisoient paroître de loin comme enflammé.

Je m'arrêtai près de ce Château, & m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette mai-

ſon magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'apperçus dix jeunes hommes fort bien faits, qui paroiſſoient venir de la promenade. Mais ce qui me parut aſſez ſurprenant, ils étoient tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnoient un Vieillard d'une taille haute, & d'un air vénérable.

J'étois étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, & tous privés du même œil. Dans le tems que je cherchois dans mon eſprit par quelle aventure ils pouvoient être aſſemblés, ils m'aborderent, & me témoignerent de la joie de me voir. Après les premiers complimens, ils me demanderent ce qui m'avoit amené là. Je leur répondis que mon hiſtoire étoit un peu longue, & que s'ils vouloient prendre la peine de s'aſſeoir, je leur donnerois la ſatisfaction qu'ils ſouhaitoient. Ils s'aſſirent; & je leur racontai ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois ſortis de mon Royaume juſqu'alors. Ce qui leur cauſa une grande ſurpriſe.

Après que j'eus achevé mon diſcours, ces jeunes Seigneurs me prie-

rent d'entrer avec eux dans le Château. J'acceptai leur offre ; nous traversâmes une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres & de cabinets fort proprement meublés, & nous arrivâmes dans un grand sallon, où il y avoit en rond dix petits sofas bleus, & séparés tant pour s'asseoir & se reposer le jour que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond étoit un onzieme sofa moins élevé, & de la même couleur, sur lequel se plaça le Vieillard dont on a parlé ; & les jeunes Seigneurs s'assirent sur les dix autres.

Comme chaque sofa ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, & ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde ; non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit ; contentez-vous de voir, & ne portez pas plus loin votre curiosité.

Le Vieillard ne demeura pas longtems assis ; il se leva, & sortit ; mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix Seigneurs, ausquels il distribua à chacun sa por-

tion en particulier. Il me ſervit auſſi la mienne, que je mangeai ſeul à l'exemple des autres ; & ſur la fin du repas, le même Vieillard nous préſenta une taſſe de vin à chacun.

Mon hiſtoire leur avoit paru ſi extraordinaire, qu'ils me la firent répéter à l'iſſue du ſouper, & elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des Seigneurs faiſant réflexion qu'il étoit tard, dit au Vieillard : Vous voyez qu'il eſt tems de dormir ; & vous ne nous apportez pas dequoi nous acquitter de notre devoir. A ces mots, le Vieillard ſe leva & entra dans un cabinet, d'où il apporta ſur ſa tête dix baſſins, l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en poſa un avec un flambeau devant chaque Seigneur.

Ils découvrirent leurs baſſins, dans leſquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre, & du noir à noircir. Ils mêlerent toutes ces choſes enſemble, & commencerent à s'en frotter & barbouiller le viſage, de maniere qu'ils étoient affreux à voir. Après s'être noircis de la ſorte, ils ſe mirent

à pleurer, à se lamenter, & à se frapper la tête & la poitrine en criant sans cesse : *Voilà le fruit de notre oisiveté, & de nos débauches.*

Ils passerent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cesserent enfin ; après quoi le Vieillard leur apporta de l'eau dont ils se laverent le visage & les mains : ils quitterent aussi leurs habits, qui étoient gâtés, & en prirent d'autres : de sorte qu'il ne paroissoit pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venois d'être spectateur.

Jugez, Madame, de la contrainte où j'avois été durant tout ce tems-là. J'avois été mille fois tenté de rompre le silence que ces Seigneurs m'avoient imposé, pour leur faire des questions ; & il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, nous sortîmes pour prendre l'air, & alors je leur dis : Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir : je ne puis l'observer : vous êtes des gens sages, & vous avez

tous de l'esprit infiniment, vous me l'avez fait assez connoître; néanmoins je vous ai vû faire des actions dont toutes autres personnes que des Insensés, ne peuvent être capables. Quelque malheur qu'il puisse m'arriver, je ne saurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillés le visage de cendre, de charbon & de noir à noircir; & enfin pourquoi vous n'avez tous qu'un œil, il faut que quelque chose de singulier en soit la cause; c'est pourquoi je vous conjure de satisfaire ma curiosité. A des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisois, ne me regardoient pas; que je n'y avois pas le moindre intérêt, & que je demeurasse en repos.

Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes; & quand la nuit fut venue, après avoir tous soupé séparément, le Vieillard apporta encore les bassins bleus: les jeunes Seigneurs se barbouillerent, ils pleurerent, se frapperent, & crierent: *Voilà le fruit de notre oisiveté, & de nos débauches.* Ils firent le lende-

main, & les nuits suivantes, la même action.

A la fin, je ne pus résister à ma curiosité, & je les priai très-sérieusement de la contenter, ou de m'enseigner par quel chemin je pourrois retourner dans mon Royaume ; car je leur dis qu'il ne m'étoit pas possible de demeurer plus long-tems avec eux, & d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire, sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

Un des Seigneurs me répondit pour tous les autres : Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard ; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prieres, ce n'a été que par pure amitié pour vous, & que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction qne vous nous demandez. Je leur dis que j'étois résolu à tout événement. Encore une fois, reprit le même Seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité, il

y va de la perte de votre œil droit. Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables, & que je ne l'imputerai qu'à moi-même.

Il me représenta encore, que quand j'aurois perdu un œil, je ne devois point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre étoit complet, & qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux; mais que si c'étoit une nécessité, j'étois prêt encore à m'y soumettre, puisqu'à quelque prix que ce fût, je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois.

Les dix Seigneurs voyant que j'étois inébranlable dans ma résolution, prirent un mouton, qu'ils égorgerent; & après lui avoir ôté la peau, ils me présenterent le couteau dont ils s'étoient servis, & me dirent : Prenez ce couteau, il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut que vous vous en-

veloppiez ; enſuite nous vous laiſſerons ſur la place, & nous nous retirerons. Alors un oiſeau d'une groſſeur énorme, qu'on appelle *Roc*, paroîtra dans l'air, & vous prenant pour un mouton, fondra ſur vous, & vous enlevera juſqu'aux nues ; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra ſon vol vers la terre, & vous poſera ſur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous ſentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, & vous développez. Le Roc ne vous aura pas plutôt vu, qu'il s'envolera de peur, & vous laiſſera libre. Ne vous arrêtez point ; marchez juſqu'à ce que vous arriviez à un Château d'une grandeur prodigieuſe, tout couvert de plaques d'or, de groſſes émeraudes, & d'autres pierreries fines. Préſentez-vous à la porte, qui eſt toujours ouverte, & entrez. Nous avons été dans ce Château tous tant que nous ſommes ici. Nous ne vous diſons rien de ce que nous y avons vu, ni de ce qui nous eſt arrivé ; vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'eſt qu'il nous en coûte

à chacun notre œil droit ; & la pénitence dont vous avez été témoin, est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire de chacun de nous en particulier est remplie d'aventures extraordinaires, & on en feroit un gros Livre ; mais nous ne pouvons vous en dire davantage.

En achevant ces mots, Scheherazade interrompit son conte, & dit au Sultan des Indes : Sire, comme ma sœur m'a réveillée aujourd'hui un peu plutôt que de coutume, je commençois à craindre d'ennuyer votre Majesté ; mais voilà le jour qui paroît à propos, & m'impose silence. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.

LVIII. NUIT.

DInarzade ne fut pas si matineuse cette nuit que la précédente ; elle ne laissa pas néanmoins d'appel-

ler la Sultane avant le jour. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de continuer l'histoire du troisieme Calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le Calender à Zobeïde.

Madame, un des dix Seigneurs borgnes, m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau du mouton, saisi du couteau qui m'avoit été donné ; & après que les jeunes Seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laisserent sur la place, & se retirerent dans leur sallon. Le Roc dont ils m'avoient parlé, ne fut pas long-tems à se faire voir : il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, & me transporta au haut d'une montagne.

Lorsque je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau ; je fendis la peau, me développai, & parus devant le Roc, qui s'envola dès qu'il m'apperçut. Ce Roc est un oiseau blanc, d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse : pour sa force, elle est telle, qu'il enleve les Eléphans

dans le plaines, & les porte sur le sommet des montagnes, où il en fait sa pâture.

Dans l'impatience que j'avois d'arriver au Château, je ne perdis point de tems, & je pressai si bien le pas, qu'en moins d'une demie journée, je m'y rendis; & je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint.

La porte étoit ouverte. J'entrai dans une cour quarrée & si vaste, qu'il y avoit autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal & d'aloës, & une d'or, sans compter celles de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisoient aux appartemens d'enhaut, & d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis, donnoient entrée dans des Jardins ou des magazins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choses surprenantes à voir.

Je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand Sallon, où étoient assises quarante jeunes Dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne sauroit aller au

delà. Elles étoient habillées très-magnifiquement. Elles se leverent toutes ensemble, si-tôt qu'elles m'apperçurent ; & sans attendre mon compliment, elles me dirent avec de grandes démonstrations de joie : Brave Seigneur, soyez le bien venu, soyez le bien venu ; & une d'entre elles prenant la parole pour les autres : Il y a long tems, dit-elle, que nous attendions un Cavalier comme vous. Votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter ; & nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable & indigne de vous.

Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcerent de m'asseoir dans une place un peu élevée audessus des leurs ; & comme je témoignois que cela me faisoit de la peine : C'est votre place, me dirent-elles, vous êtes dès ce moment notre Seigneur, notre Maître, & notre Juge ; & nous sommes vos Esclaves, prêtes à recevoir vos Commandemens.

Rien au monde, Madame, ne m'étonna tant que l'ardeur & l'empressement de ces belles Filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude & me lava les pieds ; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains ; celles-ci apportoient tout ce qui étoit nécessaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là servirent une collation magnifique ; & d'autres enfin se présenterent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux : & tout cela s'exécutoit sans confusion, avec un ordre, une union admirable, & des manieres dont j'étois charmé. Je bus & mangeai ; après quoi toutes les Dames s'étant placées autour de moi, me demanderent une relation de mon voyage. Je leur fis un détail de mes aventures qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit.

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit, sa sœur lui en demanda la raison. Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour, répondit la Sultane ; pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt éveillée ? Le Sultan, à qui l'arrivée du Calender au Palais des quarante belles Dames,

promettoit d'agréables choſes, *ne* voulant pas ſe priver du plaiſir de les entendre, différa encore la mort de la Sultane.

LIX. NUIT.

DInarzade *ne* fut pas plus diligente cette nuit que la derniere ; & il étoit preſque jour, lorſqu'elle dit à la Sultane : Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de m'apprendre ce qui ſe paſſa dans le beau Château où vous nous laiſſâtes hier. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade ; & s'adreſſant au Sultan : Sire, pourſuivit-elle, le Prince Calender reprit ſa narration dans ces termes.

Lorſque j'eus achevé de raconter mon hiſtoire aux quarante Dames, quelques-unes de celles qui étoient aſſiſes le plus près de moi, demeurerent pour m'entretenir, pendant que d'autres voyant qu'il étoit nuit, ſe leverent pour aller quérir des bougies. Elles en apporterent une prodigieuſe

quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour ; mais elles les disposerent avec tant de symmétrie, qu'il sembloit qu'on n'en pouvoit moins souhaiter.

D'autres Dames servirent une table de fruits secs, de confitures & d'autres mets propres à boire, & garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins & de liqueurs ; & d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'inviterent à me mettre à table. Les Dames s'y assirent avec moi, & nous y demeurâmes assez long-tems. Celles qui devoient jouer des instrumens & les accompagner de leurs voix, se leverent, & firent un concert charmant. Les autres commencerent une espece de bal, & danserent deux à deux les unes après les autres, de la meilleure grace du monde.

Il étoit plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des Dames prenant la parole, me dit : Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui : il est tems que vous vous reposiez. Votre appar-

tement eſt préparé ; mais avant que de vous y retirer, choiſiſſez de nous toutes celle qui vous plaira davantage, & la menez coucher avec vous. Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me propoſoient ; qu'elles étoient toutes également belles, ſpirituelles, dignes de mes reſpects & de mes ſervices, & que je ne commettrois pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

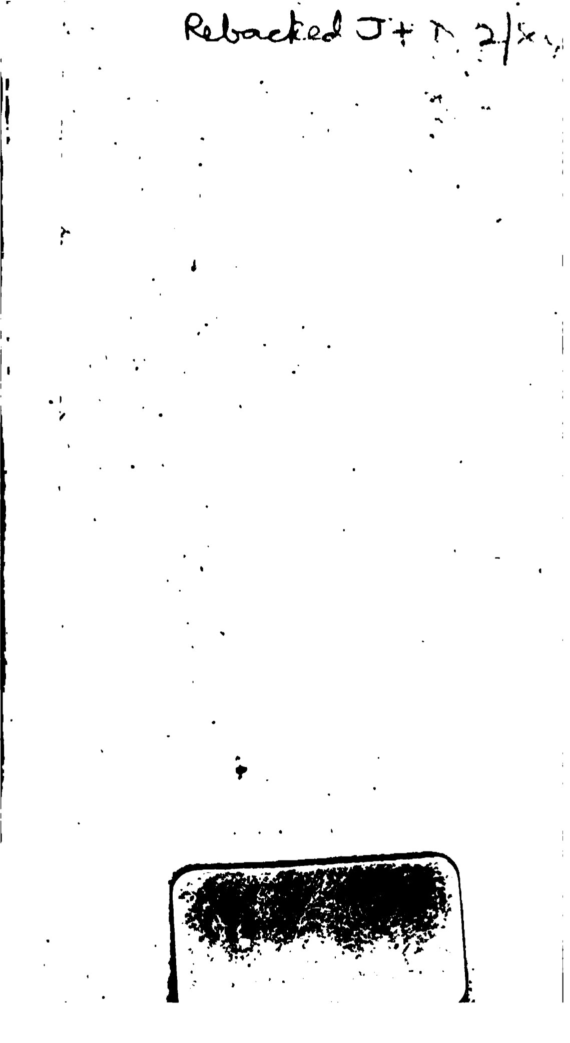
La même Dame qui m'avoit parlé, reprit : nous ſommes très-perſuadées de votre honnêteté, & nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalouſie entre nous vous retient ; mais que cette diſcrétion ne vous arrête pas : nous vous avertiſſons que le bonheur de celle que vous choiſirez ne ſera point de jalouſe ; car nous ſommes convenues que tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même honneur, & qu'au bout des quarante jours ce ſera à recommencer. Choiſiſſez donc librement, & ne perdez pas un tems que vous devez donner au repos dont vous avez beſoin.

Il fallut céder à leurs inſtances : Je

préſentai la main à la Dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la ſienne, & on nous conduiſit à un appartement magnifique. On nous y laiſſa ſeuls & les autres Dames reſterent dans les leurs..... Mais il eſt jour, Sire, dit Scheherazade, & votre Majeſté voudra bien me permettre de laiſſer le Prince Calender avec ſa Dame. Schahriar ne répondit rien, mais dit en lui-même en ſe levant : j'aurois grand tort, tant le Conte eſt beau, de ne pas vouloir l'entendre juſques à la fin. Le lendemain Scheherazade le continua de la ſorte.

Fin du Tome premier.

7 vols
J. Thornton
6.6.79
£10.00


Rebacked J + M 2/x